

M^{rs} COTTIN



MATHILDE.



DRPS
FA
7

UNIVERSITAT D'ALACANT
Biblioteca Universitaria



0500763299

M^{rs} COTTIN.



MATHILDE.

—
TOME I.



FL DRFS FA/0807 v.1

cop: 0500963299

MADAME COTTIN.

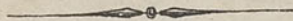
OEUVRES COMPLÈTES.

Tomc Neuvième.

MATHILDE.

PRÉCÉDÉ D'UN TABLEAU HISTORIQUE DES TROIS
PREMIÈRES CROISADES.

Comme Premier.



A PARIS,

CHEZ DAUTHEREAU, LIBRAIRE,
GRANDE COUR DU PALAIS-ROYAL, CÔTÉ DU THÉÂTRE-FRANÇAIS.



1827.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

.....

TABLEAU HISTORIQUE DES CROISADES.

IL n'est point, dans tout le cours du moyen âge, de période plus féconde en grands événements et en grands caractères, plus attachante par la singularité des institutions et des mœurs, plus remarquable par la disproportion des causes et des résultats, que celle des deux siècles mémorables dont la durée presque entière fut remplie par les Croisades : mais aussi n'en est-il point dont l'histoire, plus épineuse par l'abondance même des documents contemporains, ait été rendue plus obscure par la contrariété des opinions modernes. Et pourtant qui n'aime à suivre, d'un esprit plus libre et d'un coup-d'œil plus rapide, la marche de ces expéditions lointaines, qui, pour le prix de tant de flots du sang le plus pur de l'Occident versé dans

les plaines de la Syrie, rapportèrent de l'Orient les germes abondants d'une culture nouvelle, et quelques débris non moins précieux de la civilisation antique; qui, par l'agitation extraordinaire qu'elles produisirent en Europe, firent cesser enfin le sommeil léthargique dans lequel elle était plongée; et qui, par les suites mêmes de ce mouvement général imprimé aux esprits comme aux corps, étendant leur influence par-delà leur siècle, et bien plus loin que leur théâtre, préparèrent l'heureuse et dernière renaissance de la raison et de la liberté des peuples.

Cependant, ce n'est qu'assez tard que cette influence des Croisades a été reconnue; ce n'est même que de nos jours, qu'éclairés par une critique plus saine et par des réflexions plus profondes, des écrivains ont présenté sous leur véritable aspect les résultats de ces guerres. Lorsque la philosophie irréligieuse du dernier siècle essaya de les apprécier, elle n'y vit qu'un texte de déclamations contre la piété de nos pères; et même, parmi les prédicateurs de l'évangile, quelques-uns, effrayés sans doute par les revers de saint Louis, plutôt que

séduits par les opinions de Voltaire, affectèrent, dans le panégyrique du martyr de la croix, de ne considérer les Croisades que comme des entreprises dont tous les motifs furent également insensés, et toutes les suites également funestes. D'autres, au contraire, par un zèle non moins aveugle, quoique plus respectable dans ses erreurs, crurent l'honneur de la religion intéressé à l'apologie des guerres saintes, et ne craignirent pas de préconiser ce qu'il eût fallu souvent se contenter de plaindre. Nous n'aurons point de peine à nous défendre de ces préventions si opposées; nous jouissons des résultats salutaires des Croisades, sans avoir à redouter le fanatisme qui les produisit. Nous vivons dans un siècle où la distinction entre les intérêts de la vérité et ceux de la religion est solidement établie, où les droits de l'une et de l'autre peuvent se séparer sans se nuire; et quand nous décrivons les effets heureux et malheureux des Croisades, nous ne craignons ni l'anathème des dévots, ni le mépris des philosophes.

Quelle nation devait, moins que la nôtre, porter des Croisades un jugement hasardé, et

à qui mieux qu'à des Français convenait-il de réformer, sur ce point, les opinions extrêmes en tous sens que l'Europe en avait conçues? Quel autre peuple se signala dans le cours des guerres saintes par des exploits plus brillants, ou par des vertus plus héroïques? Quel autre peuple y donna-t-il au monde l'exemple d'un courage plus supérieur aux revers, et d'une constance plus éprouvée par le malheur? C'est en France et à la voix d'un Français, que s'allument les premières flammes d'un incendie qui devait bientôt dévorer l'Europe et l'Asie. L'éloquence grossière et pathétique de Pierre l'Ermite excite dans toutes les âmes le désir de combattre ou de mourir pour la délivrance du saint Sépulchre. C'est en France, et par l'organe d'un pape français, que la première expédition d'outre-mer reçoit la sanction de l'autorité divine. Le concile de Clermont offre le spectacle à jamais mémorable d'un pontife anathématisant son prince dans ses propres états, et dans le même temps où il appelait les sujets de ce prince à une guerre étrangère. La Croisade est résolue, et c'est à des guerriers français que la direction en est confiée. Les noms de

Godefroi de Bouillon, de Baudouin, de Raymond, de Hugues-le-Grand, de Bohémond, de Tancrede, ces noms qu'ont immortalisés à l'envi la poésie et l'histoire, rappellent encore à notre admiration ce que la noblesse française eut jamais de plus illustre, et l'esprit chevaleresque de plus héroïque. Jérusalem est conquise, et c'est un prince français qui monte le premier sur un trône cimenté de tant de sang français, et destiné, par le double éclat de son élévation et de sa chute, à porter au plus haut degré, dans l'Orient, la gloire et la compassion du nom français.

La part que prit notre nation dans les expéditions suivantes ne fut pas moins considérable, et surtout moins brillante. Un roi de France, Louis VII, dirigea, de concert avec l'empereur d'Allemagne, la seconde Croisade, qui se fit plus remarquer aux yeux des contemporains et de l'histoire, par les malheurs des sujets, que par l'habileté des souverains. C'est encore un roi de France qu'on distingue parmi les chefs de la troisième guerre; mais ici du moins le monarque est digne de la cause qu'il défend et des héros qu'il commande : c'est Philippe-Au-

guste, c'est le noble rival de Frédéric I^{er}, et surtout de ce Richard, au nom duquel s'éveillent tant d'idées valeureuses, et se rattachent tant de souvenirs romanesques. Les chrétiens avaient enfin trouvé un adversaire capable d'honorer également leur triomphe et leur défaite; et la valeur des guerriers de l'Occident sut encore se surpasser en succombant sous la fortune de Saladin. Après la retraite de Richard-Cœur-de-Lion, que suivit à peu de distance la mort de Saladin, les faibles colonies chrétiennes de l'Orient n'étaient plus protégées que par la terreur qu'inspirait le nom du prince anglais, et surtout que par les guerres intestines qui divisaient l'empire du sultan d'Égypte. L'Europe, récemment instruite, par l'exemple de ses trois plus puissants souverains, des difficultés attachées à la conquête de Jérusalem, semblait peu disposée à prodiguer encore une fois ses trésors et ses armées dans cette sainte et périlleuse entreprise. C'est en de telles circonstances que l'empereur d'Allemagne, Henri VI, prit la croix, à la prière du pape Célestin III. Il est permis de croire que ce prince était plutôt animé par des vues politiques que par des inten-

tions religieuses. Les trois armées qu'il envoya au secours de la Terre-Sainte, et qu'il dirigea de loin sans quitter l'Europe, lui servirent à-la-fois d'instrument et de prétexte pour l'accomplissement de ses projets ambitieux sur le royaume des deux Siciles. La conquête de ce royaume fut l'ouvrage d'une armée croisée, comme, à une époque voisine, la prise de Constantinople devint l'objet et le résultat d'une expédition du même genre. Cette Croisade, qui fut la cinquième dans l'ordre des temps, est la première peut-être, par le nombre et par l'importance des résultats politiques qu'elle produisit : l'alliance des Vénitiens et des Français, l'attaque et la prise de Zara, les deux sièges de la ville impériale, la chute de l'empire grec, et la fondation d'un nouvel empire, qui, pendant près de soixante ans, fit fleurir la langue, les mœurs et les institutions des Latins dans les provinces enlevées à la dynastie des Comnènes; le courage et le génie du doge Henri Dandolo; le caractère et la puissance du pape Innocent III; les relations différentes de Nicéas, de Villehardouin, qui nous découvrent, dans un même événement,

les sentiments opposés du sénateur de Byzance et du maréchal de Champagne : tout se réunit ici pour exercer le talent et la sagacité de l'historien , pour exciter l'attention et l'intérêt des lecteurs. La sixième Croisade comprend l'espace de plus de trente années, et s'étend depuis l'époque où la faible escorte du roi de Jérusalem, Jean de Brienne, vint tenter une conquête qu'elle n'exécuta point, jusqu'à l'époque où l'empereur Frédéric II abandonna la Palestine, qu'il avait momentanément délivrée du joug et de la présence des infidèles. Cependant, pendant le cours de cette longue période, diverses entreprises furent formées par différents princes de la chrétienté; et ces entreprises, indépendantes les unes des autres, quoique dirigées toutes en apparence vers un même but, ne peuvent être considérées comme faisant partie d'un même ensemble d'opérations. Ainsi la Croisade de Jean de Brienne, qui n'aboutit à aucun résultat; celle du roi de Hongrie, André II, qui ne produisit qu'une expédition également infructueuse sur le mont Thabor; celle des pèlerins allemands, hollandais, frisons et autres nations germaniques

qui reconnaissaient pour chef Guillaume, comte de Hollande, et qui, après avoir combattu et vaincu les Maures en Portugal, unis ensuite aux chrétiens de Syrie, portèrent dans l'Égypte le théâtre de la guerre sainte, y signalèrent leur valeur par le siège et la prise de Damiette, et leur imprudence par une expédition en Égypte, qui n'aboutit qu'à la perte de Damiette et à une honteuse retraite; la Croisade, ou plutôt le pèlerinage de Frédéric II, qui ne fut qu'une longue suite de négociations mystérieuses, et pendant la durée de laquelle on mit, de part et d'autre, en campagne, plus d'ambassadeurs que de soldats; enfin, les impuissants efforts tentés successivement par des guerriers français, sous la conduite de Thibaut, roi de Navarre, et des ducs de Bretagne et de Bourgogne, et par des pèlerins anglais que commandait un frère de Henri III, Richard, comte de Cornouailles. C'est ici le lieu de faire observer que tous ces événements, qui n'ont entre eux aucune liaison nécessaire, et dont le seul rapport est dans une issue également inutile ou funeste à la cause des chrétiens d'Orient, ne doivent point être réunis sous un titre com-

mun, ni confondus sous une même époque. Nous sommes arrivés au temps où les invasions des Mongols renouvelèrent la face de l'Asie orientale, et commencèrent à entretenir avec les chrétiens de la Palestine des relations de guerre ou d'alliance qui influèrent puissamment sur la direction et sur l'issue des Croisades. Des détails approfondis sur l'origine et les progrès de cette puissance devront désormais trouver place dans tout ouvrage qui aura pour objet de retracer un tableau fidèle de l'histoire des Croisades; c'est une des omissions les plus graves qu'on ait à reprocher à tous ceux qui jusqu'à ce jour ont écrit sur cette époque.

L'astre qui avait présidé à la naissance des Croisades commençait à pâlir, lorsqu'il semble se ranimer tout-à-coup et reprendre, avec la monarchie française, un éclat auparavant inconnu. D'incroyables succès et de plus incroyables revers signalent le séjour de saint Louis en Orient. Une seconde expédition, conduite par ce grand roi, offre au monde des exemples encore plus inouis de vertus et de malheurs; et le fanatisme des Croisades, condamné par de si grands désastres, s'éteint enfin dans le même

tombeau où venait d'être enseveli l'amour et l'honneur de la France.

Si la France se montra plus dévouée aux Croisades qu'aucun autre état de l'Europe, elle en recueillit aussi des fruits plus abondants et plus heureux. L'Italie, où le pouvoir sacerdotal menaçait de tout envahir; l'Angleterre, où le régime féodal était encore dans toute sa vigueur; l'Allemagne, que la lutte de l'aristocratie et de l'empire livrait à d'interminables querelles, ne participèrent que lentement aux salutaires effets des Croisades; en France, ils se firent sentir dans le cours même de la première. Le petit-fils de Hugues-Capet, que ne recommandait aucun mérite personnel, et que les censures ecclésiastiques tenaient encore dans un état d'abaissement, parvient cependant à étendre sa puissance et à agrandir ses domaines. Tous ces guerriers turbulents qui désolaient l'État pour exercer leur valeur, s'étaient enrolés sous la bannière du Christ: dès-lors l'autorité royale, débarrassée d'une foule d'entraves, put s'occuper avec succès du bonheur public, en travaillant pour elle-même. Tandis que les barons versaient leur sang et leurs tré-

sors dans la Palestine, en France le peuple des villes et des campagnes, affranchi du joug de ces petits tyrans, goûta les premières douceurs de l'indépendance et de la fortune. Les nobles motifs de piété et d'honneur qui avaient présidé à la Croisade, exercèrent une égale influence sur le sort des dernières classes de la société. Le cœur de ces maîtres superbes, que rien jusqu'alors n'avait pu fléchir, s'adoncit en faveur d'hommes associés aux mêmes travaux et destinés aux mêmes récompenses : plusieurs seigneurs affranchirent leurs serfs en présence du saint Sépulcre. Ces utiles exemples se multiplièrent au retour de la Croisade. Les mains qui avaient délivré le tombeau d'un Dieu, pouvaient-elles reprendre les marques de la servitude, et la religion eût-elle pu souffrir encore des esclaves parmi ceux qu'elle proclamait ses vengeurs ? Ainsi les droits de la victoire servirent ici les intérêts de l'humanité, et le titre de soldat de Jésus-Christ fit honorer le caractère de l'homme. Bientôt l'institution des communes, qui donnèrent aux peuples de l'Europe les premières idées de liberté et de patrie, et l'introduction du luxe oriental, qui fit prendre

un nouvel essor à l'industrie et au commerce, achevèrent d'établir l'existence des citoyens sur des bases tout-à-la-fois plus solides et plus honorables ; et la plupart de ces bienfaits, qui précédèrent en France le départ de la seconde Croisade, avaient acquis tout leur développement dans le cours des expéditions suivantes.

C'est une erreur bien commune, et quelquefois bien funeste, que celle qui, faisant servir les mêmes termes à exprimer des choses différentes, tend ainsi, par l'abus des mots, à opérer la confusion des idées ; mais dans aucun cas, peut-être, cette méprise n'eut des inconvénients aussi graves qu'en ce qui concerne les Croisades. Elle a influé sur l'opinion qu'ont eue de ces guerres les générations contemporaines ; et lorsqu'on en suit les traces dans les écrits du moyen âge, on reconnaît qu'elle n'a guère moins égaré le jugement des modernes. Les Croisades, destinées d'abord à délivrer les lieux saints du joug et de la présence des infidèles, changèrent bientôt d'objet, sans avoir changé de nom ; elles devinrent, entre les mains des pontifes, des armes fatales au repos de l'Europe, comme, dans les mains des croisés eux-mêmes, les ins-

truments d'une ambition toute mondaine; et dès-lors elles perdirent, avec le caractère sacré qui leur avait attiré la vénération des peuples, le succès qui les avait couronnées. Ce mot de Croisade, qui, dans les premiers transports d'une pieuse ferveur, avait fait lever des nations entières depuis la Baltique jusqu'aux Pyrénées; ce cri de guerre qui avait ouvert aux compagnons de Godefroi de Bouillon les portes de la Cité sainte, ne produisirent en Europe qu'un sentiment mêlé d'horreur et d'effroi, lorsque les chefs de la religion et de l'état n'en firent plus que des applications profanes et des usages impies; lorsqu'on vit le signe révééré de notre foi invoqué contre des peuples catholiques, et surtout lorsque les revers qui illustraient encore les armes chrétiennes en Orient, semblaient à des hommes prévenus de l'idée des jugements de Dieu, la réprobation la plus manifeste de ces expéditions lointaines. La Croisade prêchée par Innocent III, et qui, terminée à la conquête de Byzance, n'eut ainsi d'autre résultat que la ruine d'un empire chrétien; la Croisade, plus funeste encore, qui extermina les Albigeois et créa l'inquisition; une foule d'autres

guerres du même genre et décorées du même nom, dirigées successivement contre tous les souverains de l'Europe : guerres désastreuses, dans le cours desquelles éclatèrent ces deux phénomènes d'une cruauté froide et réfléchie, le massacre des vèpres siciliennes et l'assassinat juridique de Conradin; tant d'excès commis ou autorisés par les Croisades, firent tomber, avec l'acception primitive de ce mot, la puissance magique qui y avait été attachée. Tandis que les guerres qu'il avait servi à désigner changeaient incessamment de direction et de principes, on continuait toujours de s'en servir, et l'Europe lui imputait encore ses malheurs, quand il n'avait déjà plus le pouvoir de les produire; comme si les passions qui, pendant un siècle, avaient cherché à se couvrir plutôt qu'à s'honorer de ce nom, n'étaient pas les mêmes et ne se signalaient pas dans tous les temps par les mêmes effets !

Qu'y avait-il cependant de plus facile que de réduire la question des Croisades à ses véritables éléments ? Quiconque a étudié sans prévention les monuments du siècle qui les vit éclore, avouera sans peine que, de toutes les causes

qui les produisirent, le zèle religieux fut la première, la plus efficace et la plus durable. Or, quelque aveugle qu'ait été ce zèle chez les contemporains de Godefroi de Bouillon, peut-on tirer d'un pareil principe toutes les conséquences qu'on en a déduites? N'est-ce pas étrangement se méprendre sur la nature du cœur humain, que de trouver dans ce dévouement généreux, dans cette patience héroïque, dans ce renoncement sublime à tous les intérêts temporels, qui caractérisèrent les premiers travaux des croisés, le germe des forfaits commis par leurs successeurs? et n'est-ce pas le plus déplorable abus d'une fausse philosophie, que d'attribuer un même principe à des actions si différentes, et de faire en quelque sorte dériver d'une source commune toutes les vertus et tous les crimes? Si l'ambition fanatique d'un Grégoire VII, en concevant la première idée des Croisades, entrevit l'usage qu'on en pouvait faire pour l'exaltation du siège pontifical; si l'ambition plus éclairée d'un Innocent III, achevant l'ouvrage de ses prédécesseurs, ébranla tous les trônes avec cette arme sacrée, doit-on imputer les mêmes vues à tous les guerriers

ligués pour la même cause? et ce résultat des guerres saintes, qui, après quelques années d'une faible domination en Asie, ne firent qu'établir solidement en Europe la puissance des papes, doit-on le regarder comme un effet nécessaire et inévitable de ces guerres? Est-il probable que tant de princes engagés sous la bannière de la croix n'aient eu d'abord intention que de fournir à ces pontifes des armes contre eux-mêmes? Et ce Raymond de Toulouse, qui déploya le premier son drapeau contre les infidèles, prévoyait-il qu'un jour une Croisade serait prêchée dans ses propres États contre sa propre famille? Les choses étaient arrivées au point que tout périssait en Europe, si quelque violente secousse ne fût venue rendre la vie à ce grand corps épuisé; et il fallait que les symptômes d'une destruction imminente fussent bien nombreux et bien frappants, puisqu'ils excitèrent l'attention et la crainte des hommes même d'un âge si ignorant et si grossier. Les bruits si généralement répandus au commencement du X^e siècle, et depuis, à différentes époques, de la fin prochaine du monde, ne venaient point d'une autre source; et l'on sait combien

cette opinion et les terreurs superstitieuses qui se propageaient à sa suite, contribuèrent à multiplier le nombre et à enflammer le zèle des défenseurs de la Terre-Sainte. Les Croisades opérèrent seules le mouvement qui sauva la société en la renouvelant tout entière. Si les papes en profitèrent pour affermir et pour étendre leur puissance, on peut dire que dans leurs mains tout autre moyen eût également servi au même objet. Dans l'état où se trouvaient alors les croyances et les intérêts de l'Europe, il était impossible que le clergé, depuis long-temps affranchi de l'autorité temporelle, ne finit par s'en rendre maître : puisque les coupables excès et les honteuses dissolutions de la cour de Rome au X^e siècle n'avaient pas entièrement ruiné son empire, il fallait bien qu'elle devint souveraine au XII^e; et ce résultat, quoique produit par les Croisades, était bien moins dans la nature de ces guerres que dans la nature même des choses.

Si donc les Croisades, par un effet purement accidentel de la disposition des esprits, devinrent un instrument actif de l'ambition pontificale, si l'on peut avec raison leur imputer une

partie des malheurs que cette ambition a causés au monde, il est juste aussi de reconnaître qu'elles furent, dans leur principe, étrangères aux motifs qu'on leur attribua depuis, et par conséquent innocentes des crimes qu'on leur fit commettre; qu'elles n'exercèrent une influence funeste que lorsqu'on leur donna une direction différente; et qu'enfin, au prix de quelques calamités passagères, elles ont produit des avantages aussi nombreux que durables. Des écrivains qui affectaient le plus vif intérêt pour notre espèce, semblent s'être plu à nous offrir l'effrayant calcul des générations que la guerre sainte avait moissonnées; et sans doute de pareilles recherches ont dû plus coûter à leur humanité qu'elles ne font honneur à leurs lumières. Ces écrivains, en effet, ne devaient-ils pas considérer que les Croisades ont plutôt favorisé qu'affaibli la population de l'Europe, en transportant dans d'autres climats le théâtre de ces guerres qui, depuis l'établissement du régime féodal, désolaient chaque royaume, chaque province, chaque ville, chaque bourgade? Quelque vide que laissassent dans la grande famille européenne ces émigrations, dont les

flots ne cessaient de s'écouler vers l'Orient, n'avait-elle pas des pertes encore plus nombreuses à déplorer dans le cours de ces longues dévastations, de ces éternels brigandages qui couvraient son sein de sang et de ruines? C'est un fait généralement attesté, et qui doit presque conserver à nos yeux le caractère du miracle qu'il eut aux yeux d'un siècle crédule, qu'aus sitôt que la guerre sainte eut été proclamée, l'Europe demeura tout-à-coup dans une paix profonde; les haines privées, les inimitiés nationales furent au même instant suspendues dans toute l'étendue de ce vaste continent : on n'y connut plus qu'un seul objet d'ambition, on n'y entendit plus qu'un seul cri de guerre, la délivrance du saint Sépulcre; et la trêve de Dieu, ce frein si faible que l'église imposait quelquefois aux passions, ne fut exactement observée qu'à la suite de ces émigrations, qui ne laissaient plus dans tout l'Occident ni de prétextes aux querelles, ni de bras pour les soutenir. En supposant même que le nombre des victimes fût plutôt accru que diminué par ces expéditions lointaines, on ne saurait nier qu'elles n'aient produit un bien incalculable;

c'est qu'alors les calamités de la guerre s'étendirent uniquement sur ceux qui y prenaient une part active et volontaire; au lieu que, dans ces dissensions civiles qui enveloppaient tout un peuple, une foule de citoyens périssaient pour une cause qui leur était étrangère. Du moins, quand l'Orient était en feu, l'Europe entière respirait; le bruit des armes, qui retentissait au loin sur les plages asiatiques, ne venait pas troubler la sécurité de l'Occident, et le signal des combats n'était fatal qu'au repos des Sarrasins.

Un autre avantage également certain, c'est que l'esprit de guerre, de tout temps si cher et si funeste aux peuples de l'Europe, prit alors un essor plus élevé et un caractère plus noble. Au lieu de ces brigands faibles et cruels qui se disputaient la possession d'une terre ou d'un château, comme des vautours acharnés sur une vile proie, on vit d'illustres guerriers armés pour la cause de Dieu, et combattant en son nom. Ce n'étaient plus ces guerres domestiques, ces querelles obscures où l'on s'égorgeait pour de misérables intérêts, où la défaite était sans consolation, et la victoire sans honneur. Ici,

du moins, la vertu guerrière pouvait se déployer vers un but et sur un théâtre dignes d'elle, et l'héroïsme avait des juges et des rivaux. La gloire présentait ses palmes, la religion ses récompenses aux soldats qui triomphaient ou qui souffraient pour elles. Ici, tout sang versé avait son prix, puisqu'il coulait sous les yeux d'un Dieu; la victoire s'ennoblissait encore des gages de la faveur divine, et la mort même avait des charmes pour qui la recevait comme le martyr. De là naquit la chevalerie, seule institution capable, dans les sociétés barbares du moyen âge, de les maintenir contre la corruption des mœurs et contre l'insuffisance des lois, et la seule qui, dans l'histoire de ces siècles déplorables, excite encore nos regrets en méritant nos éloges. Les Croisades portèrent au plus haut degré d'exaltation et d'énergie cet enthousiasme à-la-fois religieux et militaire, qui, se vouant à la défense de tous les opprimés, au soulagement de tous les malheureux, associant, par un mélange touchant et bizarre, des prodiges de valeur et d'humanité, des idées de galanterie et de dévotion, servit avec une égale ardeur, et surtout avec égale

fidélité, les trois objets de son culte, Dieu, les rois et les belles; sut mettre de la grace jusque dans ses faiblesses, et rendre ses travers même aimables; et pour nous tenir lieu des vertus qui commençaient à nous manquer, créa l'honneur, dont nous avons fait, à son exemple, un des principes les plus féconds de la morale, et l'un des plus puissants ressorts de la politique.

Malheur au peuple qui, soumettant tout au calcul, croirait apprécier assez rigoureusement la valeur des actions humaines, en ne voyant qu'une dévotion fanatique dans la pieuse charité des chevaliers se dépouillant de leurs biens afin de doter des hôpitaux; qu'une faiblesse ridicule dans cette généreuse réparation des injures qui précédait le départ des croisés; qu'un travestissement ignoble dans cette union si touchante des honneurs militaires et des soins hospitaliers, qui rendait la milice du Temple utile à l'humanité autant que formidable dans les combats! Mais écartons toute espèce d'exagération: et pour juger sainement de l'esprit des Croisades, ainsi que des effets qu'elles ont produits, transportons-nous au siècle qui les vit naître, en quittant les idées du nôtre. Dans

l'état où se trouvait alors la société, au milieu de cette confusion de tous les droits, de cette ignorance de tous les principes, croyez-vous que la voix d'un législateur philosophe, si elle se fût élevée seule du sein de cet effroyable chaos, eût suffi pour y ramener tout-à-coup l'ordre, l'harmonie et la paix ? Non, il fallait, suivant la pensée d'un auteur contemporain, il fallait à ce monde vieilli et près de périr de décrépitude, un remède plus puissant et plus actif. Le fanatisme pouvait seul réchauffer des âmes que la superstition avait glacées, et élever les pensées de l'homme au-dessus de ce cercle étroit d'intérêts vulgaires qui les retenait captives. Le fanatisme pouvait seul, en agitant les nations engourdies, ouvrir devant elles une nouvelle carrière, révéler l'Orient à l'Occident, et, par la rapide communication des connaissances et des idées, dissiper la longue obscurité dont une ignorance réciproque avait couvert les deux hémisphères. S'il mêla trop souvent des forfaits affreux à des vertus sublimes, l'excès même de ses égarements eut toujours quelque chose de grand, qui était propre à frapper l'imagination et à remuer l'âme; et s'il produisit quelquefois

de puissants effets par de faibles moyens, ne voyons que sa force où d'autres seraient tentés de trouver un ridicule. Ces armoiries, qui ne nous représentent aujourd'hui que des symboles usés ou des énigmes inexplicables, rappelaient aux chevaliers les prouesses de leurs pères, bientôt effacées par leurs propres exploits. Ces signes héréditaires étaient des leçons toujours vivantes de générosité et de courage; et la langue du blason, si obscure et si justement dédaignée de nos jours, devenait sur les champs de bataille une langue aussi intelligible qu'éloquente.

En considérant ainsi l'esprit des Croisades, nous les jugerons moins sévèrement en elles-mêmes, et nous apprécierons plus sûrement les heureux effets qu'elles produisirent. Nous reconnaitrons que, si leur influence immédiate fut fâcheuse pour les générations contemporaines, elle n'en fut que plus utile par ses résultats éloignés. Nous verrons enfin que, fléau nécessaire au XII^e siècle, les Croisades devinrent une source de prospérités pour tous les âges suivants. En pourrait-on dire autant de ces vastes coalitions de rois, qui, abusant de

la crédulité des peuples, leur faisaient croire qu'ils ne se battaient que pour reconquérir les droits imprescriptibles des nations, tandis qu'instruments aveugles de la perfide ambition de ceux qui les avaient appelés aux armes, les vainqueurs semblent n'avoir brisé les fers des vaincus que pour s'en voir chargés à leur tour.

Parcourons rapidement ici les principaux de ces résultats dus aux Croisades. Dès que la trompette sacrée a donné le signal d'une guerre commune à tous les chrétiens, une foule d'hommes condamnés à la servitude par la terre même qu'ils possédaient, se précipitent dans les camps, et brisent ainsi leurs liens en quittant la glèbe; d'autres, dont la servitude était personnelle, trouvent également la liberté dans les privilèges accordés aux soldats de Jésus-Christ. Les affranchissements, si rares auparavant, sont prodigués par la dévotion, et même par l'intérêt. Les entraves qui avaient empêché jusqu'alors les communications mutuelles des peuples, se relâchent enfin par le continuel mélange de toutes les nations de l'Europe. Pendant l'absence des seigneurs, les guerres privées sont suspendues et bientôt cessées sans retour; la

tranquillité publique guérit les plaies profondes que la population avait souffertes; l'autorité royale s'affermi aux dépens de celle des barons et à l'avantage des citoyens. Les communes se forment en achetant des privilèges des seigneurs appauvris, et quelquefois en les usurpant sur ces maîtres éloignés. A l'institution des communes s'associe presque partout celle des cours judiciaires, où le droit romain est invoqué: dès-lors les guerriers, qui ne savaient juger les différends qu'avec l'épée, et dont l'humeur impétueuse était incompatible avec l'étude des lois, abandonnent aux magistrats du peuple l'exercice de la justice: le duel est déferé plus rarement, et la liberté publique se consolide de jour en jour. Par l'extinction d'un grand nombre de familles nobles moissonnées outre-mer, et par la misère qui en accueillait tant d'autres au retour de ces expéditions lointaines, les grands fiefs se subdivisent en une foule de petites propriétés particulières, et le domaine public s'enrichit des débris de la fortune des seigneurs. Avec la valeur des fiefs s'affaiblissent les prérogatives qui y avaient été attachées; les barrières qui séparaient les ci-

toyens s'abaissent peu-à-peu ; plusieurs atteintes sont portées en même temps à l'orgueil du régime féodal, et la décadence des nobles prépare la naissance d'un tiers-état.

A ces effets, qui dérivent tous d'une source unique, de l'émigration d'un grand nombre d'hommes, j'en puis joindre d'autres, qui ne résultent pas moins directement d'une seconde cause, de la communication des peuples entre eux. De l'Égypte et de Constantinople sans cesse visitées, et un moment asservies par les croisés, la lumière se répand dans toute l'Europe. Les monuments des anciennes études excitent d'abord l'étonnement, et bientôt après l'émulation des guerriers de l'Occident, et le bienfait permanent de la civilisation répare les maux d'une conquête passagère. Le code de Justinien et les écrits d'Aristote sont deux trésors déjà connus, que l'Europe recueille plus entiers à la prise de Constantinople. De longs voyages et des découvertes successives enrichissent le domaine des sciences naturelles, et les bornes des connaissances géographiques se reculent à chaque instant devant les regards des croisés. Des moines pénètrent pour la première

fois dans les déserts immenses de la Tartarie; l'instinct de la curiosité, joint à l'appât du gain, conduit un marchand vénitien jusqu'aux frontières de la Chine, et les guerriers chrétiens s'applaudissent de voir le théâtre de leurs exploits s'agrandir à chaque nouveau trophée qu'ils y élèvent. Les sciences, qui firent l'orgueil de l'antique Babylone et de la moderne Bagdad, abandonnent les heureux climats de l'Asie pour fleurir dans l'Occident; l'université de Salerne rivalise avec les disciples d'Averroès et d'Avicenne, Bientôt les historiens se multiplient, leur langue s'épure et leur caractère s'ennoblit. Guillaume de Tyr, en racontant, dans l'idiome de Tite-Live, des exploits dignes des premiers siècles de Rome, s'élève quelquefois à la hauteur de son sujet et de son modèle; Jacques de Vitry rappelle en plusieurs endroits l'énergie et la véhémence de Salluste; Villehardouin et Joinville, dans un langage plein de naïveté et souvent de grace, offrent le premier essai d'une littérature, dont leur plume et leur épée contribuèrent également à étendre les conquêtes. D'autres écrivains dont s'honorèrent alors d'autres nations, et faits pour honorer

un autre siècle, un Othon de Frisingue, un Guillaume de Malmesbury, Saxo, l'annaliste du Nord, Mathieu Paris et Rigord, l'un Anglais, l'autre Français, dignes rivaux, en qui déjà se manifeste l'animosité nationale; l'illustre fille d'Alexis Comnène, et toute cette foule de Byzantins, parmi lesquels plusieurs eurent à la fois de la célébrité et du talent, rendent le siècle des Croisades presque aussi recommandable par ses historiens que par ses héros. La muse du chant se réveilla, et la poésie prit un nouvel essor; au lieu de ces exploits fabuleux des paladins d'Arthur et de Charlemagne, les troubadours eurent à raconter les exploits plus réels, et surtout plus attachants, des Godefroi, des Tancrede; et un chantre du XII^e siècle, en célébrant la délivrance de Sion, avait déjà préparé des couleurs au génie du Tasse. L'amour de la renommée, qui prenait toutes les formes, s'était glissé dans tous les rangs: on vit alors des empereurs et des rois se mêler à la foule des poètes pour retracer leurs succès communs; on vit un Frédéric II et un Richard, ces deux héros des guerres saintes, exprimer, par des accents mâles ou plaintifs, les nobles

tourments de la gloire, ou les ennuis d'une longue captivité.

Si de l'heureuse influence qu'exercèrent les Croisades sur l'état politique des citoyens et sur les progrès de la raison humaine, nous passons à examiner les effets qu'elles produisirent sur le développement de l'industrie et du commerce, nous ne les trouverons ni moins nombreux, ni moins frappants. Il était impossible qu'au milieu d'une impulsion si vive donnée à toutes les facultés de l'esprit, le commerce ne se tournât point avec ardeur vers la carrière nouvelle qui lui était ouverte, et que, débarassé des entraves qui le gênaient au-dedans, en même temps qu'il s'enrichissait de connaissances étrangères, il ne prît point un champ plus vaste et un essor plus hardi. Jusqu'alors ses entreprises avaient été concentrées entre les mains des Grecs et des Arabes; toutes les richesses de l'Asie s'écoulaient par des routes presque parallèles, au nord et au midi, dans les villes opulentes de Constantinople et d'Alexandrie. La conquête de ces deux empires transporta aux Latins, avec les trésors qu'une longue paix y avait accumulés, les sources

mêmes qui les y avaient amenés; et lorsque la domination des croisés eut été détruite en Orient, ils conservèrent encore ces fruits précieux de leur puissance passagère. Les républiques rivales de Venise, de Pise et de Gènes, se disputaient le sceptre des mers de l'Inde et de l'Europe, long-temps après que le royaume de Jérusalem était retombé au pouvoir des infidèles. La ligne anséatique éleva dans le Nord, à leur exemple, un empire fondé sur le commerce. Ainsi, de toutes parts, régnait une généreuse émulation et une salutaire activité. L'art de la navigation fit des progrès rapides sur un théâtre sans cesse éprouvé par ses succès et agrandi par ses découvertes. Les flottes européennes qui, pendant le cours de deux siècles, vogaient presque sans interruption des ports de la Méditerranée et de l'Océan germanique, aux bouches de l'Oronte, du Nil et de l'Euphrate, effrayèrent plusieurs fois l'Orient d'un appareil de forces maritimes depuis long-temps inconnues, et renouvelèrent dans ces parages l'antique réputation de Carthage et de Tyr. Un code nautique fut formé d'après les instructions des navigateurs d'outre-mer, et ce ne fut pas

un des avantages les moins précieux que l'Europe retira de ses voyages. Partout les besoins du luxe se multiplient avec les moyens de le satisfaire, et de nouvelles connaissances produisent à leur tour des jouissances nouvelles : les étoffes de soie, d'abord avidement recherchées, servent à la parure des rois et à la fortune des citoyens; les manufactures des Grecs et des Arabes offrent à l'industrie de l'Europe des modèles qu'elle doit bientôt surpasser. Une foule d'inventions utiles passent de l'Orient en Occident. L'aspect de Constantinople et de ses monuments frappe les premiers croisés d'une admiration qui ne doit pas long-temps demeurer stérile; l'architecture gothique prend, à leur retour, un style plus noble et des formes plus savantes; le génie des arts, qu'on croyait éteint en Italie, jette à Venise les premières lueurs de la vive lumière qui devait éclairer les contemporains de Michel-Ange, et les derniers monuments des Croisades touchent au siècle de Cimabué et du Giotto. L'art militaire se perfectionne, et les fiers Sarrasins, vaincus avec leurs propres armes, s'instruisent à leur tour aux dépens de leurs vainqueurs. Une police

sevère s'introduit dans les armées ; la discipline est connue, et l'infanterie reprend insensiblement, parmi les guerriers de l'Europe, le rang et la considération qu'elle avait perdus depuis que les dernières légions romaines avaient succombé sous les coups des Barbares.

Tels sont les principaux avantages que la civilisation européenne tira des Croisades ; telles sont les hautes considérations au moyen desquelles ces guerres, utiles autant que respectables dans leur principe, doivent prendre à nos yeux le caractère d'importance et d'intérêt qui en a marqué les résultats. La plupart de ces résultats, qui sortent si naturellement des récits de l'histoire, n'auraient pu longtemps échapper même à un examen superficiel, si l'on n'eût voulu en trouver l'influence immédiate et sensible sur la génération contemporaine, au lieu de s'attacher à en reconnaître l'action lente et progressive sur les âges suivants de la société : mais alors on considérerait isolément les principales expéditions qui se dirigèrent à différentes époques vers l'Orient, ce qui était la manière la plus imparfaite d'en apprécier les effets. C'est bien moins ces expé-

ditions purement militaires par leur objet, et souvent séparées l'une de l'autre par de longs intervalles, qui eurent les suites importantes et durables que nous leur avons attribuées, que la communication non interrompue, que les fréquentes relations établies par elles, pendant tout le cours de leur durée, entre l'Orient et l'Occident. Le fanatisme des Croisades eut, ainsi que toutes les maladies de l'esprit humain, ses moments de lassitude et d'épuisement, durant lesquels les nations purent réparer leurs pertes et oublier leurs désastres. Mais, dans l'intervalle des grandes émigrations, l'Europe ne cessa pas un seul instant d'être agitée, comme on voit l'Océan soulever ses vagues durant les moments de relâche que lui laissent de violentes tempêtes. Les chemins de la Terre-Sainte une fois ouverts à la dévotion, ou même à la cupidité, se remplissaient incessamment de pèlerins, de marchands, de missionnaires : les colonies chrétiennes qui s'étaient élevées en Asie, établissaient, d'ailleurs, entre l'Occident et l'Orient, des rapports intimes et des liens nécessaires. Quel ne devait pas être, sur la marche de la civilisation et de l'industrie européennes,

l'effet d'un mouvement si général et si prolongé, de ce choc non interrompu des intérêts et des croyances, de cet échange perpétuel des arts et des lumières de deux mondes si inconnus jusqu'alors et si étrangers l'un à l'autre?

Considérés en eux-mêmes, quelle source féconde d'intérêt n'offrent pas ces événements, où se réunissent au plus haut degré toutes les qualités qui distinguent les siècles héroïques, dont la durée surpasse celle des plus longues catastrophes qu'ait jamais éprouvées le genre humain, et dont le théâtre embrasse presque toutes les parties et les nations les plus célèbres de l'ancien monde? Quelle prodigieuse variété dans les exploits et dans les accidents de cette guerre! quelles étranges vicissitudes de succès et de revers! quel étonnant mélange, quelle succession rapide de grandes actions et de grands crimes, des plus nobles vertus et des vices les plus odieux! que de contrastes intéressants! que d'oppositions singulières dans les habitudes des peuples et dans les caractères des individus! quelle foule de noms illustres auxquels se rattachent encore tant de souvenirs patriotiques! que de monarchies élevées et dé-

truites! que de révolutions dans les empires et dans les mœurs, propres à servir à l'instruction des sages et des citoyens de tous les temps!

A la voix d'un simple ermite, l'Occident entier s'est ébranlé, et, suivant l'expression si souvent employée d'Anne Comnène, semble s'être arraché de ses fondements pour se précipiter sur l'Asie. Des foules de pèlerins, rebut de l'église et de l'armée, expirent dans les champs de la Thrace ou à la vue de Constantinople, avant d'avoir pu se mesurer avec les ennemis du nom chrétien; mais l'armée des véritables croisés s'avance, commandée par des héros, sur les mêmes sentiers que d'imprudents fanatiques ont teints de leur sang et couverts de leurs dépouilles. Qui ne connaît les noms de ces héros? un Godefroi de Bouillon, exerçant par ses vertus l'empire qu'aucun de ses rivaux n'accorde à la supériorité du rang; un Bohémond, réunissant dans sa personne tant de qualités diverses, et dans le cours de sa vie tant d'aventures singulières; un Tancrède, vrai modèle des chevaliers chrétiens, et seul, au milieu de l'ambition générale, ne cherchant d'autres succès que ceux de la foi, ne possé-

dant pour toute fortune que son épée. Qui n'a entendu parler de la bataille et de la prise de Nicée, des combats livrés à travers l'Asie-Mineure et jusque sous les murs d'Antioche, de la prise d'Edesse par une troupe de chevaliers qui fondent en courant une principauté destinée à devenir le boulevard des colonies chrétiennes en Orient? Qui n'a frémi quelquefois au récit des calamités essuyées par les croisés pendant le long siège d'Antioche, des dangers imprévus qui succèdent à cette conquête inespérée, et de la victoire merveilleuse qui couronne tant de travaux divers? Qui pourrait se lasser d'entendre les incroyables efforts déployés sous les murs de la cité sainte par le zèle religieux et par l'héroïsme guerrier des chrétiens et des infidèles; les succès variés et l'issue mémorable de cette lutte opiniâtre; le triomphe de la croix, si cruellement acheté par le sang, et l'élection de Godefroi, qui, seule, parmi tant de scènes de carnage, satisfait la justice et console l'humanité?

Les succès de la première Croisade avaient porté au plus haut point, dans l'Occident, le fanatisme qui l'avait fait naître. Des troupes

innombrables de pèlerins vont périr, dans les vastes plaines de l'Asie-Mineure, victimes de la perfidie des Grecs, ou moissonnés par le glaive des Turcs; mais les armes chrétiennes s'ouvrent par la Méditerranée une route à la fois plus glorieuse et plus sûre. Les Génois, les Pisans, les Vénitiens, rivaux souvent malheureux sur les mers d'Europe, ne trouvent bientôt plus sur celles d'Asie d'autres ennemis qu'eux-mêmes. Cependant, au milieu de tant de vicissitudes et de pertes, le royaume de Jérusalem s'affermi et s'étend sous le sceptre des deux Baudouin, successeurs de la puissance de Godefroi, plutôt qu'héritiers de ses vertus. La fameuse défaite de Rama abat un moment le courage des chrétiens, que relève bientôt la prise de Béryte, de Sidon, de Tripoli, de Ptolémaïde, et leurs succès se soutiennent malgré la discorde qui les divise, tant que leurs ennemis sont divisés eux-mêmes. Mais tout change dès que les forces musulmanes sont réunies sous la puissance de Noureddin. La chute d'Edesse donne le signal de la décadence des chrétiens en Orient; et ce signal, qui se propage et retentit au loin dans l'Occident, excite une génération nouvelle à marcher sur les traces

de la première. L'appel du pape Eugène III n'eût peut-être pas produit sur ces contemporains l'effet qu'avait autrefois produit celui d'Urbain II, s'il n'eût trouvé dans un autre moine, dans le fameux abbé de Clairvaux, un interprète non moins zélé et plus éloquent encore que l'ermite Pierre. Un humble solitaire dominait alors tout son siècle par la puissance de la parole et par l'autorité du génie ; et le disciple des chênes et des hêtres, comme il le disait lui-même, était devenu l'oracle des cours. A la voix de saint Bernard, célébrant d'avance le succès d'une expédition dont il devait bientôt déplorer les revers, deux souverains prennent la croix. On sait assez quels tristes fruits l'empereur d'Allemagne et le roi de France rapportèrent de leur entreprise mal concertée : deux florissantes armées périrent sans résultat et sans gloire dans les défilés du Taurus ou sous les remparts de Damas ; la valeur de Louis éclata moins aux yeux des infidèles que le scandale de sa maison ; et l'Europe sembla n'avoir armé toutes ses forces contre l'Orient, que pour mieux lui donner toute la mesure de sa faiblesse. Mais la France, sous l'administration de Suger, put se consoler des

revers de ses armées ; et ce fut un double bienfait du sort, qui ménageait saint Louis au siècle suivant, que de séparer ainsi l'Henri IV et le Sully du moyen âge.

Cependant une grande révolution avait changé la face de l'Orient, et le trône toujours agité de Jérusalem est enfin renversé par Saladin, qui venait de détruire la puissante dynastie des Fathémites. Au premier bruit des rapides exploits de ce héros, tout l'Occident s'était ébranlé : la fureur y fut portée au comble, quand les malheurs de la cité sainte, tombée au pouvoir des infidèles, furent offerts à l'imagination des chrétiens dans les éloquentes récits de Guillaume de Tyr, l'apôtre et l'historien des guerres saintes. Une troisième Croisade est résolue avec plus d'enthousiasme encore et sous de plus brillants auspices que la première. Qui ne serait ému au souvenir des grands noms qui la distinguent : de ce Frédéric Barberousse, dont l'héroïsme et la mort rappellent Alexandre ; de cet impétueux Richard, fameux par son courage, sa prison et ses vers ; et de ce Philippe-Auguste, son rival, plus habile et plus heureux, si cher encore aux Français par la victoire de

Bouvines ? Qui ne voudrait connaître les détails et les résultats d'une lutte où tant de héros et de si puissants empires sont ligués contre un si grand homme, où la seule ville de Ptolémaïde voit plus de batailles livrées et plus de générations moissonnées sous ses murs, que n'en comptent les guerres les plus meurtrières et les plus longues ? Peu d'années sont à peine écoulées, et un autre empereur, Henri VI, qui s'était croisé aux prières du pape Célestin III, meurt, comme son père, avant d'être entré dans la carrière de la gloire ; son armée se console d'abord de l'absence et ensuite de la perte de son chef, en se couvrant de lauriers dans la Palestine. Une nouvelle Croisade entreprise au commencement du XIII^e siècle amène un résultat bien différent ; c'est la prise de Constantinople, et la fondation d'une dynastie nouvelle par les Latins. Mais déjà les Croisades, en se multipliant, ont perdu de leur éclat ; les efforts de Jean de Brienne et du roi de Hongrie, André II, n'ajoutent qu'à leur réputation personnelle, sans aucune utilité durable pour la cause des chrétiens. Quelques hommes illustres figurent encore dans les rangs

des croisés ; l'empereur Frédéric II, qui les domine tous par l'ascendant de son génie, aime mieux négocier avec Mélédin que de le combattre ; et cependant, avant de partir, il a recouvré Jérusalem.

Le fanatisme qui, depuis près d'un siècle et demi, agitait l'Europe entière, commençait à languir, lorsqu'un peuple nouveau, apparaissant sur la scène du monde, lui rend une nouvelle énergie. Des extrémités de la terre qui avaient long-temps caché leur empire, Genghis-Kan et ses fils accourent, et chassent devant eux, comme la poussière, les nations qui, dans leur effroi, appliquent à ces hommes sortis du Tartare un nom destiné à perpétuer jusqu'à nous le souvenir de leurs fureurs. Vers le même temps, l'enthousiasme des Croisades s'était rallumé dans le cœur d'un prince fait pour le concevoir, et qui, par ses revers, ne réussit enfin qu'à l'éteindre. C'est Louis IX, prince orné de toutes les vertus dans le siècle de toutes les erreurs ; qui, dans les fers comme sur le trône, obtint l'hommage de ses ennemis et le respect de ses rivaux, et qui n'offrit pas vainement à cet âge ignorant le spectacle si vanté par la philoso-

phie ancienne, d'une ame religieuse et forte aux prises avec le malheur. Avec quel intérêt nous suivons dans les récits de Joinville, le compagnon, l'ami, le confident de saint Louis, les détails d'une vie si belle, et les particularités des deux expéditions fameuses qui en ont marqué et abrégé le cours ! En Orient, les successeurs du grand Saladin ont été détrônés par les Mamelouks, dont l'esprit guerrier change pour jamais les destinées de la Palestine; ils y portent leurs armes victorieuses, et Ptolémaïde, unique et faible débris d'un empire chrétien, annonce par sa chute, en 1291, la ruine entière de la domination européenne, qui s'était soutenue près de deux siècles sur le continent de l'Asie. Dans l'Occident, l'esprit des Croisades avait déjà changé de direction; et le fanatisme des croisés, repoussé de la Palestine, s'était acharné contre eux-mêmes.

Nous voyons sous le pontificat d'Innocent III, le règne le plus important peut-être du moyen âge, avec quel art ce torrent, détourné de sa source, inonda l'Europe de flots de sang chrétien. Nous voyons tous les souverains, frappés successivement des armes spirituelles des pon-

tifes de Rome, se déchirer les uns les autres au nom de la croix qu'ils outragent, et devenir les instruments aveugles du pouvoir injuste qui les écrase. Parmi les nombreuses Croisades prêchées par un Grégoire IX, un Innocent IV, un Clément IV, en Allemagne, en Angleterre, en France, en Italie, en Espagne, en Portugal et ailleurs, nous ne trouvons trop souvent que de grands crimes à raconter et de grandes calamités à peindre; nous regrettons de voir les fruits à peine écloés des guerres saintes avorter au milieu des guerres impies qui en avaient usurpé le nom et profané le caractère. Cependant, quelques idées de grandeur et d'utilité nous attachent encore au récit des heureux efforts qui préparent au-delà des Pyrénées l'affranchissement de l'Espagne et la puissance future du Portugal; à celui des progrès non moins salutaires de la ligue anséatique, et des exploits de l'ordre teutonique, qui, sorti d'un hôpital de Jérusalem, va conquérir la Prusse, fonder Marienbourg, et civiliser le Nord en le subjuguant. Notre admiration n'est mêlée d'aucun sentiment pénible, en exposant l'histoire de cet autre ordre de chevaliers chrétiens, qu'on

pourrait appeler une croisade permanente contre les ennemis de notre culte, et qui a laissé de si glorieux monuments de son courage et de sa foi sur les rochers de Rhodes et de Malte. En suivant enfin jusqu'à son dernier période le cours de cette fièvre dévorante, nous voyons le fanatisme des Croisades, vainement réchauffé par les dangers de Constantinople, expirer au pied des bûchers allumés pour les Hussites; et si, jetant alors un coup-d'œil sur la vaste carrière que nous avons parcourue, nous avons à déplorer les longs malheurs du genre humain, nous pouvons nous distraire de ces douloureuses images, en contemplant l'aurore des beaux jours qui se préparent, en assistant, pour ainsi dire, au réveil du génie, qui, se trouvant bientôt trop resserré dans les anciennes bornes de la pensée et du monde, va se frayer en tout sens des routes nouvelles par la découverte presque contemporaine de l'imprimerie et de l'Amérique.

Il n'est point d'époques, dans l'histoire moderne, qui aient produit autant d'événements variés et de relations différentes, que celle des Croisades; il n'en est point non plus qui aient

donné lieu à des jugements plus divers et plus opposés de la part des contemporains et de la postérité. De là le grand mérite et la principale difficulté de cette histoire, qui consistent à faire un choix judicieux et sage entre tant de traditions qui se contrarient, entre tant d'opinions qui se combattent. La seule étude des documents originaux est déjà un travail aussi long qu'indispensable. Depuis que le premier recueil des historiens des Croisades a été publié par Bongars, sous le titre assez singulier de *Gesta Dei per Francos*, une foule de relations ont été recueillies et mises successivement au jour dans les compilations historiques des Allemands, des Anglais, des Italiens, et surtout des Français, qui prirent aux expéditions d'outre-mer une part plus constante et plus active qu'aucune autre nation européenne. Aussi, quand les savants éditeurs du Recueil des historiens de France furent parvenus au siècle qui vit naître les Croisades, et eurent jeté les yeux sur cette immense quantité de matériaux qui s'offraient de toutes parts à leur attention, ils sentirent d'abord la nécessité et formèrent aussitôt le plan d'une seconde collection, réservée

exclusivement aux historiens originaux des Croisades. Dans cette collection ne devait pas seulement trouver place cette multitude d'auteurs des différentes nations, compris sous la même dénomination de *latins*, à cause de la langue qui leur est commune à tous; on se proposait d'y réunir les historiens orientaux, qui, à ce qu'il semble, ne cèdent guère à ceux-ci en nombre et en volume; et quoique la fidélité de leurs écrits, en ce qui concerne les événements des Croisades, ait paru suspecte à de fort habiles critiques, notamment au savant abbé Renaudot, on ne pouvait se flatter d'arriver à la connaissance entière de la vérité, sans avoir comparé les témoignages de ces auteurs avec ceux de nos historiens, sans avoir cherché à les éclaircir et à les concilier les uns par les autres: tel était l'objet de la collection nouvelle projetée par les religieux bénédictins; et, pour en commencer l'exécution, un d'entre eux, dom Berthereau, fut chargé d'extraire et de traduire, dans les écrivains orientaux, tout ce qui avait rapport aux expéditions des Francs. Ce travail était déjà fort avancé, lorsque la révolution vint en interrompre le cours, et fit

avorter dans son principe une entreprise qui devait procurer un monument de plus à la gloire nationale. Heureusement le fruit des veilles de dom Berthereau n'a pas été entièrement perdu: ses papiers ont été acquis et doivent être déposés à la Bibliothèque du roi (1);

(1) Georges-François Berthereau, né à Bélesme, le 29 mai 1732, était entré fort jeune dans la congrégation de Saint-Maur: d'abord professeur de grec, d'hébreu, et des dialectes de cette dernière langue, à l'abbaye de Saint-Lucien de Beauvais, et ensuite à celle de Saint-Denis, il ne quitta la carrière de l'enseignement que pour être associé aux travaux des religieux de sa Congrégation, chargés de la collection des historiens de France. Choisi pour compiler les écrivains orientaux et rapprocher leurs récits des relations qui nous sont restées de l'histoire des Croisades, il quitta l'abbaye de Saint-Denis, vint étudier l'arabe à Paris, feuilleta tous les manuscrits de la Bibliothèque du roi et de Saint-Germain-des-Prés. Les extraits puisés dans les ouvrages des plus célèbres historiens orientaux, tels que Makrisy, Aboul, Mahaçan, Ibn-Elastyr, Chébad-Eddyn, Kéma Al-Eddyn, etc., peuvent se diviser en deux classes, dont la première comprend ceux qui sont relatifs aux Croisades, et la seconde, ceux d'après lesquels dom Berthereau devait tracer, en forme de

et maintenant que les compagnies savantes reprennent avec ardeur leurs anciennes études, il nous est permis de concevoir l'espérance et d'exprimer ici le vœu que l'Académie des Bel-

prolegomènes, l'histoire des kalyfes Fathémîtes et des sultans Ayoubites, deux dynasties célèbres qui ont eu beaucoup de rapports avec les croisés. Tous les extraits de la première classe sont accompagnés d'une traduction latine. Les extraits de la seconde classe sont traduits en français, sans être accompagnés du texte. Après plus de trente années consacrées à ce travail, le savant bénédictin eut la douleur de voir que ses matériaux ne pourraient être employés utilement. On ignorait alors que l'imprimerie royale possédât des caractères arabes, et le gouvernement n'était point disposé à faire les dépenses nécessaires pour la gravure des poinçons. Lorsque ces caractères furent retrouvés, sous le ministère de M. de Breteuil, trop de troubles agitaient l'état pour qu'on s'occupât d'entreprises littéraires. Tourmenté par les infirmités, par des alarmes continuelles sur l'avenir, même par les besoins de la vie, il succomba sous le fardeau des peines du corps et de l'esprit, le 26 mai 1794. M. Michaud, de l'Académie française, a obtenu de M. le ministre de l'intérieur la communication des manuscrits de dom Bertheureau, qu'il cite très-souvent dans le cours de son histoire des Croisades.

les-Lettres ne laisse pas plus long-temps interrompu et incomplet le travail entrepris par les savants bénédictins dont elle a recueilli l'héritage.

.....

EXTRAIT

De l'Histoire et de la Conquête de la ville de Constantinople par les Français et les Vénitiens, et de ce qui a précédé et suivi cette Conquête, depuis l'an 1198 jusqu'en 1207, écrite par GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, maréchal de Champagne et de Romanie (auteur contemporain); revue, corrigée et illustrée d'Observations historiques et du Glossaire, par M. DUFRESNE DU CANGE, etc. Paris, imprimerie royale, 1657, un volume in-folio.

JE vais exposer, aussi grièvement qu'il me sera possible, l'ordre et la suite des faits que Geoffroi de Villehardouin a entrepris d'écrire, et de la plupart desquels il a été non-seulement témoin, mais souvent acteur principal. Je donnerai ensuite le texte de quelques chapitres de son histoire qui m'ont paru les plus intéressants, et je les accompagnerai de quelques remarques grammaticales et historiques, tirées

de celles de M. du Cange et de son *Glossaire*. Mais, avant d'entrer en matière, il faut dire un mot de la naissance de l'auteur et de sa postérité.

Geoffroi de Villehardouin, maréchal de Champagne, était fils de *Guillaume*, qui avait possédé la même dignité. Il eut un frère nommé *Jean*, qui, ayant suivi *Geoffroi* le jeune, son oncle, à la croisade et à la conquête de Constantinople, lui succéda dans la dignité de maréchal de Romanie, et s'établit absolument en Grèce, où lui et sa postérité ont eu des possessions considérables, car son fils et son petit-fils furent princes d'Achaïe. L'un épousa *Agnès de Courtenay*; l'autre, *Anne Comnène*. *Isabelle de Villehardouin*, fille du dernier de ces princes, porta ses prétentions sur l'Achaïe. La postérité directe de notre auteur resta en Champagne, et ayant continué d'y posséder la charge de maréchal de cette province, y subsista pendant six générations; après quoi elle s'est éteinte, et la dernière fille du beau nom de Villehardouin épousa un seigneur d'Inteville. La terre de Villehardouin, soit par alliance, soit autrement, était, dès le quinzisième siècle,

dans la maison des princes de *Luxembourg*, et faisait partie des seigneuries qui composaient le duché de Piney, depuis possédé par une branche de la maison de Montmorency.

L'histoire, ou, si l'on veut, les mémoires de Geoffroi de Villehardouin, commencent en l'année 1198, et finissent en 1207: ainsi cette histoire ne comprend que neuf années. L'auteur nous apprend que sous le règne de *Philippe-Auguste*, roi de France, et sous le pontificat d'*Innocent III*, *Foulques*, curé de Neuilly-sur-Marne, fut chargé par ce pape de prêcher la croisade en France. Le bon maréchal nous dit que c'était un personnage très-saint, et même qu'il faisait des miracles: ce qu'il y a de sûr, c'est que beaucoup de grands seigneurs et de princes, émus par ses prédications, et désirant de gagner les indulgences qu'il leur promettait, se déterminèrent à prendre la croix: de ce nombre fut Thibaut V, comte de Champagne et de Brie, pair et grand feudataire de la couronne (père du roi de Navarre-le-Chansonnier). C'était un prince encore jeune, et qui donnait de grandes espérances. Il engagea dans cette expédition ses principaux vassaux,

parmi lesquels on remarque *Gauthier*, comte de Brienne, *Eustache de Conslans*, et *Geoffroy de Joinville*, oncle du sire de Joinville, historien de *saint Louis*.

En 1199, les princes croisés, entre lesquels on comptait aussi *Baudouin*, comte de Flandres, s'assemblèrent à Soissons, afin de convenir du temps et de la manière les plus propres à faire réussir leur expédition projetée. Ils résolurent de s'adresser aux Vénitiens, et d'envoyer des ambassadeurs à ces républicains pour obtenir d'eux des vaisseaux de transport, et même un secours de troupes, leur promettant de partager avec eux les conquêtes qu'ils pourraient faire. Ils nommèrent des personnes de confiance, à qui ils crurent les talents nécessaires pour assurer le succès de cette négociation; et *Villehardouin* fut le premier des deux députés du comte de Champagne. Ils partirent pour Venise en 1200. *Henri Dandolo* en était alors doge; c'était un personnage d'une expérience consommée et d'un mérite distingué, aussi grand militaire que bon politique. Il reçut les ambassadeurs des croisés avec de grands honneurs; et ayant fait assembler le sénat pour

les entendre, il fut arrêté, après bien des difficultés, qui ne furent levées qu'en 1201, que, moyennant une somme dont on convint, les Vénitiens fourniraient tous les vaisseaux de transport nécessaires à l'armée des croisés, composée des troupes des comtes de Flandres, de Champagne et de Blois, et du marquis de Montferrat qui devait s'unir à eux. Le doge et le sénat s'engagèrent de plus à armer, à leurs frais, cinquante galères pour contribuer aussi de leur part au succès de cette sainte expédition. Le traité qui renfermait toutes ces conventions fut solennellement juré dans l'église de Saint-Marc, d'une part, par les ambassadeurs des princes croisés, et de l'autre par le doge, les sénateurs et les citoyens vénitiens assemblés au nombre de dix mille. Il fut convenu qu'à la Saint-Jean de l'année suivante, 1202, les princes croisés et les chevaliers s'assembleraient à Venise, et qu'on partirait de cette ville pour se rendre en Égypte.

Geoffroi de Villehardouin étant retourné en Champagne, y trouva le comte, son seigneur, malade, et hors d'état de faire le voyage projeté; il eut la douleur de le voir expirer entre

ses bras, en recommandant expressément à tous ses vassaux d'accomplir le vœu qu'ils avaient fait de combattre les infidèles et de reconquérir la Terre-Sainte. Aucun d'eux ne refusa de se conformer à ces pieuses intentions; et une partie des trésors du comte ayant été destinée pour les frais de cette expédition, *Mathieu de Montmorency*, *Simon de Montfort*, *Geoffroy de Joinville*, sénéchal de Champagne, et le maréchal de *Villehardouin* se firent un devoir de l'entreprendre; mais il leur fallait un prince pour chef, et ce fut en vain qu'ils s'adressèrent au duc de Bourgogne et au comte de Bar-le-Duc, ils furent refusés. *Villehardouin* proposa *Boniface*, marquis de Montferrat, qui vint en personne s'offrir à les commander et à les conduire jusqu'à Venise. Ses offres furent acceptées, et toute la troupe se mit en route pour cette ville, où elle fut jointe par le comte *Baudouin de Flandres*. Ces seigneurs reçurent la croix en différentes églises, dont les évêques et les abbés entreprirent le même voyage avec eux. En traversant ses États, le marquis de Montferrat réunit tous ses vassaux à la petite armée dont on lui avait confié le commande-

ment; et en arrivant à Venise, ils trouvèrent, outre le comte Baudouin, Henri son frère, le comte de Forez, Jean de Nesle, châtelain de Bruges, et Nicolas de Mailly. Ces chefs prirent leur logement dans l'île de Saint-Nicolas, espèce de faubourg de Venise. Lorsqu'il fut question de s'embarquer, ils rencontrèrent beaucoup de difficultés à rassembler l'argent nécessaire pour payer leur passage; mais le brave duc ou doge *Dandolo* leva tous les obstacles, et se contenta de la promesse que lui firent les croisés de l'aider, chemin faisant, à reprendre la ville de Zara en Dalmatie, que le roi de Hongrie avait enlevée à la république. Au moyen de cet arrangement la flotte appareilla; et *Dandolo* même ayant pris la croix, quoique très-âgé, et presque aveugle des suites d'une ancienne blessure à la tête, se chargea de diriger cette sainte expédition.

A l'instant du départ, il survint deux événements importants. Une nouvelle troupe composée d'Allemands, à la tête desquels était l'évêque d'Halberstat, renforça l'armée croisée, et un jeune prince grec vint implorer son secours: c'était Alexis, fils d'*Isaac Lange*, em-

pereur de Constantinople, détrôné par son frère, nommé aussi *Alexis*, qui lui avait fait arracher les yeux. Le jeune *Alexis* fit au doge et au chef des croisés les promesses les plus flatteuses pour les engager à rétablir son père sur le trône impérial. *Dandolo* permit que ce prince malheureux s'embarquât sur la flotte, et il remit à délibérer sur ses propositions après la prise de *Zara* : le siège en fut de quelque durée, et cette ville rentra sous la domination des Vénitiens, malgré les différens qu'il y eut à ce sujet entre les Français et eux.

Après la conquête de *Zara*, il fut sérieusement question de décider si, au lieu de se rendre tout de suite en Égypte, pour y combattre les Sarrasins, on ne tournerait pas plutôt les voiles vers Constantinople, dans le dessein de tenter de prendre cette ville, d'en chasser l'usurpateur, et de rétablir sur le trône l'empereur *Isaac Lange* et son jeune fils *Alexis*. Ce prince offrait de réunir l'église grecque à l'église latine, de payer deux cent mille marcs d'argent aux croisés, et de se joindre à eux avec dix mille hommes pour combattre et recouvrer la Terre-Sainte. Quelle que fût la diffi-

culté de réaliser des propositions aussi brillantes, les croisés ne laissèrent pas d'y prendre la plus grande confiance. Mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils parvinrent à lever tous les obstacles qui s'opposèrent à leurs succès. Les évêques, les abbés, les moines, dont l'armée était remplie, rejetèrent l'expédition contre Constantinople. Ils prétendirent que ce ne serait pas le sentiment du pape, que les croisés s'amusassent à conquérir un empire possédé par des chrétiens, au lieu d'aller combattre les infidèles, ce qui était le principal objet de la Croisade. On députa à Rome pour s'assurer de la façon de penser du Saint-Père; mais en attendant sa réponse, on ne laissa pas de conclure un traité avec le jeune *Alexis*. *Innocent III* en parut très-piqué, et déclara que cette entreprise était absolument contraire au bien de la religion et à l'intérêt que sa conscience lui ordonnait d'y prendre; on n'eut que peu d'égard au décret du souverain pontife, et l'armée des croisés français, vénitiens, flamands et italiens, aux ordres du doge *Dandolo*, du comte de Flandres, *Baudouin*; du comte de Blois, *Louis*; du marquis de Mont-

ferrat, *Boniface*; du duc de Souabe, et de *Geoffroi de Villehardouin*, s'embarqua pour Constantinople, où le rendez-vous était assigné vers la quinzaine de Pâques de l'an 1203; les croisés conduisaient avec eux le jeune prince *Alexis*.

L'armée séjourna pendant trois semaines dans l'île de Corfou, et pensa s'y voir fort affaiblie par une défection considérable, une partie des généraux voulant rester dans cette île pour passer directement en Palestine, et les autres leur remontrant qu'ils ne pouvaient réussir dans leur entreprise qu'en s'assurant de ce que leur promettait le prince de Constantinople. Ce grand débat ne fut apaisé que par les exhortations du maréchal de Champagne, qui ramena sagement les esprits de ceux qui s'opposaient à l'expédition contre Constantinople, en leur insinuant qu'il fallait la hâter, afin de se trouver vers la Saint-Michel libres de passer en Syrie. La flotte étant entrée dans l'Hellespont, on passa sans danger le détroit des Dardanelles, et l'on découvrit bientôt la fameuse ville de Constantinople. La surprise et l'admiration qu'elle causa aux croisés sont décrites

avec beaucoup de naïveté par le brave *Geoffroi de Villehardouin*.

Après avoir pris quelques précautions pour s'assurer des vivres, on exécuta le débarquement auprès de Calcédoine, où les principaux seigneurs se logèrent dans un palais appartenant à l'empereur *Alexis*. Une partie de l'armée s'arrêta dans cet endroit; le reste passa du côté de Scutari, et y séjourna pendant neuf jours, au milieu du pays le plus beau et le plus fertile; elle s'y pourvut abondamment de vivres, et eut quelques avantages sur des détachements grecs envoyés successivement par l'usurpateur *Alexis*. Un ambassadeur de ce prince ayant osé se charger de la commission périlleuse de faire des menaces aux chefs des croisés, reçut pour toute réponse qu'on ne le reconnaissait point pour empereur, et que le légitime héritier de l'empire était dans l'armée latine.

Dès le lendemain, on tint conseil à cheval, et on disposa tout pour le succès de l'attaque qu'on avait résolu de tenter deux jours après. Les assaillants furent divisés en six corps, dont le premier était commandé par le comte de Flandres, *Baudouin*; le second, par *Henri* son

frère ; le troisième, par le comte de *Saint-Pol* ; le quatrième, par celui de *Blois* ; le cinquième, par *Mathieu de Montmorency* ; et le sixième, par le marquis de *Montferrat*. Au jour convenu, cette attaque se fit avec une ardeur incroyable et le plus grand danger de la part des assaillants, qui s'emparèrent enfin de la tour de Galata. Mais il fallut encore deux attaques consécutives et très-meurtrières pour que les Latins pussent pénétrer dans la capitale de l'empire grec : ils en vinrent enfin à bout, et durent ce succès à l'intelligence et à l'extrême valeur du doge *Dandolo*. Cet illustre vieillard, âgé de quatre-vingt-dix ans, et presque aveugle, s'était réservé la gloire de commander un corps de soldats choisis, à la tête duquel il fit une dernière attaque. Il le conduisit à l'assaut avec autant d'audace que de bonheur, monta le premier à l'échelle, et arbora l'étendard de Saint-Marc sur une des tours. En étant redescendu du côté de la ville, et ayant ouvert la porte à ses gens, ils entrèrent dans Constantinople par cette porte, tandis que l'usurpateur *Alexis*, troublé, effrayé, s'enfuyait par la porte opposée. Cependant le corps de Vénitiens que commandait *Dandolo*

était trop peu considérable pour se rendre maître de la ville entière : ce brave général se contenta de se cantonner dans le quartier dont il venait de s'emparer, et il envoya avertir les Français d'accourir à son secours ; mais il apprit bientôt, avec chagrin, que ceux-ci étaient occupés à se défendre contre les Grecs, qui, étant sortis par une autre porte, les attaquaient dans la double espérance, assez bien fondée, de les accabler par le nombre, et de les mettre hors d'état d'aller secourir les Vénitiens. Ils se défendaient vaillamment, lorsque *Dandolo*, apprenant le danger qu'ils couraient, abandonna le quartier dont il était maître, et volant à eux, les mit en état de remporter une victoire complète sur les Grecs. L'usurpateur perdit toute espérance à cette nouvelle, disparut enfin tout-à-fait avec ce qu'il put emporter de ses trésors, et, dès le jour suivant, les députés de Constantinople s'empressèrent d'apprendre au jeune *Alexis* que l'empereur son père venait d'être tiré de sa prison, où son frère l'avait fait enfermer ; qu'il avait été conduit au palais de Blaquerne, et qu'assis sur le trône dont il avait

été injustement chassé, ses sujets lui avaient prêté un nouveau serment de fidélité.

Alexis vola dans les bras de son père, et les croisés ne tardèrent pas à lui envoyer une ambassade solennelle pour le féliciter. Cette importante commission fut donnée, de la part des Français, à *Mathieu de Montmorency* et à *Geoffroi de Villehardouin*. Ils trouvèrent l'empereur aveugle, mais d'ailleurs dans tout l'éclat d'un successeur du grand *Constantin*. Il les reçut avec les égards dus aux députés et aux représentants de ses libérateurs; mais quand ils lui expliquèrent quelles étaient les promesses faites par son fils, il ne put retenir ses soupirs, sentant bien l'impossibilité où il se trouvait de les remplir, puisqu'il ne s'agissait pas moins que de payer deux cent mille mares d'argent, de fournir l'armée des croisés de vivres pendant un an, de joindre à leur armée dix mille soldats grecs, et d'entretenir, pendant sa vie, cinq cents chevaliers au service de ces mêmes croisés pour la défense de la Terre-Sainte.

Cependant, quelque extrême difficulté que le bon empereur *Isaac* trouvât à l'exécution de ce

traité, il consentit à le ratifier, et à en sceller l'engagement au bas d'un parchemin teint en couleur de pourpre, et écrit en lettres d'or, le sceau impérial étant renfermé dans une boîte de même métal. Bientôt le jeune *Alexis* fut associé à l'empire par son père, et couronné avec beaucoup d'éclat dans l'église de Sainte Sophie. Mais tous les embarras prévus par *Isaac* ne tardèrent pas à se manifester.

Quoique les Latins se fussent retirés dans un quartier particulier nommé *Sténon*, situé au-delà du port (ce quartier s'appelle à présent *Péra*, et c'est encore celui où demeurent habituellement les Francs), ils ne laissaient pas de venir souvent à la ville et à la cour, et ils pressaient le jeune *Alexis* d'accomplir ses promesses. Il était d'autant plus gêné, qu'il s'en fallait encore beaucoup que l'empire grec lui fût entièrement soumis. Dans Constantinople même, on murmurait contre les Latins, et surtout contre les Français, qui causaient souvent du désordre dans la ville. *Alexis* sentant que le danger était égal pour lui, ou de retenir les croisés dans sa capitale, ou de les laisser partir, préféra le premier de ces deux partis. Il alla prier les

princes latins de demeurer encore un an auprès de lui, et d'employer ce temps à soumettre les rebelles qui étaient en grand nombre du côté d'Andrinople et dans la Thrace. Ils y consentirent, et le marquis *de Monferrat*, avec une partie des croisés, alla effectivement combattre les partisans de l'usurpateur, qui s'étaient rendus maîtres d'Andrinople. Il prit cette ville, dissipa entièrement les factieux, et assura une seconde fois la couronne impériale sur la tête du jeune *Alexis*. *Baudouin* et *Villehardouin* étaient restés pendant ce temps dans la capitale de l'empire. C'est ici que notre auteur nous fait la touchante description de l'accident dont il fut alors témoin.

Les Latins ayant pillé une synagogue de juifs, et quelques Grecs ayant voulu prendre le parti de ceux-ci, il en résulta une grande bagarre, au milieu de laquelle le feu prit aux maisons de quelques riches marchands; non-seulement elles furent consumées, mais l'incendie ayant gagné le quartier le plus peuplé et le plus commerçant de la ville, dura pendant huit jours, sans qu'on pût l'éteindre; toutes les rues, dans l'espace d'environ une lieue, furent entièrement détruites par le feu; plusieurs galères rappro-

chées des quais devinrent également la proie des flammes, et le nombre des personnes qui périrent dans ce désastre fut très-considérable. On ne manqua pas d'imputer ce malheur, non pas tout-à-fait à la malice, mais au moins à la vivacité, à l'imprudence et à l'étourderie, depuis si long-temps et si généralement reprochées à la nation française. Dès ce moment les Français parurent insupportables aux Grecs. Ils ne virent plus les croisés qu'avec indignation; et ceux-ci voulant se venger de la haine qu'ils s'aperçurent qu'on leur portait, devinrent de plus en plus tyranniques, et traitèrent les Constantinopolitains en véritables ennemis. Ils prétendirent se payer par leurs mains de l'argent qui leur avait été si imprudemment promis par le jeune empereur *Alexis*. Ils pillèrent sans ordre et sans règle, et l'avidité leur ayant fait oublier quel était le principal objet de leur voyage et le but de leur expédition, ils osèrent dépouiller les églises de leurs plus précieux ornements. *Alexis* ne pouvant réprimer ces désordres, crut devoir témoigner combien il en était mécontent; il cessa de voir aussi fréquem-

ment les princes et les chefs des croisés, et se plaignit même assez publiquement de leurs procédés. Tout ce qu'il y gagna, fut d'éprouver encore moins de ménagements de leur part. Ils le pressèrent durement de remplir toutes les conditions d'un traité dicté par la nécessité, et que de nouveaux malheurs rendaient de plus en plus impossible à exécuter. Enfin les croisés s'étant assemblés, envoyèrent aux deux empereurs père et fils des députés ou ambassadeurs, au nombre de six, dont *Geoffroi de Villehardouin* était; mais ce fut *Conon de Béthune* qui porta la parole. Il leur déclara que, s'ils n'exécutaient promptement toutes les conditions du traité, ils étaient prêts à leur déclarer la guerre, et qu'ils les traiteraient en ennemis, et comme des souverains ingrats et indignes des services qu'ils leur avaient rendus. Les malheureux princes'excusèrent du mieux qu'il leur fut possible; mais leur cour fut indignée de la manière tyrannique et révoltante dont on en usait avec eux, et de la faiblesse avec laquelle ils y répondaient. Bientôt *Alexis* fut informé que ses propres sujets faisaient des complots pour le détrôner et élire

à sa place un empereur moins timide; et réfléchissant sur son état, il ne trouva d'autre ressource que de se livrer à ces mêmes croisés, qui l'avaient d'abord si bien servi et ensuite si maltraité.

Ce fut par le conseil d'un grand seigneur grec nommé *Alexis* (et surnommé *Murtzuphle*, parce qu'il avait de très-gros sourcils joints ensemble), qu'il se détermina à offrir aux Latins le palais de Blaquerne dans lequel il demeurait lui-même, et de se remettre entre leurs mains. Dans l'extrémité où l'empereur se trouvait réduit, ils durent le croire de bonne foi, et ils se déterminèrent à accepter ses offres; mais le traître *Murtzuphle*, dans le même temps qu'il donnait ce perfide conseil à son souverain, faisait avertir secrètement les principaux officiers de sa nation de la résolution où était *Alexis* de les livrer tous et lui-même aux Latins. C'était à la pointe du jour que ceux-ci devaient venir prendre possession du palais. Pendant la nuit, et tandis que l'empereur était profondément endormi, *Murtzuphle*, qui était son *protovestiaire*, c'est-à-dire son grand-maitre de la garde-robe, et avait par conséquent les entrées les

plus secrètes de la chambre de son souverain, y entra, le surprit dans son lit, et le fit jeter dans un sombre cachot. Après cet acte violent, il garnit de telle sorte le palais de soldats, que lorsque le marquis de *Montferrat* se présenta pour en prendre possession, il y trouva une résistance à laquelle il ne devait pas s'attendre, et fut forcé, vu la faiblesse de son détachement, de se retirer dans le quartier assigné aux Latins. *Murtzuphle* s'étant aussitôt revêtu des ornemens impériaux, et s'étant fait couronner à la hâte, mit en défense la ville de Constantinople dont les Grecs étaient encore les maîtres, et ordonna à tous les habitants de prendre les armes. De leur côté, les Latins se disposèrent à attaquer la ville de nouveau; mais pour une telle opération il était nécessaire de faire de grands préparatifs, et de réunir les chefs et les troupes qui étaient dispersés dans l'empire. Pendant qu'on faisait ces dispositions, et qu'on envoyait à Rome pour informer le pape de la révolution qui venait de placer un nouvel usurpateur sur le trône des Grecs, *Murtzuphle*, pour se l'assurer absolument, après avoir, à plusieurs reprises, tenté d'empoisonner le jeune

Alexis, le fit enfin mourir dans sa prison. Le malheureux *Isaac Lange*, son père, expira presque en même temps, soit du chagrin que lui causa la continuité de ses malheurs, soit que son ennemi eût hâté sa mort, ce qui est fort probable. *Murtzuphle*, sans trop espérer de se justifier de cet attentat, fit publier que les deux princes étaient morts naturellement, et il leur fit faire des obsèques magnifiques.

Cependant les Latins se rassemblaient, et ils ne tardèrent pas à recevoir la réponse de *Boniface III*. Elle portait en substance que *Murtzuphle* était un assassin, un usurpateur; que ce serait faire une œuvre agréable à Dieu que de le détrôner et de le punir de ses crimes; et que les croisés qui contribueraient à la conquête de Constantinople, gagneraient les mêmes indulgences que ceux qui recouvreraient la Terre-Sainte sur les infidèles. Tous les bons catholiques, encouragés par cette déclaration, se portèrent avec intrépidité à mettre fin à cette entreprise, dont le succès fit, avec raison, l'étonnement du monde entier. Avant de l'exécuter, il fut convenu entre les croisés du partage

de l'empire à conquérir; et voici comment ce partage fut réglé.

On décida qu'après la prise de Constantinople on choisirait douze électeurs, dont six Vénitiens et les six autres des nations alliées; que ces électeurs nommeraient l'empereur latin, qui, conservant pour lui la plus grande partie de la ville de Constantinople, et les palais, abandonnerait aux Vénitiens un quartier de cette ville et une certaine portion de l'empire, qui en serait à-peu près le tiers; que le reste serait partagé entre les Latins de la nation dont serait l'empereur, et un prince d'une autre nation, qui ferait hommage à l'empereur du pays dont il serait mis en possession; qu'au surplus, le butin fait dans Constantinople, après la prise, serait partagé également entre les conquérants. En exécution de cette convention, le jour de l'assaut fut fixé à un vendredi du mois d'avril de l'an 1204. Dans une première attaque, les assiégeants furent repoussés avec grande perte de part et d'autre. Dans une seconde, qui fut faite trois jours après, les efforts ne furent pas moindres; mais un heureux accident fit enfin

pénétrer les Français dans la ville. Un chevalier, nommé *André Durboise*, mit en fuite ceux qui gardaient une porte, les obligea à l'abandonner, et les croisés se logèrent dans le beau palais de Blaquerne, et y passèrent la nuit, ne comptant point pourtant être encore maîtres de la ville; mais le lendemain matin ils apprirent que l'usurpateur *Murtzuphle*, ne voyant aucun espoir de rétablir ses affaires, s'était jeté dans un petit bateau pour se retirer de l'autre côté du Bosphore. Ces heureuses nouvelles redoublèrent le courage des croisés; ils marchèrent en avant, et malgré la résistance que leur opposèrent les Grecs, ils s'emparèrent du palais de Bucaléon, dans lequel ils trouvèrent deux impératrices douairières: l'une, *Agnès de France*, sœur du roi *Philippe-Auguste*, et veuve des empereurs *Alexis* et *Andronic Comnène*; et l'autre, princesse de Hongrie, veuve du malheureux empereur *Isaac Lange*. Le marquis de Montferrat, après avoir rendu à ces dames les respects qui leur étaient dus, pénétra dans Constantinople, où les croisés firent un butin immense, et beaucoup au-dessus des espérances qu'ils avaient conçues du pillage de cette

grande et riche ville. L'univers eut lieu de s'étonner de ce qu'une armée, forte à peine de vingt mille hommes, venait de soumettre la capitale d'un grand empire, où il se trouvait quatre cent mille habitants armés.

Il eût été à désirer que la modération des croisés eût mérité autant d'éloges que leur courage excitait d'admiration dans cette occasion périlleuse et brillante; mais ces braves militaires ternirent malheureusement leur victoire par un brigandage affreux et nombre d'actes inhumains. Vainement le respectable *Dandolo* et le brave et sage *Villehardouin* entreprirent de contenir le soldat vainqueur. Malgré leurs efforts, le désordre fut extrême; les violences que les croisés exercèrent particulièrement sur les personnes du sexe, furent effroyables. On rapporte qu'ils ne respectèrent ni les lieux, ni les vases sacrés, ni les ministres de la religion. Ils pillèrent les monastères d'hommes et de filles. Pour comble de maux, le feu prit dans plusieurs endroits de la ville, et consuma la quatrième partie de ce qui restait.

Cet affreux pillage ayant enfin cessé, les Latins s'occupèrent sérieusement du choix d'un

empereur de leur nation, pour le faire régner sur les ruines de Constantinople. Les voix se trouvèrent d'abord partagées entre le comte de *Flandres* et le marquis de *Montferrat*; mais elles se réunirent toutes en faveur du premier, aux conditions que le second obtiendrait l'investiture de toutes les terres au-delà du Bosphore et de l'île de Candie, et porterait le titre de roi, en faisant hommage au nouvel empereur de ce tiers de l'empire, dont les Vénitiens firent encore détacher pour eux une partie assez considérable. Ce fut *Nivelon*, évêque de Soissons, qui annonça à l'armée des croisés et au peuple grec cette grande nouvelle. *Baudouin IX*, comte de Flandres, fut couronné le second dimanche d'après Pâques, dans l'église de Sainte-Sophie, avec les cérémonies qu'il fut possible de pratiquer dans le désordre. Le doge de Venise et le nouveau roi reçurent l'investiture des pays qui leur avaient été promis.

Pendant que ces choses se passaient, *Murtzuphle* ravageait tout le pays à deux ou trois journées de Constantinople. Le nouvel empereur marcha contre lui avec *Henri* son frère, le marquis de *Montferrat* et le comte de *Blois*.

Le doge de Venise, *Villehardouin*, et quelques autres officiers et généraux restèrent dans la ville pour la garder. *Baudouin* fut reçu et reconnu sans difficulté dans la belle et grande ville d'Andrinople; et *Murtzuphle*, qui fuyait toujours devant lui, se retira sur Messinople, ville dans laquelle s'était établi cet *Alexis*, frère d'*Isaac Lange*, qui avait usurpé la couronne, et qui en avait été dépouillé par son neveu, avec l'assistance des Latins. L'ancien usurpateur feignit d'abord de vouloir s'accorder avec le nouveau, qui l'avait prévenu, en lui faisant entendre qu'il était de leur intérêt de s'unir contre les Latins, et que, dans l'extrémité où ils étaient réduits, c'était le seul parti qu'ils eussent à prendre. Le traître *Alexis* parut se prêter à cette ouverture; il offrit sa fille en mariage à *Murtzuphle*, l'attira dans Messinople, le traita magnifiquement; mais, à la fin du festin, l'ayant fait entrer dans un cabinet, il le fit arrêter, et par son ordre on lui creva les yeux. Les Grecs attachés à ce malheureux prétendu empereur prirent tous parti dans les troupes de son assassin; mais celui-ci ne jouit pas long-temps de son barbare triomphe.

L'empereur et son frère l'ayant poursuivi, il fut obligé d'abandonner Messinople, dont *Baudouin* se rendit maître. *Murtzuphle* aveugle y était resté, et voulut s'embarquer sur le Bosphore, pour se mettre à couvert d'un supplice qu'il ne pouvait éviter en tombant entre les mains des Latins; mais il ne put échapper; car ayant été arrêté sur mer et reconnu, il fut conduit à Constantinople, précipité publiquement du haut d'une colonne sur la grande place de l'Hippodrome, et traité comme l'assassin de son légitime empereur, *Alexis*, fils d'*Isaac*.

Baudouin se disposait à pousser plus loin ses conquêtes, et à achever de se faire reconnaître souverain de tous les pays soumis à la domination des empereurs grecs, lorsque des démêlés entre lui et le marquis de *Montferrat* mirent le nouvel empereur des Latins à Constantinople à deux doigts de sa perte. Le bon et sage *Villehardouin* ne peut trop déplorer les malheurs qui s'ensuivirent, et ceux encore plus fâcheux qui pouvaient en résulter.

Boniface, marquis de *Montferrat*, avait, comme nous l'avons dit, reçu l'investiture de l'île de Candie, et d'un assez grand pays par-delà le

Bosphore: la Thessalie, l'Achaïe, etc. ; mais il s'aperçut bientôt qu'une île, qu'il ne pouvait acquérir faute de vaisseaux, lui convenait peu, et qu'elle serait plus agréable aux Vénitiens, qui étaient une puissance maritime. Il demanda en échange, à *Baudouin*, Thessalonique et quelques autres provinces qui n'étaient pas fort éloignées des états du roi de Hongrie, son beau-frère; car *Boniface* venait d'épouser la veuve d'*Isaac Lange*, sœur du marquis hongrois. L'empereur *Baudouin* répondit à cette proposition par un déni formel, et voulant se conserver ces provinces, il marcha sur-le-champ avec des forces respectables pour se les assujettir, et reçut les serments de fidélité de la ville de Thessalonique et de quelques autres. *Boniface* irrité, jura qu'il ferait la guerre à *Baudouin*, tout empereur qu'il était, et s'étant avancé vers Andrinople, il s'en était saisi sans beaucoup de peine.

Le maréchal de Champagne vit avec la plus grande douleur les Latins divisés et combattant les uns contre les autres. Il se rendit auprès du marquis de *Montferrat*, et lui fit les représentations les plus fortes sur l'inconsé-

quence et le danger de sa conduite; il eut beaucoup de peine à obtenir de lui qu'il s'en rapporterait, pour accommoder ce différent, à la décision du doge de Venise et du comte de Blois.

Du camp de *Boniface*, devant Andrinople, il passa dans celui de *Baudouin*. Celui-ci n'était pas moins piqué; et la prise de Didymotique par le marquis, dont il venait de recevoir la nouvelle, ajoutait encore à son mécontentement. Il fallut toute l'éloquence de *Villehardouin* pour détourner les terribles résolutions que voulait prendre *Baudouin*; mais enfin, mêlant à propos les prières avec les menaces, et faisant sentir à l'empereur que s'il n'acceptait pas le doge de Venise et le comte de Blois pour médiateurs, il les aurait pour ennemis, il le détermina à remettre ses intérêts entre leurs mains et à retourner à Constantinople. Dès qu'il y fut arrivé, on songea à y attirer le marquis de *Montferrat*, et ce fut encore notre auteur qui en vint à bout et qui garda en séquestre la ville de Didymotique. Enfin l'accordement fut conclu. Thessalonique et la province voisine

furent abandonnées de bonne grace à *Boniface*, qui en resta paisible possesseur ; du moins n'eut-il à la défendre que contre les Grecs , et ce fut avec un grand succès ; car ayant poursuivi l'ancien usurpateur *Alexis*, qui se tenait encore assez à portée de ces cantons, il le fit prisonnier avec l'impératrice sa femme, les dépouilla des ornemens impériaux, qu'il envoya à l'empereur *Baudouin*, et quant à leurs personnes, il les fit embarquer et les envoya prisonnières en Italie dans son marquisat de *Montferrat*.

Le reste de l'année 1204 et une partie de la suivante furent employés, d'un côté, par *Baudouin*, et de l'autre, par le marquis de *Montferrat*, à poursuivre et à assurer leurs conquêtes contre les Grecs, et particulièrement contre *Théodore Lascaris*, gendre de l'usurpateur *Alexis*, qui avait pris le titre d'empereur, et était en état de le soutenir par ses talents et par le mérite militaire de son frère *Constantin Lascaris*, dont il avait fait son général. *Baudouin* investit du duché de *Nicée Louis*, comte de Blois et de Chartres, qui s'engagea à recouvrer ce beau

pays sur *Lascaris*. *Renaud Detries* fut également investi, et aux mêmes conditions, du duché de *Philippopoli*.

Pendant ce temps, le marquis de *Montferrat* continuait ses conquêtes dans une partie de la *Romanie*, et jusque vers les frontières de l'ancienne *Macédoine*. Il prit *Bérée* et *Larisse*, et assiégea long-temps *Napoli de Romanie*.

Le seigneur de *Champlitte*, de l'illustre maison des comtes de Champagne, s'étant embarqué pour la Croisade, et ayant été jeté par les vents contraires sur les côtes de la *Morée*, le maréchal de Champagne lui envoya son neveu, nommé comme lui *Geoffroi de Villehardouin*, pour l'engager à s'emparer, sur les Grecs, de l'*Achaïe*, promettant de l'en faire investir par l'empereur *Baudouin*. *Champlitte* adopta volontiers ce projet ; la négociation et la conquête réussirent également. Le comte champenois resta jusqu'à sa mort prince d'*Achaïe*, et n'ayant point d'enfants, sa principauté passa au jeune *Geoffroi de Villehardouin* ; elle a été conservée dans la branche de ce dernier pendant plusieurs générations.

Enfin les Grecs, poussés de toutes parts par les Latins, et réduits aux plus tristes extrémités, eurent recours aux Bulgares, leurs plus cruels et leurs plus mortels ennemis; ils les engagèrent à s'emparer de la ville de Didymotique, d'où ils pénétrèrent bientôt jusqu'aux portes d'Andrinople. L'alarme fut si grande dans cette partie de l'empire, que tout ce qu'il y avait de Latins chercha à se réfugier auprès de l'empereur. La garnison de Philippopoli abandonna cette place, et les Barbares surprirent Andrinople. Baudouin, ayant assemblé son conseil, composé du doge de Venise, et des plus sages et des plus habiles généraux qui étaient en état de le seconder, résolut de marcher contre le roi de Bulgarie; mais il s'en fallait beaucoup qu'il eût auprès de lui des forces suffisantes pour exécuter ce projet. L'armée des Latins était considérablement diminuée par les détachements confiés aux généraux dont nous avons parlé, pour s'emparer de concessions qui leur avaient été faites, et ce qui restait de troupes était absolument nécessaire pour la défense de la capitale. Aussi le dessein d'aller reprendre Andrinople fut-il contredit dans le

conseil par le sage doge *Dandolo*, qui représenta avec force tous les dangers d'une pareille entreprise dans la situation critique où se trouvaient les Latins; mais l'empereur et le comte de Blois s'y déterminèrent malgré l'opinion contraire.

Geoffroi de Villehardouin prit les devants avec un corps de troupes. Comme il s'approchait d'Andrinople, il découvrit les étendards des ennemis arborés sur les tours, preuve que les Bulgares en étaient les maîtres. Il campa à peu de distance de la ville, après avoir fait avvertir le prince *Henri*, frère de l'empereur, et tout ce qu'il y avait de chefs latins à portée de lui, de se rendre promptement au camp impérial, avec le plus de forces qu'ils en pourraient amener.

Peu de temps après, le doge et les Vénitiens vinrent camper auprès du maréchal de Champagne; l'empereur même et le comte de Blois ne tardèrent pas à y arriver, et presque aussitôt on apprit que le gros de l'armée des Bulgares, à laquelle s'étaient joints certains peuples infidèles qu'on appelait les Comains, s'avancait sans doute pour présenter la bataille aux Latins.

L'empereur et le comte de Blois, piqués de l'audace de ces Barbares, résolurent d'aller eux-mêmes les attaquer, et les prudentes remontrances du doge et du maréchal de Champagne ne furent pas capables de les retenir. Ils sortirent imprudemment de leurs lignes avec le peu de troupes qui étaient immédiatement sous leurs ordres, pour tomber sur les *Comains*. Ceux-ci lâchèrent le pied, et se retirèrent en désordre l'espace de deux lieues, sans doute pour attirer les princes dans un défilé, où bientôt ils furent enveloppés, et payèrent cher la faute qu'une valeur et un zèle excessifs et téméraires leur firent commettre. Le comte de Blois fut d'abord blessé, et n'ayant jamais voulu se séparer de l'empereur, il reçut enfin la mort à ses côtés. L'infortuné Baudouin, abandonné de ses gens qui n'avaient pas péri dans le combat, fut fait prisonnier, chargé de fers et conduit au roi de Bulgarie.

Cette affreuse nouvelle, portée au camp du doge et du maréchal, les plongea dans la plus vive douleur; cependant ils ne perdirent ni la tête ni le courage. *Geoffroi de Villehardouin* fit une retraite dont la disposition ne pouvait être

Pouvrage que d'un général habile et expérimenté. Le sage *Dandolo* l'approuva, et suivit le maréchal, qui prit le poste délicat de l'arrière-garde. Ils eurent le bonheur de dérober deux marches à l'ennemi, et arrivèrent à Rodosto. Ce fut là que les joignirent le prince *Henri* et plusieurs autres chevaliers et chefs des Latins, qui abandonnèrent toutes leurs possessions pour renforcer l'armée, qui entra heureusement dans Constantinople. Henri, comte de Flandres, y fut d'abord déclaré régent de l'empire, et le bruit ne tarda pas à se répandre que *Baudouin* était mort dans sa prison. Les uns prétendirent alors que sa mort fut très-cruelle; d'autres soutinrent qu'elle avait été naturelle. (On rapporte que le bruit courut, quelques années après, que *Baudouin* n'était pas mort, et un imposteur osa se présenter au roi de France *Philippe Auguste*, comme étant cet empereur.) Ce ne fut qu'après avoir donné le temps à cette triste nouvelle de se confirmer, qu'on pensa à couronner *Henri* empereur; et il n'était encore que régent, lorsque mourut à Constantinople l'illustre et sage doge de Venise, *Dandolo*. Il était âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, presque entièrement privé de

la vue depuis plusieurs années ; mais il n'avait rien perdu de ses talents pour la guerre et pour la politique.

Le roi des Bulgares continuait à faire des conquêtes et des ravages sur les terres de l'empire latin de Constantinople. Heureusement que l'excès de ses barbaries le rendit encore plus odieux aux anciens sujets de l'empire grec, que ne pouvaient l'être les Latins, presque absolument réduits à la capitale. La fin de l'an 1205 et la meilleure partie de la suivante furent employées à livrer des combats continuels, dans lesquels Andrinople, Didymotique, Rodosto et plusieurs autres grandes villes furent prises et reprises.

Au mois d'août 1206, *Henri*, ne se trouvant que trop assuré de la mort de son frère, fut couronné empereur dans la grande église de Constantinople avec toute la pompe que les circonstances purent permettre. Il continua de faire la guerre au barbare *Jean*, roi de Bulgarie, et il y trouva d'autant plus de facilité, que, comme nous venons de le dire, les Grecs même étaient las d'un allié cruel, qui dévastait et ruinait tous les pays dans lesquels il pouvait

pénétrer. *Théodore Lascaris* qui soutenait les restes de l'empire grec de l'autre côté du Bosphore, et occupait nécessairement une partie des troupes des croisés, consentit à une trêve de deux ans avec *Henri* son compétiteur ; car l'un et l'autre prenaient la qualité d'empereur. *Théodore* était le plus considérable et le plus sage de tous les Grecs échappés de Constantinople ; il avait épousé la fille de l'usurpateur *Alexis Lange Comnène*.

Quoique cette trêve ne fût pas fidèlement observée tout le temps qu'elle devait durer, elle donna cependant quelque repos aux Latins, et les mit dans le cas d'écarter pour un temps les Bulgares et de se rapprocher de *Boniface*, marquis de Montferrat, qui occupait toujours Thessalonique, mais qui, depuis plus d'une année, avait été tellement séparé de *Baudouin*, que, malgré tous ses efforts, la communication n'avait pu être rétablie entre ces deux princes. *Boniface* avait versé des larmes abondantes et sincères en apprenant la mort de *Baudouin* ; il avait paru très-satisfait de voir *Henri* succéder à son frère ; et pour prouver au nouvel empereur quels étaient ses sentiments, il lui

fit proposer sa fille en mariage. C'était une belle et jeune princesse que *Boniface* avait eue d'un premier mariage en Italie. Il la manda, elle passa les mers, et arriva heureusement dans un port du Bosphore, où le maréchal de *Villehardouin* fut chargé de l'aller recevoir. Il la conduisit avec sûreté et tous les honneurs qui lui étaient dus, jusqu'à Constantinople, où son mariage fut célébré l'an 1207 avec magnificence, à la grande satisfaction de tous les Latins.

Peu de temps après, l'empereur étant rentré en campagne, et voyant qu'il pouvait pénétrer jusqu'aux confins du royaume dont son frère avait investi le marquis de Montferrat, reçut avec grand plaisir la proposition que lui fit ce prince, d'une entrevue sur le bord d'une petite rivière nommée *Sycella*, sur laquelle était située la ville de Messinople. Le jour ayant été pris, la conférence eut lieu, et le beau-père et le gendre se donnèrent réciproquement les témoignages de la plus sincère amitié. *Henri* reçut l'hommage de *Boniface* pour le royaume de Thessalonique; et dans cette grande occasion, les deux souverains ayant fait des distributions de diverses sei-

gneuries à leurs principaux vassaux, amis et compagnons d'armes, le maréchal de Champagne et de Romanie eut part à ces libéralités: on l'investit des villes de Serres et de Messinople. Il paraît qu'il profita de ce don, et s'établit tout-à-fait dans la Romanie. Nous croyons qu'il y passa le reste de ses jours, puisque l'histoire nous fournit des preuves qu'il y était encore cinq ou six ans après, c'est-à-dire en l'année 1212; mais ses mémoires finissent à l'époque où nous sommes arrivés, en 1207.

Les nouvelles de la rupture de la trêve jurée par les Grecs soumis à *Théodore Lascaris*, et celles de quelques nouveaux préparatifs de guerre faits par les *Bulgares*, les *Valaques* et les *Comains*, obligèrent l'empereur *Henri* à s'opposer aux premiers, et déterminèrent le brave marquis de Montferrat à marcher au-devant de ces Barbares et à aller les relancer jusque dans les gorges du mont Rhodope: l'exécution de ce projet fut certainement un acte de valeur et d'intrépidité, mais en même temps un trait d'imprudence aussi grand que celui qui avait causé la perte de l'empereur *Baudouin*: il fut aussi funeste au marquis de *Montferrat*. S'étant

témérairement engagé dans un défilé, les Barbares, qui avaient feint de fuir devant lui, l'enveloppèrent bientôt, et dans le combat il reçut un coup de lance vers l'épaule d'où le sang sortit à gros bouillons. Les guerriers qui l'accompagnaient furent également effrayés et découragés de cet accident. Les uns prirent la fuite, les autres s'empressèrent à le secourir, d'autant qu'ayant perdu tout son sang, il était tombé évanoui. Ces bons serviteurs furent la victime de leur zèle; les Barbares les tuèrent tous, coupèrent la tête au marquis de *Montferrat*, et la portèrent au cruel *Jean* ou *Joanissa*, roi de Bulgarie, qui peut-être en fit le même usage que de celle de l'empereur *Baudouin*, dans le crâne de laquelle on prétend qu'il buvait en guise de coupe, après l'avoir fait enchâsser dans de l'or.

Villehardouin paraît si désespéré de la perte de *Boniface*, qu'il n'ose plus pousser son histoire plus loin, ni en raconter les suites : comme nous n'avons voulu donner aussi que l'extrait de ce qu'a écrit le bon maréchal de Champagne, nous nous arrêterons avec lui; mais l'on trouvera dans l'Histoire des révolutions de l'em-

pire de Constantinople, par M. de Burigny, et dans la continuation de l'Histoire romaine par Laurent Échard, de quoi suppléer à notre silence. On y verra l'empereur *Henri* faire la paix avec les Bulgares, et épouser la fille de leur roi, après la mort de celle du marquis de *Montferrat*; le royaume de Thessalonique disputé par *Démétrius*, second fils de *Boniface* et de la veuve d'*Isaac Lange*, à Guillaume, fils aîné du marquis, mais d'un autre lit; l'ancien usurpateur *Alexis* sortir des prisons où le marquis l'avait fait renfermer, tenter de nouveaux et d'inutiles efforts pour reprendre une couronne qu'il n'avait jamais eu droit de porter. L'empereur *Henri* mourut en 1216, et eut pour successeurs trois princes de la maison de France, de la branche de Courtenay, après quoi l'empire des Latins à Constantinople prit fin.

Le lecteur aura sans doute trouvé le fond de cette histoire fort intéressant. La révolution qui fit tomber l'empire de Constantinople entre les mains des Latins, est un de ces phénomènes historiques auxquels rien ne prépare, et que nous attribuerions au hasard le plus étrange, si

nous ne reconnaissons le pouvoir suprême de la Providence.

La manière simple et naïve avec laquelle le maréchal de Champagne raconte tous les événements dont il a été témoin, nous prouve bien que c'était un bon, franc et loyal chevalier. Il fait souvent quelques réflexions pieuses; mais jamais elles ne sont philosophiques ni ingénieuses, encore moins sont-elles injurieuses aux Latins ou Chrétiens occidentaux, français, flamands, allemands, italiens, que Geoffroi regarde tous comme ses compatriotes. Cependant son silence n'empêche pas qu'on ne s'aperçoive qu'il blâme souvent ces croisés qui perdirent si fort de vue leur objet, et qui exercèrent tant de cruautés et de pillages dans une ville aussi chrétienne que Constantinople. Le schisme ne peut pas même leur servir d'excuse, car les Grecs étaient prêts à se réunir à l'église latine. L'abus que ces croisés faisaient du motif sacré en apparence de cette expédition, pour couvrir leur ambition, leur avidité et leur goût pour la débauche, est trop criant, pour que nous n'ayons pas à remercier Dieu d'être nés dans

un siècle éclairé, qui ne nous laisse aucune crainte de voir de pareils événements se renouveler; mais ils étonnaient bien moins dans le temps où ils se passaient, qu'ils ne nous surprennent aujourd'hui. C'est ce qu'il nous est aisé de reconnaître par le ton de simplicité avec lequel *Villehardouin* les raconte, et c'est en cela qu'est utile la lecture des auteurs contemporains. Leurs ouvrages montrent non-seulement combien le langage de leur temps est éloigné de celui du nôtre, mais encore combien leur façon de penser diffère de celle d'à présent. Pour mettre nos lecteurs parfaitement en état de faire cette comparaison, nous allons copier quatre ou cinq chapitres du texte de *Villehardouin*, dans toute la vérité de son vieil idiome de l'an 1200. Il faudra bien que nous expliquions en même temps quelques-uns de ses mots, et que nous accompagnions le texte de quelques notes grammaticales et historiques; mais, du moins, en présentant de si petits échantillons, sommes-nous sûrs de ne pas ennuyer long-temps nos lecteurs.

Le livre unique de l'*Histoire de la prise de Constantinople*, par *Villehardouin*, est divisé

en deux cent cinquante-sept petits chapitres ou articles.

TEXTE DU CHAPITRE XXXV.

Or oiez (écoutez) une des plus grant (des) merveilles et des greignors (meilleures) aventures que vos (vous) oncques (jamais) oissiez. (avez entendu) al cel temps (dans ce temps). Or (fut) un empereor (empereur) en Constantinoble (p) qui avait nom Sursac (Isaac), et si avait un frère qui avait nom Alexis, qu'il avait rachaté (e) de prison des Turs (Tures). Iceil (cet) Alexis si prist son frère empereor, si le traist (fit arracher) les iaulx (yeux) de la teste, et se fist empereor en tel (le) raison (façon) com (me) vos (vous) avez oi (entendu). En si (il) le tint longuement en prison, et un suen fil (s) qui avait nom Alexis. Ici (ce) filz si eschappa de la prison, et si s'enfui (t) en un vaisel (vaisseau) trosque (jusque) à une cité sour (sur) mer, qui eut nom Ancone (r). Enki (ainsi)

(1) L'on sait qu'Ancône est un port de mer de l'état du pape; aussi Alexis alla-t-il d'abord à Rome

s'en alla al (au) roi Phelippe d'Alemagne (r) qui avait sa seor (sœur) à fame (femme), si vint à Vérone, en Lombardie, et herberja (demeura) en la ville et trova (u) des pellerins assez qui s'en alloient en lost (l'armée des croisés); et eil (ceux) qui l'avoient aidé à eschapper, qui étoient avec lui, lui distrent (dirent) (2): Sire, veez (vous voyez) ci un (e) ost en (armée à) Venise près de nos (nous) des meilleurs chevaliers del (du) monde, qui vont oultre mer (oultre). Quar lor (or allez leur) criez (r) merci,

demander des secours au saint-père; mais il n'en reçut aucun.

(1) Philippe, fils de l'empereur Barberousse, et frère de Henri VI, succéda à celui-ci en 1198. Othon, duc de Saxe, lui disputa l'empire, et le pape Innocent III se déclara contre Philippe, qui fut assassiné en 1208; c'était cependant un bon et sage prince. Il avait épousé la fille de l'empereur grec Isaac Lange.

(2) Dans plusieurs des chapitres suivants, le prince Alexis est appelé *li vasselet* (le valet) de Constantinople. Cette expression est très-remarquable: elle signifiait un jeune homme de qualité qui n'avait point encore fait ses premières armes, et l'on voit que ce titre se donnait aux princes comme aux autres, s'entend qu'ils étaient bien jeunes.

que ils aient de toi pitié, et de ton père, qui (que) a tel tort si estes désérité (vous êtes déshérité); et se ils te voloient aidier, tu feras quant que ils deviseront (ce qu'ils vous diront), lors espooir en perdrai (ils s'arrangeront avec vous), et il dit que il fera mult (très) volontiers, et que cest (ce) conseil est bons.

TEXTE DU CHAPITRE LXII.

Attaque du port de Constantinople par les Latins.

Et sachiez que ce fut une des plus doutoses choses (périlleuses aventures) à faire qui oncques (jamais) fust. Lors parlerent li esvesques et li clergie al peulpe (peuple), et lors monterent que ils fussent confès (leur conseillèrent de se confesser) et feits chacuns sa devise (son testament), que ils ne savoient quand Diex feroit son commandement d'els (comme ne sachant ce que Dieu voulait faire d'eux); et si firent mult volontiers (et la confession se fit de bon cœur) par tote l'ost et mult piteusement (toute l'armée et avec des larmes). Le termes vint si com devises fu (le signal se

donna quand on se fut confessé), et li chevaliers furent es vissiers hut (tous) avec lor destriers (s'embarquèrent dans les vaisseaux avec leurs chevaux), et furent hut armé (s), les hielmes laciez et li cheval covert et enselé (leurs heaumes ou casques lacés ou attachés, et les chevaux couverts de leurs harnais); et les autres gens qui n'avoient mie (pas) si grant mestier (grande affaire) en bataille furent es (dans les) grans nes hut (navires tous), et les galées (galères) furent armées et attornées (préparées) totes: et le matins (la matinée) fut biels (belle) après le soleil un poi (peu) levant. Et l'empereur Alexis les attendoit a (avec) granz (de) batailles (infanterie) et a granz (de) corroiz (cavalerie) de l'autre part. Et on sone les bozines (trompettes). Et chascune galée (galère) a un vissiers (vaisseau) liée por (pour) passer oltre (outre) plus delivreement (légèrement). Ils ne demandent mie chacun qui doit aller devant; mais qui ainçois puct (le peut) ainçois arrive. Et li (les) chevaliers issirent des vissiers (vaisseaux), et saillent (sautent) en la mer trosque (jusques) à la cainture tuct (tout) armé (s), les hielmes laciez (heaumes lacés) et les glaives

ès mains, et li bon archier, et li bon serjanz et li bon albastrier (sergents, fantassins armés de piques). Chascune compagnie ou endroit elle arriva (arriva au lieu marqué). Et li Greu (les Grecs) firent mult (mine) grant semblant del retenir (de s'opposer) et quant se vint as lances baissiers (aux coups de lances), et li Greu (les Grecs) lors tournerent le dos, et si s'en vont fuyant, et lor (ils) laissèrent le rivage. Et sachiez que onquez plus orgueilleusement nuls pors (port) ne fut pris. A donc commencent li marinier a ovrir les portes des vissiers (vaisseaux) et a giter (jeter) les ponz fors (en dehors); et commencent les chevaux a traire (à faire sortir les chevaux); et li (les) chevalier commencent à monter sor (sur) lor (leurs) chevaux (x), et les batailles (infanterie) se commencent à rengier si com (me) ils devoient.

TEXTE DU CHAPITRE CXXXII.

Pillage de Constantinople.

Et les autres genz qui furent esendus parmi la ville, gaaignèrent assez et fu si granz (d) la (le) gaaiez (gain) fait, que nus ne vos en sauroit dire la fin (quantité) d'or et d'argent, et de vassellement (vaisselle) et de pierres précieuses, et de samiz (d'étoffes de soie, de velours, etc.), et de dras de soie (satin), et de robes vaires et grises (fourrures tachetées et de petit-gris), et hermines, et toz (toutes) les chiers avois (belles choses) qui onques furent trouvé en terre. Et bien tesmoigne (je le certifie), Joffroi (Geoffroi de Villehardouin), li mareschus de Champaigne, a son escient por vérité (comme en étant assuré) que (de) puis que li siecles (le monde) fut estorez (créé), ne fu tant gaaigné en une ville.

TEXTE DU CHAPITRE CXXXV.

Suite du même sujet.

Li cuens (le comte) de Sain (t) Pol (en Artois) en pendi (fit pendre) un sueu (sien) chevalier, l'escu al col (au cou) (1), qui en avoit retenu. Et mult i ot de cels (mais beaucoup furent de ceux) qui en retindrent des petitz et des granz. Mez (mais) ne fu (rent) mie sue (pas découverts). Bien poez (pouvez) savoir que granz (des) fu li avoires (furent les prises) que sanz celui qui fut emblez (celles qui furent cachées, et sans la partie des Vénitiens), en vint (il y en eut) bien avant (pour) cinq cens mil mars d'argent (2) et bien dix mil chevaucheures (monstures ou bêtes de somme) que unes que autres. Ainsi fu de partir li (le) gainz (butin) de Constantinople, com (me) vos (vous) avez oi (entendu).

(1) C'était une espèce d'honneur qu'on rendait aux chevaliers quand on les pendait.

(2) Cinq cent mille mars d'argent feraient aujourd'hui la valeur de vingt-six millions ; somme immense dans le 12^e et le 13^e siècle.

TEXTE DU CHAPITRE CLXIII.

Prise et supplice de MURTZUPHLE.

En cel termine (dans ces circonstances) si avint que l'empereur Morchuflez (Murtzuphle) qui avoit les oels traiz (yeux arrachés), cil qui avoit murtri (assassiné) son signor l'empereor Alexis, le fil (s) de l'empereor Sursac (Isaac), celui que li (les) pellerin (s) avoient amené en sa terre (dans son pays) s'enfuyoit oltre li braz coiemement (de l'autre côté du Bosphore, en secret) et a poi de gent (avec peu de suite). Et Tierris de Los (Thierry de Looz) lersot (l'apprit), cui il fu enseignez (on lui en donna avis). Si le prist, et l'amena à l'empereor Baudouin, en Constantinople. Et l'empereor Baudouin en fu mult liez (fort aisé) et emprist (demanda) conseil à ses homes (ministres) de ce qu'il en feroit, d'un home que tel murtre avoit fait de son signor. A ce fu accordé li conseil (sur quoi le conseil fut d'accord) qui il avoit une colonne (colonne) en Constantinople. En mi (au milieu) la ville auques (laquelle était) qui ere une des plus altes (hautes) et des miels ouvrées de

(mieux travaillées en) marbre, qui onques fu veue d'oïl, ot en qui (ce fut là qu'on) lo feist mener et feist saillir aval, voiant tote la gente que si halte justice devoit bientôt li mouz veoir (on l'en précipita en bas, à la vue de tout le peuple, attendu que tout le monde devait être témoin d'une pareille exécution). En li (ainsi) fu menez (conduit) à la colonne (cette colonne) l'empereor Morchanflex (Murtzuphle) et fu menez sus, et toz li peuples (tout le peuple) de la citez accourut por veoir la merveille. Lor fut botez aval (jeté en en bas) et chat (chut) de si alte (haut) que quand il vint a terre, que il fa toz esmiez (tout en miette). Or oiez (écoutez) une grant (de) merveille qui en cele colonne (c'est que sur cette) dont il chai aval (tomba en bas), avoit images de maintes manières ovrées el (sculptées en) marbre. Et entre celles images si en avoit une qui ere (représentoit) laborée en forme (un) d'empereor (empereur) et cele si chaït outre val (cette image tomba en même temps en bas). Car de long-tems ere profiteicie (effectivement depuis on avait prophétisé) qui l'y auroit un empereor en (de) Constantinople, qui devoit estre gitez (jeté) aval de le colum ne

(en bas de cette colonne). Et en si (ainsi) fu cele semblance, et cele (cette) prophétie avérée.

Convenons que cette manière d'écrire l'histoire vaut bien celle qu'ont adoptée certains auteurs modernes. Cette manière naïve de raconter les faits a je ne sais quoi qui attache le lecteur au récit de l'historien, et lui inspire une confiance que ne peuvent lui donner, au même degré, nos Tite-Live d'académie. Au temps du bon Villehardouin, la vérité, plus timide que de nos jours, ne craignait point de se montrer nue et sans fard; elle ignorait encore l'art de cacher sous des ornements empruntés ses charmes naturels, et de ne se laisser voir qu'au travers d'un voile devenu moins transparent à mesure que les hommes ont eu besoin de couvrir le mensonge des actions par le mensonge des discours.

LETTRE

A M^{ME} COTTIN

SUA

L'HISTOIRE DE SAINT LOUIS,

PAR JEAN DE JOINVILLE,

Faite d'après la dernière édition in-fol. de l'Imprimerie
royale. Paris, 1761.

Pour vous éviter, Madame, la peine de lire les Mémoires de *Joinville* en entier, je vais les extraire, ainsi que j'ai fait ceux de *Villehardouin* ; mais ce sera d'une manière un peu différente. Comme nous n'en avons pas le texte dans son langage vraiment original, quoique la dernière édition soit faite d'après des manuscrits plus anciens que ceux qui avaient servi aux précédentes, les termes n'en sont pas aussi difficiles

à entendre que ceux de *Villehardouin*. Mais vainement les nouveaux éditeurs ont-ils corrigé et interprété le texte de *Joinville*; en rendant cet ouvrage plus intelligible, ils n'en ont pas rendu le style plus agréable : ainsi, tout ce qui, dans cette histoire, n'est pas soutenu par la singularité des faits, ou par celle des réflexions, ou qui ne caractérise pas d'une manière intéressante la façon de penser et les mœurs du temps de saint Louis, est ennuyeux.

Pour vous épargner cet ennui, je parcourrai avec vous les Mémoires de *Joinville*; je ne m'arrêterai que sur les endroits remarquables, et je ferai tout de suite les notes et les observations qu'ils exigent. Il y a bien des livres qui fatiguent quand on les lit autrement, et qui paraîtraient charmants, si le savant ou l'homme de lettres, chargé de faire cette lecture avec les dames, avait auparavant bien étudié son auteur, et qu'il eût assez de goût pour distinguer les endroits sur lesquels il doit passer et ceux auxquels il est nécessaire de s'arrêter.

Jean, sire de *Joinville*, était un assez grand seigneur, possesseur d'une belle terre et de la première dignité du comté de Champagne, puis-

qu'il en était sénéchal, et que son père et son grand-père avaient aussi porté ce titre. Son bisaïeul était neveu de *Godefroi de Bouillon*; son oncle fut archevêque de Reims; et il était cousin, par sa mère, de l'empereur *Frédéric II*. Il s'attacha, étant encore assez jeune, au roi saint Louis, fut son chambellan, et l'accompagna dans ses expéditions de la Terre-Sainte, quoiqu'il prétendit n'être point son vassal, parce que toutes ses terres relevaient du comté de Champagne. Il ne mourut qu'en 1318, sous *Philippe-le-Long*, étant âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Sa postérité directe a fini vers 1350, en la personne de *Henri de Joinville*, qui ne laissa qu'une fille unique, *Marguerite de Joinville*, comtesse de Vaudemont. Cette dame ayant épousé en premières noces un prince de la maison de Bourgogne, en secondes un comte de Genève, se maria, pour la troisième fois, à *Ferri de Lorraine*, seigneur de Guise, qui devint par ce mariage comte de Vaudemont et seigneur de *Joinville*. *Marguerite* n'eut d'enfants que de ce troisième mari, qui fut tué à la bataille d'Azincourt. De lui sont descendus tous les princes de *Lorraine*, *Guise* et *Elbeuf*,

établis en France. La seigneurie de Joinville fut érigée en principauté, en faveur de l'un d'eux, dans l'année 1552 : elle fut depuis possédée par M. le duc d'Orléans, à qui elle était venue par une princesse de Guise. A cette terre était attaché le titre de sénéchal héréditaire de Champagne.

L'ouvrage de *Joinville* est divisé en deux parties, dont la première est beaucoup plus courte que la seconde, et ne contient que des traits détachés, et la plupart édifiants, du caractère et de la vie de *saint Louis*. La seconde renferme l'histoire de ce monarque, depuis sa majorité jusqu'à sa mort; mais l'auteur n'entre dans de grands détails que sur l'expédition de *saint Louis* en Égypte, à laquelle lui *Joinville* avait assisté; car il ne le suivit pas dans celle d'Afrique, pendant laquelle il mourut. *Joinville* finit par dire un mot de la canonisation du saint roi, qui n'eut lieu qu'en 1298, sous le règne de *Philippe-le-Bel*, son fils.

Traits principaux et remarquables tirés de l'histoire de saint Louis, par le sire de JOINVILLE.

1° « Le bon seigneur roi, estant par une
« foiz en grant maladie qu'il eut à Fontaine
« Bliaut, dist à monseigneur Loys, son aîné
« filz (1): Beau filz, je te pry que tu te faces
« amer au peuple de ton royaume; car voire-
« ment je ayerois mieulx que ung Ecossoys
« vinst d'Ecosse, ou quelque autre loingtain
« et estrangier pays, qui gouvernast le peuple
« du royaume bien et laïaument, que tu te
« gouvernasses mal a point et en reproche. »

2° « Le saint roi, son vin atrampoit par
« mesure, selon la force et vertu qui avoit le
« vin, et qu'il le pouvoit porter. Il me demanda,
« en Cypre, pourquoi je métoie de l'yaue (eau)
« en mon vin, et je lui dis que ce me faisoient
« les phisiciens (médecins) qui me disoient que

(1) Saint Louis eut effectivement un fils aîné nommé *Louis*, mais qui mourut en 1260, âgé de seize ans, et ce fut *Philippe le Hardi*, son second fils, qui lui succéda.

« j'avoie une grosse teste et une froide fourcelle
 « (estomac) et que je n'en avoie pover de eny-
 « vrer, et il me dist que ils me decevoient, car
 « je ne l'atrempeio en ma jenesie (jennesse)
 « et je vouloie atremper en ma vieillesse, les
 « gouttes et maladies de fourcelle me pren-
 « droient, que jamez (jamais) n'auoie santé,
 « et se je bevoie le vin tout pur en ma vieillesse,
 « je m'enyvreroie touz les soirs, et ce estoit
 « trop laide chose de vaillant homme de soy
 « enyvrer. »

3° « Il disoit que l'on devoit son cors vestir
 « et armer (couvrir) en telle manière que les
 « prud'hommes de cest siècle ne disent que il en
 « fist trop, ni que les jœnes (jeunes) homes ne
 « dissent que il fist pou (peu). »

4° « Il m'appela une foiz et me dist..... Sé-
 « néchal..... or vous demande lequel vous ai-
 « meriez miex (mieux), ou que vous fussiez
 « méseau (lépreux), ou que vous eussiez fait
 « un péché mortel; et je qui onque ne li menti,
 « li respondi que je en ameraie miex avoir fait
 « trente péchiez que être mezeau; et me dist:
 « Comment me dites-vous ce? Et je li diz que
 « encore li disoie-je; et il me dist: Vous distes

« comme hardi musar (étourdi, fou); car nulle
 « si laide mézelerie n'est comme d'être en pé-
 « chié mortel. »

5° « Maistre Robert de Cerbonne (Sor-
 « bonne) (1) me dist : Je vous veil (veux) de
 « mander se (si) le roi se seoit (s'asseyait)
 « en cest prael (ce pré), et vous vous aliez
 « seoir sur son banc plus haut que li, se en
 « (si l'on) vous en devroit bien blasmer ; et je
 « li diz que oïl (oui). Et il me dist : Dont (donc)
 « estes-vous bien à blasmer, quand vous estes
 « plus noblement vestu que le roi, car vous
 « vous vestez de vair (2) et de vert, ce que li

(1) Robert de Sorbonne, né d'une famille de pay-
 sans, dans le village de Sorbonne, au diocèse de
 Reims, fut un grand prédicateur, que saint Louis
 choisit pour son chapelain et son confesseur. Il fut
 chanoine de Cambrai et puis de Paris, et mourut
 en 1274, âgé de soixante-treize ans. C'est lui qui a
 donné son nom à la Sorbonne, magnifique collège
 établi par le cardinal de Richelieu, sur les ruines d'un
 petit collège fondé par Robert. On voit par ce passage
 combien ce docteur était considéré à la cour de saint
 Louis, et qu'il s'y donnait même des airs d'importan-
 ce et de magnificence.

(2) Le vair est une fourrure la plus estimée après

« roi ne fait pas. Et je li diz : Illestre-Robert,
 « salve (sauf) vostre grace, je ne fois mie (suis
 « pas) a blasmer se je me vest de vert et de
 « vair, car cest abit me lessa mon père et ma
 « mère ; mès vous faites à blasmer (vous êtes
 « blâmable), car vous estes filz de vilain et de vi-
 « laine, et avez laisié l'abit de vostre père et vostre
 « mère, et estes vestus de plus riche camelin
 « (camelot) que le roi n'est. Et lors je pris le
 « pan de son surcot (1) et du surcot le roi, et
 « li diz : Or esgardez si je dis voir (si je dis
 « vrai). »

6° « Le saintroi me conta que une fois, en Al-
 « bigeois, les gens du pays se tirèrent par de-
 « vers le comte de Montfort, qui lors tenoit le
 « pays pour le roi (contre les hérétiques et ex-

l'hermine ; elle était coupée de blanc et de gris. La
 couleur verte était aussi, après l'écarlate, la plus
 recherchée, parce que la teinture en était chère.

(1) Surcot, espèce d'habit ou de robe commune aux
 hommes et aux femmes. Le *camelin*, ou camelot, est
 fait, comme l'on sait, de poil de chèvre. Cette étoffe
 est, plus anciennement que la soie, d'un usage com-
 mun dans les Gaules, et elle était regardée alors
 comme plus précieuse que le drap ordinaire.

« communiés), et lui dirent qu'il vienssit
 « (vint voir) veoir le corps de Notre Seigneur,
 « lequel étoit devenu en chair et en sang, entre
 « les mains d'ung prestre, dont ilz étoient fort
 « émerveillés ; et le comte leurs dist : Allez-y
 « vous autres, qui en doubtez ; car quant à
 « moi, je crois parfaitement et sans doute le
 « saint sacrement de l'autel, ainsi que nostre
 « mere sainte église nous tesmoigne et en-
 « seigne. »

7° « Encore, me conta le saint bon roi, que
 « une fois advint que au moustier (monastère,
 « abbaye) de Clugny y eut une grande dispu-
 « tation de clercs et de juifs, et la se trova un
 « chevalier vieux et ancien qui avoit une po-
 « tence (canne à béquille) qu'il portoit pour
 « se soutenir, et requist l'abbé, que il eust un
 « peu audience et congié de parler, ce que lui
 « octroya, et dist qu'on lui fist venir le plus
 « grand maistre d'iceux juifs, et jura, foi de
 « chevalier, qu'il le réduiroit. Ores que vinst le
 « maistre juif, le chevalier lui va faire cette de-
 « mande : *Maistre, croyez-vous en la Vierge Marie*
 « *qui porta Nostre Seigneur Jésus-Christ en ses*
 « *flancs et puis en ses bras ; et que elle l'a en-*

« *fanté vierge, et soit mère de Dieu* ? Et le juif
 « lui répond : *que de tout ce il ne croyoit riens ;*
 « et le chevalier lieve (lève) sa potence et fiert
 « (frappe) le juif bien estroit (fort) sur l'ouïe
 « (l'oreille) ; et ce voyant les autres juifs, vont
 « lever leur maistre tout blessé et s'enfuyent,
 « dont par ce demoura la disputation des cleres
 « et juifs finée. Lors vint l'abbé à icelui che-
 « valier, et lui dist : Sire, avez fait folie de ce
 « que avez ainsi frappé ; et le chevalier lui ré-
 « pond : Mais vous avez fait encore plus grand
 « folie d'avoir ainsi assemblé et souffert telle
 « disputation d'erreur. »

8° « Le bon roi a toujours voulu justice estre
 « faite et administrée, comme vous oyrez (allez
 « entendre) ; car de coutume après que le sire
 « de Néelle, le bon seigneur de Soissons, moi
 « et autres de ses prouches (proches) avions été
 « à la messe, il falloit que nous allissions ouïr
 « les pletz (entendre les plaidoiries) de là porte
 « (que maintenant l'on appelle *les requêtes du*
 « *Palais*), et après le roi nous envoyoit quérir,
 « et nous demandoit comment tout se portoit,
 « et s'il n'y avoit nul plaignant qu'on ne pust
 « dépêcher sans lui, et s'il y en avoit aucun,

« nous le lui dissions ; et alors les envoyoit
 « quérir et leur demandoit à quoi ils tenoient,
 « et tantôt les contentoit et mettoit en raison et
 « droiture. Maintes fois ai vu que le bon saint
 « roi, après qu'il avoit ouï la messe en esté, il
 « se alloit esbattre au bois de Vincennes, et se
 « seoit au pied d'un chesne, et nous faisoit seoir
 « tous emprès lui, et tous ceulx qui avoient
 « affaire à lui, venoient à lui parler, sans ce
 « qu'aucun huissier ne autre leur donnast em-
 « peschement, et demandoit hautement de sa
 « bouche si n'y avoit nul qui eust partie ; et
 « quant il y en avoit aucuns, il leur disoit :
 « Amis, taisez-vous, et on vous délivrera l'un
 « après l'autre. Puis souventesfois appelloit
 « monseigneur *Pierre de Fontaines* et monsei-
 « gneur *Geoffroi de Villete*, et leur disoit : Dé-
 « livrez-moi ces parties ; et quand il veoit quel-
 « que chose à amender en la parole de ceulx
 « qui parloient pour altrui, lui mesme tout
 « gracieusement de sa bouche les repreneoit.
 « Aussi plusieurs foiz ay veu, que ou dist
 « temps d'esté, le bon roi venoit au jardin de
 « Paris, vestu de une cotte de camelot, ung
 « surcot de tirelaine sans manches et ung man-

« tel par-dessus de sandal noir ; et faisoit là
 « estendre des tappiz , pour nous seoir emprès
 « lui , et là faisoit despescher son peuple dili-
 « gemment , comme vous ay dit du bois de Vin-
 « cennes. »

N. B. C'est assurément ici un des morceaux les plus intéressants de l'histoire de Joinville , et un de ceux qui font le plus d'honneur à la mémoire de *saint Louis*. Selon toute apparence , les causes qu'il laissait juger aux chevaliers et grands seigneurs , que *Joinville* appelle les proches du roi , parce que c'étaient ses familiers et ses courtisans assidus , étaient des causes simples qui pouvaient être décidées par les seules lois de l'équité naturelle et du bon sens ; mais celles qu'il remettait au jugement de *Pierre de Fontaines* , étaient plus délicates et exigeaient plus de connaissance du droit : car ce *Pierre de Fontaines* , que *Joinville* appelle monseigneur , parce qu'il était chevalier (mais chevalier ès-lois) , était un grand jurisconsulte. L'on trouve dans l'édition de *Joinville* , publiée par M. du Cange , imprimée en 1768 , les conseils de ce *Pierre de Fontaines* adressés au roi *saint Louis*.

C'est un excellent traité de l'ancienne jurisprudence française ; mais le langage en est presque tout-à-fait inintelligible à présent. On voit que *Fontaines* avait une grande connaissance du Digeste et des lois romaines. L'habillement de *saint Louis* , dont il est question dans cet article , est remarquable. La tire-laine était une étoffe de laine très-commune , elle a été connue jusque dans le dernier siècle ; mais il n'y avait que les valets , les paysans et les pauvres gens qui en usassent. Le sandal est un genre d'étoffe légère , et quelquefois fort en vogue , dont on faisait les voiles des femmes et de petits surtouts ou manteaux aux hommes. Il y a des sandals de soie , mais il y en a aussi de laine ou de poil , tels que nos étamines.

N. B. Nous avons dit que la seconde partie des Mémoires de *Joinville* est bien plus remplie de faits que la première , et beaucoup plus longue. Nous nous arrêterons sur les plus piquants et les plus intéressants de ces faits.

9° Henri, comte de Champagne (grand-père de Thibaut, roi de Navarre), était surnommé le *Large*, à cause de sa grande libéralité : il avait épuisé ses trésors à satisfaire la bonté et la générosité de son cœur, et avait fondé de belles églises à Troyes et ailleurs. Il avait pour secrétaire favori, un nommé *Arthaud de Nogent*, qui était né vilain, et même serf du prince. Ce secrétaire prenait quelquefois la liberté de lui faire des remontrances sur son excessive libéralité, mais ne pouvait l'en corriger. Un jour le comte trouva, au sortir de l'église, un pauvre chevalier tout en pleurs, lequel à genoux et à haute voix s'écria : « Sire comte, je vous requiers au nom de Dieu, que vous daigniez me donner de quoi marier mes deux filles que vous véez (voyez) ici ; car n'ay de quoi le faire ; et *Arthaud de Nogent*, qui était derrière le comte, dit à icelui chevalier : Sire, vous faites mal de demander à monseigneur, car il a tant donné, qu'il n'a plus de quoi ; quant le comte eust ce ouï, il se tourna devers *Arthaud*, et courroucé lui dit : Sire vilain, vous ne dites mie (pas) vrai, de dire que je n'ai pas à donner,

« car si ay-je encore vous-même et vous donne à lui. Tenez, sire chevalier, je le vous donne et le vous garantirai. Lors le pauvre chevalier empoigne le bourgeois par sa chappe bien estroit, et lui dit qu'il ne le laisseroit aller jusqu'à ce qu'il eust finé (payé) à lui ; et forcé lui fust finer au chevalier cinq cens livres. »

10° « Advint que le roi chut en une très-grant maladie à Paris, et tellement fut au bas, qu'une des dames qui le gardoit en sa maladie, cuidant (croyant) qu'il fust oultre (mort), lui voulut couvrir le visage d'un linceul, et de l'autre part du lit y eut une aultre dame qui ne le voulut souffrir. Ores Notre Seigneur ouvra (opéra) en lui et lui donna (rendit) la parole, et demanda le bon roi qu'on lui apportât la croix, ce qui fut fait. »

N. B. C'est-à-dire qu'il fit vœu de se croiser pour la Terre-Sainte, et qu'il voulut sur-le-champ en prendre la marque.

« Et quand la bonne dame sa mère (la reine
« *Blanche de Castille*) sut qu'il eust recouvert
« la parole, elle en eust si grande joie, que
« plus ne se pouvoit; mais quand elle le veit
« croisié, elle fut aussi transie, comme si elle
« l'eust vu mort. »

N. B. La reine Blanche avait trop d'esprit pour ne pas sentir qu'un monarque d'Europe qui quittait son royaume et ses affaires, pour courir à des entreprises si éloignées et si périlleuses, faisait une grande faute.

Trois frères du roi, le duc de Bourgogne et le comte de Flandres, et plusieurs autres princes, grands seigneurs et chevaliers, se croisèrent à l'imitation de *saint Louis*, et entr'autres notre auteur *Jean de Joinville*. Il raconte avec la naïveté la plus touchante les préparatifs de son départ, l'an 1248. Il se confessa et communia plusieurs fois, fit son testament, et promit de réparer tout ce qu'il avait fait de mal, quoiqu'il convint n'avoir jamais causé de tort à personne. Il commença par

faire quelques petits voyages de dévotion, peu éloignés de chez lui, en habit de pèlerin, avec l'escarcelle et le bourdon; et il n'osait tourner la tête quand il passait près de son beau château de Joinville, qu'il regrettait infiniment. Enfin il se rendit à Auxonne, où, s'étant embarqué sur la Saône, il vint à Lyon, descendit le Rhône jusqu'à Arles, et alla s'embarquer à Marseille. Il décrit la façon dont on faisait entrer les chevaux dans les bâtiments de transport, par une ouverture qu'on faisait aux navires, et qu'on refermait ensuite. Ce fut en Chypre qu'il rejoignit *saint Louis* et la reine Marguerite de Provence, qui avait suivi son époux, et les trois frères du roi, les comtes d'Anjou, d'Artois et de Poitiers.

11^o Joinville raconte qu'un soudan ou sultan de Hama (Apamée, en Syrie), se voyant attaqué par le soudan ou sultan de Babylone, prévint sa perte et sa ruine, en empoisonnant son ennemi; « Et (dit *Joinville*), fit tant barguigner
« (négocié) au sérail du soudan de Babylone,
« que un sien serviteur (valet de chambre) l'em-
« poisonna; et la manière de l'empoisonnement
« fut tel: Le soudan venoit tous les jours,

« après disner, jouer aux échecs sur les nattes
 « qui étoient au pied de son lit, et estoit alors
 « deschaux (déchaussé et les jambes nues); sur
 « quoi il envenima celles nattes sur quoi le sou-
 « dan s'asseoit tous les jours. Ores avint que
 « le soudan se tourna sur une écorchure qu'il
 « avoit en la jambe, et tout le venin le férit
 « (frappa) au vif et lui tollit (ôta) tout le po-
 « voir (l'usage) de la moitié du corps de celle
 « part. Il fut bien deux jours qu'il ne but, ne
 « ne mangea, ne ne parla, et laissa en paix le
 « soudan de Hama; et sa gent le remenèrent
 « en Egypte. »

12^o *Joinville* veut parler du fleuve du Nil;
 mais c'est en brave chevalier, très-peu savant
 et fort mal instruit. Il dit que ce grand fleuve,
 qui passe par le pays d'Égypte, vient du para-
 dis terrestre; « que, quand ce vient le temps
 « d'environ la Sint-Remi, se espandent de lui
 « sept rivières qui cœuvrent (couvrent) les terres
 « plaines; et quant (quand) elles se retrayent
 « (retirent), les gaigneurs (agriculteurs) vont
 « chacuns labourer en sa terre. De quoi, ils
 « trouvent dedans la terre les froments, orges,
 « comains (cumins), riz, et viennent si bien

« qu'on ne sauroit mieux. On ne sait d'où celle
 « crue vient que fors la grace de Dieu; et si elle
 « n'étoit, ne viendroit nuls biens au pays d'E-
 « gypte, pour les grant chaleurs qui y règnent,
 « pour ce qu'ils sont près du soleil levant, et
 « n'y pleut comme point et de loing en loing.
 « Celui fleuve est tout trouble de la presse que
 « y menent les gens du pays et autres vers le
 « soir, pour avoir de l'eauë à boire, et ne font
 « seulement que escacher en celle eauë, qu'ils
 « y prennent, quatre amendes ou quatre febves;
 « et le lendemain elle est tant bonne à boire
 « que merveilles. Quant celui fleuve entre en
 « Égypte, il y a gens tous experts et accoutu-
 « mez, comme vous diriez les pêcheurs des ri-
 « vières de ce pays-cy, qui au soir jettent leurs
 « reys (filets) au fleuve et ès rivières; et au ma-
 « tin souvent y trouvent et prannent les espice-
 « ries qu'on vent en ces parties de par deçà
 « bien chièrement et au pois: comme canelle,
 « gingembre, rubarbe, girofle, lignum aloës, et
 « plusieurs bonnes chouses. Et dit-on ou pays
 « que ces chouses-là viennent du paradis ter-
 « restre, et que le vent les abat des bons arbres
 « qui sont en paradis terrestre; ainsi comme le

« vent abat ès forests de ce pays le bois sec. Et
 « ce qui chiet (tombe) en ce fleuve, l'eauë
 « amene, et les marchands le recueillent, qui
 « le nous vendent au pois. »

IV. B. Ce que *Joinville* dit de la crue et inondation du Nil, est véritable et connu de tout le monde; mais quant à la manière dont les épiceriers parvenaient en Égypte, on voit que c'est un conte que les négociants égyptiens, arabes et indiens, faisaient aux Européens pour donner une valeur plus considérable à toutes les espèces d'épiceriers qu'ils tiraient, tant de l'Arabie heureuse que des Indes, et qu'ils faisaient passer de la mer Rouge peut-être sur le Nil et en Égypte. Ces marchands, qui tiraient de ce négoce un très-grand profit, ne voulant pas découvrir leur secret, ni indiquer où ils allaient chercher ces drogues, disaient qu'ils les pêchaient dans le Nil.

13° *Joinville*, en parlant de l'attaque d'un château près de Damiette, défendu par les Turcs contre les croisés, fait une description vraiment

effrayante des terribles effets du feu grégeois, invention meurtrière et diabolique, dont, heureusement pour l'humanité, le secret est perdu. Tout ce que nous en savons, c'est qu'il brûlait dans l'eau, et qu'il s'attachait aux bois humides avec une telle violence, qu'il les consumait, sans qu'on pût l'éteindre, autrement qu'avec des peaux de bêtes nouvellement écorchées. C'est de ce feu que *Joinville* dit :

« Et tantost que les Turcs jetterent le premier
 « coup de feu, nous nous mismes acoudez et à
 « genoulz, ainsi que les preudomes (1) nous
 « avoient enseigné, et cheut le feu de cette pre-
 « mière fois entre nos deux *chaz-chateils* (2) en

(1) Français expérimentés qui leur avaient appris ce que c'était que le feu grégeois, et comment on pouvait s'en défendre.

(2) Machine de guerre, en forme de galerie couverte, dont on se servait pour approcher les tours et les abattre, et aussi pour combler les fossés, les soldats étant à couvert. Le *chaz* simple n'était qu'à un étage, et le *chaz-chateil* était à deux; ils étaient traînés sur des roulettes. Comme ils n'étaient que de bois goudronné, le feu grégeois pouvait aisément les consumer.

« une place que nos gens avoient faite devant
 « pour étouper le fleuve, et incontinent fut
 « éteint le feu par un homme que nous avions
 « propre à ce faire. La manière du feu grégeois
 « étoit telle qu'il venoit bien devant aussi gros
 « que ung tonneau, et de longueur la quene en
 « duroit bien comme une demie canne de qua-
 « tre pans. Il faisoit tel bruit à venir, que il
 « sembloit que ce fust foudre qui cheut du ciel,
 « et sembloit d'un grant dragon volant par
 « l'air, et getoit si grant clareté que il faisoit
 « aussi clair dedans notre ost comme le jour,
 « tant y avoit grant flamme de feu. Trois fois
 « cette nuitée nous gettèrent ledit feu grégeois
 « o (avec) la pierre et quatre fois avec l'arba-
 « leste à tour. Et toutes les fois que notre bon
 « roy saint Louis oyoit qu'ils nous gettoient
 « ainsi ce feu, il se gettoit à terre, et tendoit
 « ses mains la face levée au ciel, et crioit à
 « haulte voix à Notre Seigneur, et disoit en pleu-
 « rant à grans larmes : Beau sire Dieu Jésus-
 « Christ, garde-moi et toute ma gent ! Et croy
 « moi que ces bonnes prières et oraisons nous
 « eurent bon mestier. Et davantage à chaque
 « fois que le feu nous estoit cheu devant, il

« nous envoyoit un de ses chambellans pour
 « savoir en quel point nous estions, et si le feu
 « nous avoit grevez. L'une des fois que les
 « Turcs gettèrent le feu il cheut de constre le
 « *chaz-chateil*, que les gens de monseigneur de
 « *Corcency* gardoient, et ferit en la rive du
 « fleuve qui estoit là devant; et s'en venoit
 « droit à eulx, tout ardent. Et tantoust véez cy
 « venir courant vers moy ung chevalier de
 « celle compaignie qui s'en venoit criant : Aidez-
 « nous, Sire, ou nous sommes tous ars (brûlés);
 « car vééz-cy comme un grant haie de feu gré-
 « geois, que les Sarrasins nous ont traict qui
 « vient droit à nostre *chastel*. Tantoust cou-
 « rismes là, dont besoing leur fust. Car ainsi
 « que disoit le chevalier, ainsi estoit-il. Et es-
 « teignismes le feu à grant ahan et malaise.
 « Car de l'autre part les Sarrasins nous tiroient
 « à travers le fleuve trechts et pilotz, dont es-
 « tions tous plains. »

N. B. *Villehardouin* parle aussi du feu gré-
 geois, et dit qu'il étoit composé de poix,
 naphte, bitume et soufre, broyés ensemble. Le

secret en fut trouvé par *Callinique*, ingénieur grec, natif d'Héliopolis, qui vivait sous l'empereur grec *Constantin Pogonat*, au VII^e siècle.

14° *Joinville* défendait un pont avec le comte de Soissons. Les Turcs les avaient attaqués vivement, et leur avaient tué et blessé du monde. Ce fut à cette occasion que le bon comte de *Soissons* tint à *Joinville* ce propos noble et militaire : « Sénéchal, laissons crier et braire cette quenaïlle, et par la greffe de Dieu, ainsi qu'il jurait, parlerons-nous vous et moi de cette journée en chambre devant les dames. »

15° L'on sait que *Robert*, comte d'Artois, frère de *saint Louis*, fut tué à la bataille de la Massoure, en Égypte, pour s'être engagé imprudemment à la poursuite des ennemis que son frère avait repoussés. Voici comme *Joinville* conte le juste chagrin que le roi avait eu de ce malheur, et la résignation avec laquelle il le supporta :

« Et ainsi que nous cheminions ensemble, à lui vint frère *Henry*, prieur de l'hospital de *Ronnax* (chevalier de l'ordre de *Saint-Jean* de-Jérusalem, à présent dit de *Malte*), qui avoit passé la rivière, et lui vint baiser la main

« toute armée : et lui demanda s'il savoit aucunes nouvelles de son frère le comte d'Arthois ? Et le roi lui répondit que ouy bien : c'est assavoir qu'il savoit bien qu'il estoit en paradis ; et le prieur frère *Henry*, en le cuidant rescouter de la mort de son dit frère le comte d'Arthois, lui dist : Sire, oncques si grand honneur n'avint à roy de France, comme à vous. Car de grant courage vous et toute votre gent avez passé à une malte rivière pour aller combattre vos ennemis. Et tellement avez fait, que vous les avez chassés, et gagné le champ avec leurs engins (machines de guerre) dont ils vous faisoient grant guerre à merveilles. Et gitez encores à nuyt en leur hébergement et logeis. Et le bon roi répondit que Dieu fût adoré de quant qu'il lui donnoit. Et lors lui comment à cheoir grosses larmes des yeulx à force, dont maints grans personnages qui virent ce, furent moult oppressés d'engoesse et de compassion, de la pitié qu'ils avoient de le voir ainsi pleurer, et louant le nom de Dieu de ce qu'il lui faisoit endurer. »

16° « Ores, pour ce qu'il affiert à ma manière (ajoute un peu plus bas *Joinville*), je

« veux dire quelque chose et quels gens sont
 « que les *Béduins*. Ils ne croyent mie en Maho-
 « met, comme font les Tures, mais ils croyent
 « en la loy de *Haly*, qu'ils disent être oncle de
 « *Mahomet*, et se tiennent ès montagnes et dé-
 « serts, et ont en créance que, quant l'un d'eulx
 « meurt pour son Seigneur, ou autre quelque
 « bonne intention, que son ame va en ung aul-
 « tre cors, et est à plus grant aise que devant.
 « Et pour ce ne font compte de mourir pour le
 « commandement de leurs anciens et supérieurs.
 « Ces *Béduins* ne demeurent ne en ville, ne en
 « cité : mais gisent toujours aux champs et en
 « déserts ; et quant il fait mauvais temps, eulx,
 « leurs femmes et enfans fichent en terre une
 « façon de habitacle qui est fait de tonnes et
 « de cercles liez à des perches, ainsi que font
 « les femmes à seicher les buées : et sur ces
 « cercles et perches gectent des peaux de granz
 « moutons qu'ils ont, que on appelle peaux de
 « somas, courroïées en alun, et les *Béduins*
 « mêmes ont granz pelices qui sont à grant
 « poil, qui leur couvrent tout le corps. Et
 « quant ce vient le soir, ou qu'il fait mal tems,
 « ils s'encloent et retirent en leurs pelices, et

« ont leurs chevaux ceulx qui suivent les guer-
 « res, la nuyt paissans emprès eulx, et ne leur
 « font que ouster les brides, et les laisser pais-
 « tre. Puis le lendemain ils estandent leurs pe-
 « lices au soleil et les froutent, quant sont sei-
 « ches, et ne pert (paroît) qu'elles ayent été
 « mouillées. Ceulx qui suivent les guerres ne
 « sont jamez armez, parce qu'ils dient et
 « croyent que nul ne peut mourir que à son
 « jour. Et pourtant ont-ilz entr'eulx cette façon
 « que, quant ils maudient leurs enfans, ilz leur
 « disent : *Tu sois maudit comme celui qui se*
 « *arme de peur de mort*. En bataille ne por-
 « tent-ilz que le glaive fait à la mode de Tur-
 « quie, et sont presque tous vestus de linges
 « ressemblans à sourpeliz, et sont laides gens et
 « hideux à regarder. Car ils ont tous les cheveux
 « et les barbes longs et tous noirs. Ilz vivent de
 « l'affluence du lait de leurs bêtes. Et y en a si
 « grand nombre que nul ne les saurait estimer.
 « Car il y en a un royaume d'Égypte, de Jérú-
 « salem, et par toutes les terres des royaumes
 « sarrazins et mescréans, auxquelz ils sont tri-
 « butaires.»

N. B. Ce passage de Joinville est curieux, en ce qu'il nous apprend ce qu'il savait des *Bédouins* (1) ou *Arabes errants et vagabonds*,

(1) Le mot *Bédouin* signifie proprement *errant*, et on donne ce nom à tous les peuples vagabonds, presque tous originaires de l'Arabie déserte, que l'on trouve tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, dans les vastes plaines qui s'étendent en largeur depuis la mer Rouge jusqu'à l'Asie-Mineure, et en longueur depuis la mer d'Arabie jusqu'à la mer Méditerranée. On en trouve encore de nombreuses hordes en Égypte, des deux côtés du Nil, et dans les déserts de l'Afrique. Il ne serait pas vrai qu'ils ne crussent pas en *Mahomet*, quand même ils seraient de la secte d'*Ali*; car le mahométisme est partagé en deux grandes sectes, celle d'*Omar* et celle d'*Ali*. Les partisans de ces deux sectes se regardent réciproquement comme hérétiques; mais ils sont tous mahométans. C'est ainsi que l'Europe chrétienne est partagée en catholiques et en protestants. Le dogme de la prédestination est commun à toutes les sectes mahométanes; tous ceux de cette religion croient que quiconque des leurs est tué à la guerre contre les chrétiens, obtient le paradis de *Mahomet*, mais non que leur ame passe dans un autre corps. Il paraît que *Joinville* a un peu confondu ici les *Bédouins* et les *Assassins*, qui étaient également sujets du Vieux de la Montagne, et dont nous aurons occasion de parler dans un moment. Au reste, les Tartares

qui étaient du temps de saint Louis, et qui sont encore en grand nombre dans la Syrie et dans l'Égypte. Les erreurs dans lesquelles il tombe au sujet de ce peuple, sont une suite de l'ignorance qui caractérise le siècle de saint Louis.

17^o Joinville fait une description terrible d'une maladie qui régna dans le camp de saint Louis, du temps qu'il fut prisonnier, après la bataille de la *Massoure*. C'était pendant le temps du carême, et saint Louis exigeait que son armée l'observât avec la plus grande exactitude. Les Français trouvaient assez de poissons dans les bras du Nil, auprès desquels ils campaient; mais ces poissons étaient empoisonnés par la pourriture des corps morts dont le fleuve avait été presque comblé, et occasionnaient les incommodités les plus fâcheuses à ceux qui s'en nourrissaient. Leurs jambes se desséchaient, leur peau devenait noire, leurs dents tombaient, leurs gencives se pourrissaient; il leur venait des excroissances, que les barbiers de l'armée

errants mènent à peu près la même vie que les *Bédouins*; ainsi une grande partie de l'Asie est infestée de cette espèce de peuples, qui continuent de vivre comme les anciens *Seythes* et *Nomades*.

leur coupaient, en leur faisant souffrir des douleurs horribles. Le tableau que *Joinville* fait de cette maladie affreuse est vraiment effrayant.

18° *Joinville* ayant été fait prisonnier, fut interrogé par l'amiral du soudan, qui, se doutant qu'il était homme de grande qualité, en voulut tirer l'aveu de sa propre bouche. Il lui demanda s'il était vrai qu'il était cousin du roi, comme on disait. *Joinville*, qui ne voulait pas mentir, lui répondit que non; mais qu'il n'avait pas voulu désabuser à ce sujet les mariniers qui l'avaient pris sur sa galère, parce qu'on lui avait dit que si les Sarrasins ne le croyaient qu'un simple officier, ils le tueraient, lui et tous ses gens. A quoi l'amiral lui répondit qu'il avait très-bien fait, et qu'effectivement cela serait arrivé. L'amiral lui demanda encore s'il connaissait l'empereur *Ferry* (Frédéric) d'Allemagne; et le bon chevalier lui répondit, avec vérité, que madame sa mère était sa cousine née de germain, et l'amiral lui répondit qu'il l'aimait de tant mieux, et le fit manger et boire avec lui; et comme il mangeait, un bourgeois de Paris, aussi prisonnier avec lui, se mit à dire au sénéchal de Champagne: « Ah! Sire, que

« faites-vous? — Que je fais! fis je. » Et le
 « bourgeois me va avertir, de par Dieu, que je
 « mangeais viande le vendredi, et subit je lan-
 « çai mon écuelle, où je mangeois, arrière; et
 « ce voyant l'amiral, demanda pourquoi j'avois
 « laissé à mangier, et lui dis que c'étoit pour
 « ce qu'il estoit vendredi, et n'y pensois point,
 « et sachez que pour tant que je fus prisonnier,
 « point ne laissai à jeûner tous les vendredis en
 « pain et en eau. Le dimanche après que je fus
 « prins, l'amiral fit descendre sur la rive tous
 « ceux qui avoient été prins sur l'eau; et quand
 « messire *Jehan*, mon chapelain, fut tiré de la
 « soulte de la galère, et quant il vit l'air, il se
 « pasma, et incontinent le tuèrent les Sarrasins
 « devant moi et le gectèrent ou fleuve. Son
 « clerc, qui aussi n'en pouvoit plus de la ma-
 « ladie de l'est qu'il avoit, les Sarrasins lui
 « gectèrent un mortier sur la teste, et le tuè-
 « rent, puis le gectèrent ou fleuve, après son
 « maistre. Et semblablement faisoient-ils des
 « autres prisonniers. Car ainsi qu'on les tiroit
 « de la soulte des galères où ilz avoient été
 « prisonniers, il y avoit des Sarrasins propices,
 « qui, dès qu'il en veioient un mal disposé ou

« foible, ils le tuoient et gectoient en l'eauë.
 « Et ainsi estoient traictés les pouvres malades.
 « Et en regardant cette tyrannie, je leur fis dire
 « par mon Sarrazin qu'ils faisoient grant mal,
 « et ils me firent répondre que ce n'étoit mie
 « hommes d'aucune value, et qu'ils ne pou-
 « voient plus faire aucune œuvre, puisqu'ils
 « étoient ainsi malades. Et après ces choses,
 « ils me firent venir devant moi tous mes ma-
 « riniers, et me disoient qu'ilz étoient tous
 « regniez, et je leur dis qu'ilz n'y eussent ja
 « fiance, et que c'étoit seulement de paour
 « qu'on ne les tuast; et qu'aussitout qu'ils se
 « seroient retrouvez en lieu et en pays chrétien,
 « incontinent ils se retourneroient à la foy. Et
 « à ce me répondit l'amiral, qu'il m'en croyoit
 « bien, et que Saladin disoit que jamès on ne
 « vit d'un chrétien bon sarrazin, ne aussi d'un
 « bon sarrazin ung chrétien. »

19° Le morceau le plus beau et le plus inté-
 ressant des Mémoires de Joinville, est celui où
 il est question de la prison de *saint Louis*, des
 propositions qui furent faites à ce monarque et
 aux seigneurs de sa suite, de rendre, pour prix
 de leur liberté, les places et châteaux qu'ils

occupaient en Égypte et en Syrie, et du refus
 ferme et courageux que fit *saint Louis* d'aban-
 donner ainsi les conquêtes des croisés en Asie.
 Les Barbares allèrent jusqu'à menacer le saint
 roi de le mettre en *bernicles*, c'est-à-dire de lui
 faire souffrir un supplice horrible dans lequel,
 si on ne perdait pas la vie, on était sûr au moins
 d'être brisé, disloqué, estropié pour le reste de
 ses jours. M. *du Cange* a fait une grande disser-
 tation exprès, pour expliquer ce genre de tor-
 ture, et ses détails font frémir. Nous sommes
 bien persuadés qu'ils ne pourraient que dé-
 plaire, surtout aux dames; ainsi nous les pas-
 sons sous silence. Il suffit de savoir que l'idée de
 ce supplice n'effraya point le saint roi, et que
 les Sarrasins, n'ayant jamais osé mettre leurs
 menaces à exécution, se réduisirent à lui de-
 mander la restitution de Damiette, qu'il avait
 conquise depuis peu, et une grosse rançon,
 sur laquelle on croyait bien qu'il chercherait à
 marchander. Mais le monarque, aussi généreux
 lorsqu'il ne s'agissait que d'argent, qu'il était
 ferme et inébranlable pour les intérêts de sa
 religion, n'hésita pas à promettre un million
 de bezants d'or, qu'on lui demandait pour sa

rançon ; il fit même le serment de les payer, et l'on pouvait être bien sûr que, dès qu'il prenait cet engagement, il tiendrait parole.

M. du Cange a aussi fait une dissertation exprès pour évaluer la somme d'un million de besants d'or, que l'on demanda à *saint Louis* pour sa rançon, et qu'il accorda tout de suite. Le soudan fut si touché de cette générosité, et si flatté de l'espérance de recevoir une si grosse somme, qu'il fit dire à *saint Louis* qu'il lui faisait présent de deux cent mille besants, et qu'il se contenterait de huit cent mille. Joinville dit que les deux besants d'or ne valaient qu'une livre ou franc d'argent monnayé ; ainsi toute la rançon de *saint Louis* ne coûta que quatre cent mille francs ; mais il faut observer que le marc d'argent n'était alors qu'à quatre francs, au lieu qu'aujourd'hui il est à cinquante-deux, par conséquent quatre cent mille francs du temps de *saint Louis* vaudraient aujourd'hui cinq millions deux cent mille francs.

20° La convention ayant été ainsi arrêtée pour la rançon du roi et des seigneurs et chevaliers qui avaient été faits prisonniers avec lui, le soudan fit armer quatre galères pour les trans-

porter à Damiette, où la reine était encore, et où les conditions devaient être remplies. A la suite du roi étaient, entr'autres grands seigneurs, les comtes de *Bretagne*, de *Flandres* et de *Soissons*, le connétable de France, *Humbert de Beaujeu*, les deux frères d'*Ebelin*, l'un connétable et l'autre maréchal du royaume de *Chypre*, et notre auteur. En attendant le moment de l'embarquement, on les avait logés commodément dans une maison, sur les bords du Nil. Ils en étaient déjà sortis, montés sur les galères et prêts à partir, lorsqu'une révolution subite fit périr le soudan d'Égypte : il fut massacré par une troupe de factieux, mécontents du despotisme de son gouvernement. Le prince mahométan était logé dans une tour peu éloignée de celle que *Joinville* appelle l'*hebergement*, c'est-à-dire la maison de bois où l'on avait placé les prisonniers. Les conspirateurs jetèrent d'abord le feu grégeois sur la tour, qui, n'étant que de bois, s'enflamma aussitôt. Le soudan tenta de s'enfuir ; mais un des conjurés lui ayant porté un coup mortel, l'étendit à terre, où les autres conjurés achevèrent de lui ôter la vie. Un d'entre eux, dit *Joinville*, qui s'appe-

lait *Faracataic*, lui fendit l'estomac, lui arracha le cœur; et courant aussitôt vers la galère où était le roi, tenant ce cœur dans ses mains ensanglantées, il aborda ce monarque en lui disant : *Que me donneras-tu pour ce que je t'apporte ? C'est le cœur de ton ennemi, qui se il eût vécu, te eût fait mourir toi et ta gent, avant que tu fusses rendu à Damiette.* Le bon roi ne répondit pas un seul mot à cet exécrationnel propos. La troupe des conspirateurs vint bientôt envelopper les bâtimens, entr'autres celui où se trouvait *Joinville* et les frères d'*Ebelin*. Les Barbares avaient leurs épées nues et des haches au col, et disaient tout haut qu'ils allaient couper la tête de ces prisonniers. Le connétable de Chypre les ayant entendus, en avertit ses compagnons d'infortune, et tous se préparèrent à la mort. Pour cet effet, ils se confessèrent comme ils purent à un prêtre qui se trouvait dans la galère. *Joinville* seul ne se confessa pas. « *Car endroit moi, dit-il, ne me souvenois lors de mal ne de péché que oncques jamais je eusse fait; et ne pensois, si non à recevoir le coup de la mort, et tendant le col, disois ces mots en faisant le signe de la croix: Ainsi mourut*

« *sainte Agnès. Incoutez-moi, me dit alors en s'agenouillant messire Pierre-Gui d'Ebelin, connétable de Chypre, et se confessa à moi, et lui donnois telle absolution, comme Dieu m'en donnoit le pouvoir: mais de choses qu'il me dit, quant il fut levé, oncques ne m'en recordai de mot (ressouvins de rien).* »

Cependant nos chevaliers en furent quittes pour la peur: seulement les entassa-t-on au fond de leur galère comme des harengs dans une caque. Plusieurs d'entre eux en furent très-malades. Aux approches de Damiette, on les fit sortir de la soute ou fond de cale: ils crurent encore qu'on les allait tuer; mais ce n'était que pour exiger, de ceux qui furent en état d'aller parler aux amiraux, un nouveau serment d'exécuter les conventions faites entre le roi et le feu soudan. Les promesses furent réitérées par le roi et par les seigneurs. Il fut convenu de plus qu'à l'arrivée du roi à Damiette, la ville serait rendue, et deux cent mille livres payées dans la ville même aux Sarrasins; qu'ensuite le roi, la famille royale et ses chevaliers s'embarqueraient pour la ville d'Acre en Syrie, où les der-

niers deux cent mille francs seraient livrés aux Mahométans. Tout cela fut exécuté, mais avec des circonstances dont nous sommes forcés d'omettre les détails. La reine sortie de Damiette, et s'étant retirée sur la même galère que le roi, la ville fut remise aux Sarrasins, et tous les chrétiens qui étaient en état d'en sortir, l'évacuèrent; mais les infirmes et les blessés furent contraints d'y rester, et l'on obtint pour eux sûreté et garantie de la part des infidèles, qui, *traîtreusement*, ne tinrent pas parole; car, dès le lendemain, s'étant enivrés, ils commirent des désordres terribles dans Damiette, et massacrèrent tous les malheureux chrétiens qui n'avaient pas pu en sortir. Ayant touché la moitié de la rançon, ils exigèrent, pour celle qui ne devait être payée qu'à Acre, que le roi laissât en otage le comte de *Poitiers*, son frère, et il fallut se soumettre à cette condition injuste. Au reste, ce ne fut pas seulement pour obtenir la liberté de ce prince, mais pour acquiescer ses paroles d'honneur, que le bon roi *saint Louis* vint à bout, après bien des soins et des peines, d'amasser toute la somme promise aux Sarrasins et de la leur payer.

21^o. Voici encore quelques détails remarquables sur la prison de *saint Louis*.

Après l'assassinat du sultan d'Égypte, le bruit se répandit dans l'armée des croisés que les factieux avaient formé le dessein de choisir *saint Louis* pour leur roi, disant que c'était le plus fier chrétien qu'ils eussent jamais vu. Cette opinion de sa fierté, ou, pour mieux dire, de son courage, était fondée sur les belles actions qu'ils lui avaient vu faire à sa descente en Égypte, à la prise de Damiette et à la bataille de la Massoure, et sur la fermeté avec laquelle il avait répondu à leurs menaces. D'après ces bruits, *Joinville* demanda au roi si, en cas que les Sarrasins lui eussent offert leur couronne, il l'eût acceptée; le roi répondit que oui, dans l'espérance de les attirer au christianisme. « Et je lui répondis (dit *Joinville*), qu'il « n'eût fait que fou (folie), vu qu'ils avoient occis leur seigneur, et le occiroient, et seroit « tout ce qu'il gagneroit. »

Avant que les illustres prisonniers français partissent pour retourner à Acre, on fit entendre aux amiraux sarrasins qu'il convenait qu'ils les réglassent dans leurs galères : ceux-

ci y consentirent; et Joinville nous fait le détail de ce régal, qui n'est ni long, ni magnifique.

Le voici : « Et tantoust nous firent venir de
« la viande à manger, c'est assavoir des bignets
« au fromage qui étoient roustiz au soleil, afin
« que les vers n'y cueillissent, et des œufs durs,
« cuitz de quatre ou cinq jours; et pour l'on-
« neur de nos personnes, ilz les nous avoient
« fait peindre par dehors de diverses couleurs.»

Ce ne fut qu'après la reddition de Damiette que Joinville apprit quelques détails de ce qui s'était passé dans cette place, où la reine était restée pendant que le roi était prisonnier. Marguerite de Provence, femme de *saint Louis*, était près d'accoucher lorsque son époux s'engagea dans l'imprudente expédition où périt d'abord son frère le comte d'*Artois*, et où ensuite lui-même fut réduit à une telle extrémité, qu'il fut obligé de se rendre prisonnier avec le reste de sa chevalerie. La reine resta dans Damiette, où peu de jours après avoir appris la captivité du roi, elle mit au monde un prince qui fut nommé *Jean*, et surnommé *Tristan*, à cause de l'affliction où était plongée sa mère,

quand elle s'en délivra. Ce prince mourut vingt ans après, en même temps que son père, dans la malheureuse expédition de Tunis. Quant à la reine, voici ce que Joinville nous apprend des inquiétudes que lui causa la captivité du roi.
« Desquelles nouvelles elle fut si troublée en
« son corps, et à si grant mésaise, que sans
« cesser en son dormir il lui sembloit que toute
« la chambre fust pleine de Sarrazins, pour la
« occir. Et sans fins s'escrivoit : à l'aide, là où il
« n'y avoit une ame; et de paeurs que le fruit
« qu'elle avoit ne périst, elle faisoit veiller toute
« nuyt un chevalier, au bout de son lit, sans
« dormir, lequel chevalier étoit vieil et ancien,
« de l'eege de quatre-vingt ans et plus. Et à
« chacune fois qu'elle s'escrivoit, il la tenoit par
« les mains, et lui disoit : Madame, n'aïez
« garde, je suis avecques vous, n'aïez paeurs.
« Et avant que la bonne dame fust accouchée,
« elle fit vuidier sa chambre des personages
« qui y estoient, fors que de celui viel cheva-
« lier, et se gecta la royne à genoulz devant
« lui et lui requist qu'il lui donnast ung don,
« et le chevalier le lui octroia par son sérement.
« Et la royne lui va dire : Sire chevalier, je vous

« requiers sur la foy que vous m'avez donnée ,
 « que si les Sarrazins prennent cette ville , que
 « vous me coupez la tête avant qu'ilz me puis-
 « sent prandre. Et le chevalier lui respondit
 « que très-vouentiers il le feroit , et que jà
 « il eù en pensée d'ainsi le faire , si le cas y
 « échoit. »

22°. Le roi étant passé en Palestine , il y resta trois ou quatre ans après son expédition d'Égypte ; mais il renvoya ses frères en France. *Joinville* raconte de ce temps-là un grand nombre de faits , mais sans beaucoup d'ordre ; il parle de l'ambassade que le Vieux de la Montagne envoya à *saint Louis* , et les circonstances de cette mission sont assurément fort singulières. C'était , suivant notre auteur , un chef de Bédouins , c'est-à-dire d'Arabes errants ; et nous avons vu plus haut le peu de connaissances que *Joinville* avait de la religion et des principes de ce peuple.

« Quant le roy eut ouïe la messe au matin ,
 « il voulut ouïr ce que les messagiers du prince
 « des Bédouins lui vouloient dire ; et eulz venuz
 « devant le roy , il les fit asseoir pour dire leur
 « message , et commença un admiral des Bé-

« duns pour dire au roy , s'il ne connoissoit
 « point messire leur prince de la Montagne , et
 « le roi leur respondit que non , car il ne l'a-
 « voit jamais vu ; mais avoit bien ouï parler de
 « lui ; et l'admiral dist au roy : Sire , puisque
 « vous avez ouï parler de mon seigneur , je
 « m'esmerveille que vous ne lui avez envoyé
 « tant du votre , que vous eussiez fait de lui
 « votre ami , ainsi que font l'empereur d'Alle-
 « maigne , le roy de Hongrie , le soudan de Ba-
 « hylone , et plusieurs autres roys et princes
 « tous les ans , parce qu'ils connoissent bien
 « que sans lui ne pourroient durer , ne vivre ,
 « sinon tant qu'il plairoit à monseigneur. »

C'est assurément une chose bien étrange qu'un chef de brigands qui ose envoyer une ambassade au plus grand roi de l'Europe , pour lui dire qu'il ne tient qu'à lui de le faire assassiner , et pour lui proposer d'éviter ce malheur , en lui envoyant de l'argent et des présents. Les gens qui ne jugent de la façon de penser des anciens siècles que par ceux où ils vivent , auront de la peine à concevoir qu'un pareil trait historique ne soit pas une fable : cependant rien n'est mieux constaté. Ces coquins d'ambassa-

deurs demandoient du moins qu'on exemptât leur seigneur d'un tribut qu'il payait aux Templiers et aux Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, et ils avoient l'audace d'ajouter qu'il ne leur servirait de rien de tuer l'un ou l'autre des deux grands-maitres de ces ordres, parce qu'aussitôt on en élirait un autre; mais que pour un roi de France ou un empereur, le cas était fort différent.

Saint Louis, avec la douceur et la bonté qui lui étaient ordinaires, dit à ces audacieux députés, qu'ils eussent à revenir le soir, et qu'il ferait avertir les deux grands-maitres de se trouver à cette seconde audience qu'il voulait bien leur donner. Ils revinrent, et on leur proposa d'abord de répéter leur compliment du matin. Ils *barguignèrent* et hésitèrent quelque temps; néanmoins ils finirent par dire à peu près la même chose, mais en termes plus modérés. Les grands-maitres, qui les connaissaient mieux que *saint Louis*, leur répondirent sur le ton qu'il convenait de prendre avec ces brigands: « Que moult follement et trop hardiment leur sire avoit mandé au roy de France telle chose et tant dures paroles; que si ce n'estoit pour

« l'honneur du roy, devers lequel ils étoient
 « venus comme messagiers, ils les feroient tous
 « noyer et jeter dedans l'orde mer d'Acre,
 « en dépit de leur seigneur; et vous comman-
 « dons, firent les deux maitres, que vous vous
 « en retourniez, et que dedans quinze jours
 « vous apportiez au roy lettres de votre prince,
 « par lesquelles le roy soit content de lui et de
 « vous. » Les ambassadeurs revinrent au bout
 de la quinzaine, et dirent au roi: « Sire, nous
 « sommes revenus à vous de par notre sire, et
 « vous mande que tout ainsi que la chemise
 « est l'habillement le plus près de la personne,
 « aussi vous envoie-t'il sa chemise, que véez-
 « cy, dont il vous fait présent, en signifiace
 « que vous estes celui roy lequel il aime le plus
 « avoir en amour et à entretenir. Et pour plus
 « grande assurance de ce, veez-cy son annel
 « qu'il vous envoie, qui est de fin or pur au-
 « quel est son nom escript, et d'icelui annel
 « vous espouse nostre sire, et entend que désor-
 « mais soyez tout à ung, comme les doiz de la
 « main. »

Cette singulière lettre et ce beau compliment étaient accompagnés de présents encore

plus beaux, entre lesquels on remarquait un échiquier dont toutes les pièces étaient de cristal, orné d'or, ou d'ambre mêlé avec ce précieux métal. Toute la salle où se tenait *saint Louis* fut parfumée à l'instant que les ambassadeurs ouvrirent leur coffret. « Le roy qui vouloit *guerdonner* le présent (c'est-à-dire le récompenser dignement), pour cet effet envoya au Vieux de la Montagne grant quantité de robes d'écarlate, coupes d'or et vaisseaux d'or et d'argent, avec un moine nommé frère *Yves le Breton*, qui savoit parler le sarrazinois (l'arabe). » Ce moine, étant auprès du prince des Assassins, vit au chef de son lit *ung lioret*, dans lequel il remarqua qu'il était souvent question de *Jésus-Christ* et de *saint Pierre* : le missionnaire engagea le prince à bien réfléchir sur ce qu'il contenait; mais ayant examiné cet ouvrage avec plus d'attention, il trouva qu'il n'était question que de métempsycose; que l'on y disait que l'ame d'Abel, tué par Caïn, avait passé dans le corps de Noé; que de Noé, dans celui d'Abraham; et celle d'Abraham, dans celui de saint Pierre. Le moine comprit alors que la doctrine de ce livre ne serait pas si utile pour

le salut de l'ame du Vieux de la Montagne, qu'il l'avait supposé d'abord. Quand ce prince faisait des promenades dans les champs, il y avait un homme qui marchait devant lui, et portait une hache d'armes élevée, et criait en son langage: *Tournez-vous en arriere, et fuyez devant celui qui porte la mort des rois entre les mains*. Au reste, tout ce grand pouvoir du Vieux de la Montagne n'était fondé que sur l'opinion de la prédestination, dans laquelle ses sujets étaient élevés. Ils croyaient que s'ils exécutaient les ordres de leur prince, quelque chose qui leur arrivât ensuite, soit qu'ils fussent suppliciés, punis ou maltraités, ils passeraient l'éternité dans un paradis de délices, ou que leurs ames iraient habiter d'autres corps, et qu'elles y jouiraient d'une parfaite félicité.

23° Avant cette ambassade du Vieux de la Montagne, *saint Louis* en avait déjà reçu une autre d'un empereur tartare, que *Joinville* ne nomme point. Ce roi barbare, dit notre auteur, demandait à *saint Louis* son amitié, et lui faisait témoigner toute l'estime qu'il avait pour lui. Le monarque français lui envoya deux moines, l'un cordelier, l'autre frère prêcheur ou jacobin,

qui tous deux étaient prêtres, et qui lui portèrent en présent une magnifique tente, en forme de chapelle, d'étoffe d'écarlate, « en laquelle, « poursuit *Joinville*, était représentée toute « notre créance, tirée à l'éguille, entre autres « l'Annonciation de l'ange Gabriel, la Nativité, « le Baptême, et comment Dieu fut baptisé, la « Passion, l'Ascension et l'Advenement du « Saint-Esprit. Et lui envoya calices, livres, « ornemens, et tout ce qui faisoit besoing à « chanter la messe, espérant sans doute l'attirer à la religion chrétienne. Ils revinrent au bout d'environ trois ans, lorsque le roy étoit encore à Césarée, en Palestine, ainsi que j'ai depuis ouï raconter au roy (ajoute *Joinville*) par les messagers qu'il avoit envoyés : lesdits messagers montèrent sur mer, et allèrent arriver au port d'Antioche; et disoient que du port d'Antioche, jusques au lieu où estoit le grand roi de Tartarie, ils missent bien un an; et faisoient dix lieues par jour, et traversèrent toute la terre qu'ilz chevauchèrent sur jette aux Tartarins, etc.... »

Le reste du récit de *Joinville* contient une histoire assez mal digérée de la façon dont les

princes ou kans (auprès desquels les moines ambassadeurs de *saint Louis* avaient été envoyés) étaient venus à bout de soumettre la Tartarie, et de secouer le joug des deux grands souverains leurs voisins; l'un, le prétendu prêtre *Jean*, ou empereur d'Éthiopie, l'autre, le roi de Perse. Le bon sire de *Joinville* conte tout cela avec beaucoup de naïveté; mais on voit qu'il a été aussi mal instruit sur le compte des Tartares que sur celui des Bédouins. Heureusement que nous avons, pour rectifier nos idées, le voyage de *Guillaume Rubruquis*, l'un de ces ambassadeurs moines: il est écrit dans un langage pareil à celui de *Joinville*, seulement un peu plus affecté. On le trouve imprimé dans un recueil d'anciens voyages, tiré des manuscrits de la Bibliothèque du roi: c'est un morceau très-singulier et très-ridicule, d'où il résulte que cette ambassade fut un malentendu perpétuel: les discours des ambassadeurs qui parlaient latin, les réponses des Tartares qui parlaient leur langue, sont de vrais coqs-à-l'âne. Le cordelier *Rubruquis* et son confrère proposèrent au grand kan de se faire chrétien, et lui montrèrent la croix et l'image de la sainte Vierge,

qu'ils encensèrent en sa présence : ils étaient revêtus de belles chapes, et chantaient le *Salve Regina*. L'empereur tartare, faute d'un bon interprète, prit tout cela pour des hommages qui étaient rendus à sa personne, au nom et de la part de *saint Louis*. Il en parut fort content, fit boire aux deux moines du *cosmos*, c'est-à-dire du lait de jument aigri, qui est la boisson enivrante de ce pays, et les renvoya avec quelques présents, entre autres plusieurs beaux et bons chevaux, et une lettre pour *saint Louis*, dans laquelle le prince tartare, fils ou petit-fils de *Gengis-Kan*, prenait le titre de *fils de Dieu et de Souverain seigneur des seigneurs de la terre*, et ordonnait à *saint Louis* de se conformer exactement à la créance et aux lois du grand *Gengis-Kan*, s'il voulait obtenir son amitié et mériter ses bontés. Tel fut le succès de la mission de *Rubruquis* et de son compagnon. On ne sait pas précisément quel fut le lieu où ils rencontrèrent le prince, ou les princes à qui ils furent envoyés; la Tartarie est si étendue, et leur relation si obscure, que ce point de géographie serait très-difficile à déterminer.

24° Un autre trait singulier que *Joinville* raconte avant que de parler du retour de *saint*

Louis en France, c'est celui de l'alliance d'un roi des Comains (peuples descendus des Scythes, dont il est fait mention dans *Villehardouin*), avec un empereur de Constantinople, que *Joinville* appelle *Uataiche*, et dont le vrai nom était *Constantin*, surnommé *Vatace*.

« Le roy du peuple des Comains, pour
 « avoir seureté et fiance fraternel de l'empereur
 « de Constantinople, pour secourir l'un l'autre,
 « il fallit qu'ilz et chacun de leurs gens, d'une
 « part et d'autre, se feissent seigner, et que de
 « leur sang ilz donnassent à boire l'un à l'autre,
 « en signe de fraternité, disant qu'ilz étoient
 « frères et d'un sang. Et ainsi le convint faire
 « entre nos gens et les gens d'icelui chevalier,
 « et meslerent de leur sang avec du vin, et en
 « buvoient l'un à l'autre : et disoient lors qu'ils
 « étoient frères d'un sang ; et encore firent-ilz
 » une autre chose, car ils firent passer un chien
 « entre noz gens et eulx, qui étoient séparéz
 « d'une part et d'autre, et découppèrent tout le
 « chien à leurs espées, disant que ainsi fussent-
 « ils découppéz s'ils failloient l'un à l'autre. »

25° Ce fut en 1253 que mourut la reine *Blanche*, mère de *saint Louis*. Ce monarque

fut sensiblement touché de cette perte ; et s'adressant au sénéchal de Champagne, il lui fit part de son affliction dans les termes les plus touchants. Celui-ci le consola de son mieux, et en brave et pieux chevalier. Mais bientôt il fut employé à consoler une autre personne qui devait être naturellement moins affligée, c'était la reine *Marguerite de Provence*. Voici comme le bon *Joinville* s'en tira, suivant les termes originaux d'un passage qui ne se trouve absolument que dans la dernière édition de *Joinville*, de 1761, et n'est point dans les précédentes de *Mesnard* et de *du Cange*.

« Madame Marie de Vertus, moult bonne
 « dame et moult sainte femme, me vint dire
 « que la royne menoit moult grand deulz
 « (deuil), et me pria que j'allasse vers li
 « (elle) pour la reconforter. Et quant je vins
 « là, je trouvai que elle pleuroit, et je li dis
 « que voire dit bien celui qui dit que l'en ne
 « doit femme croire (que l'on ne doit pas tou-
 « jours se fier aux pleurs d'une femme) ; car
 « ce (la reine Blanche) estoit la femme que
 « vous plus haïez (deviez haïr) et vous en

« menez tel deul. Et elle me dit que ce n'étoit
 « pas li (elle) qu' elle ploroit, mes (mais)
 « pour la mesaise (le chagrin) que le roy avoit
 « du deul qu' il menoit (de la perte qu'il
 « avoit faite), et pour sa fille (Isabelle) qui
 « puis fut royne de Navarre, qui estoit de-
 « mourée en la garde des hommes. »

Effectivement la reine *Blanche* avoit joué plusieurs tours à la reine *Marguerite* dans sa jeunesse : elle avoit empêché, autant qu'elle avoit pu, le roi son fils de vivre librement avec elle, et d'user des droits que lui donnait un amour légitime, dans la crainte que la jeune reine ne prit trop d'empire sur *saint Louis*, et ne diminuât par là le crédit et l'autorité qu'elle étoit jalouse de conserver.

26° Enfin *saint Louis* partit pour retourner en France, après avoir employé plus de cinq ans dans son expédition de la Terre-Sainte. Nous ne suivrons pas *Joinville* dans quelques détails qu'il nous fait des circonstances de la dernière traversée du roi et de la reine, et de la double tempête qu'ils essayèrent auprès de l'île de Chypre. La France revit son saint et sage souverain, et jouit encore quinze ans du

bonheur d'être gouvernée par lui. Ce fut pendant ce temps de tranquillité que *saint Louis* fit ces beaux établissemens, dont quelques-uns subsistent encore et font bénir la mémoire de ce monarque. Nous entrerons d'autant moins dans les détails de ces bienfaits dont la France lui fut redevable, que *Joinville* même en dit peu de chose : il cite en peu de mots quelques-unes de ces pieuses fondations, comme la Sainte-Chapelle, les Quinze-Vingts, les abbayes de filles de Saint-Antoine à Paris, de Maubuisson et du Lys, etc., les couvents des Grands-Cordeliers, des Jacobins; différens hôpitaux, hôtels-dieu, etc. D'ailleurs, il passe très-légèrement sur les belles ordonnances, statuts et établissemens du saint roi, qui sont de trois espèces. Ses réglemens sont les plus raisonnables qu'il ait été possible de faire dans des temps où l'on ne pouvait sans danger entreprendre de détruire tout-à-coup des préjugés et des abus invétérés; ses établissemens, qui sont peut-être l'ouvrage du savant *Pierre de Fontaines*, sont des lois très-estimables pour un siècle à peine sorti de la barbarie; enfin les statuts des arts et métiers

sont des arrangements utiles à la distinction des professions, et auxquels le commerce intérieur de Paris doit encore, en plus grande partie, sa bonne administration.

On trouve, dans les Établissemens de *saint Louis*, un article qui nous paraît aujourd'hui bien extraordinaire; c'est le quatre-vingt-cinquième : *d'ome qui muert desconfez* (sans confession). Il est dit que si quelqu'un, ayant été alité pendant huit jours, meurt sans se confesser, tous ses meubles appartiendront au baron dont il sera le vassal. Mais il faut savoir que ce n'est qu'une modification d'une coutume bien plus rigoureuse, qui, par un grand abus, était généralement reçue. Tout homme qui mourait sans s'être confessé, sans avoir reçu le saint viatique et sans avoir fait son testament, était noté d'infamie, et regardé comme en état de damnation. De là il s'ensuivait que la famille d'un homme qui mourait de mort subite, ou était tué par accident, perdait le corps et les biens de son parent, car le baron s'emparait de l'héritage. *Saint Louis*, ne pouvant entièrement détruire cet usage pernicieux, mais fondé en quelque sorte sur la religion, n'a pu mieux faire que

de le modérer. Il déclare donc qu'on ne sera censé *desconfez*, que quand on aura été huit jours malade; et il ajoute qu'en cas de mort subite, le seigneur n'a rien à prétendre, et que, s'il se trouve un testament, celui-ci sera obligé de l'exécuter. Il faut encore observer que *desconfez* et *intestat* étaient alors deux mots synonymes, parce qu'on ne faisait son testament qu'en se confessant en vue de mort; que les ecclésiastiques recevaient l'un et l'autre acte, et que de là il s'ensuivait la nécessité d'y comprendre les legs pieux.

27° En 1269, *saint Louis* partit pour sa seconde et malheureuse croisade, dans laquelle il périt. On proposa à notre bon chevalier *Joinville* de le suivre dans cette expédition; mais il nous apprend ce qu'il en pensait. « Le roi de France et le roi de Navarre, dit-il, me pressoient fort de me croiser et entreprendre le chemin du pèlerinage de la Croix; mais je leur répondi que, tandis que j'avois été outre-mer ou (au) service de Dieu, que les gens et officiers du roi de France avoient trop grevé et foullé mes sujets, tant qu'ils en estoient *aprovix* (ruinés); tellement que jamez il ne

« seroit (il n'arriveroit) que eulx et moi ne nous en santissions. Et veoie (je voyois) clairement si je me mectoie au pèlerinage de la Croix, que ce seroit la destruction de mes sujets. Depuis ouy-je (j'entendis) dire à plusieurs que ceulx qui lui conseilèrent l'entreprise de la Croix firent ung très-grand mal et peschèrent mortellement; car tandis que il fut ou royaume de France, tout son royaume vivoit en paix et régnoit en justice. Et continement qu'il en fut hors, tout commença à décliner et à empirer. » D'ailleurs, la santé du roi était en si mauvais état, et son corps si faible, qu'il était aisé de prévoir qu'il ne résisterait pas à la fatigue d'une expédition nouvelle: aussi y succomba-t-il; et sa perte, irréparable pour la France, prouva que le roi le plus juste et le mieux intentionné peut être la victime d'un zèle mal entendu, de mesures mal prises et d'un mauvais conseil.

MATHILDE.

CHAPITRE PREMIER.

APRÈS un siège aussi long que meurtrier, Saladin venait d'entrer en vainqueur à Jérusalem. Au bruit de la chute de la cité sainte, toutes les puissances chrétiennes furent émues. Guillaume, archevêque de Tyr, s'embarque aussitôt pour l'Europe; il va répandre sa profonde douleur dans le sein du souverain pontife, et lui demander des secours pour ses frères d'Orient. Urbain III, frappé à mort par cette funeste nouvelle, expire entre les bras de Guillaume. Grégoire VIII lui succède et prêche une nouvelle croisade. A sa voix, à celle du pieux archevêque parcourant l'Europe à pied, la croix à la main, avec des

prières, des menaces et des larmes, les esprits s'échauffent, l'enthousiasme de la gloire et de la religion gagne toutes les âmes, les rois eux-mêmes se lèvent, s'unissent et jurent de ne poser les armes que quand ils seront rentrés dans cette Jérusalem, qui coûta tant de sang à leurs ancêtres, où repose le tombeau d'un Dieu, et dont la perte leur semble un opprobre, que sa conquête pourra seule effacer.

A la tête de tant de souverains marchaient Richard I^{er} et Philippe-Auguste : rivaux en puissance par la situation et l'étendue de leurs états, ils l'étaient encore par leur âge, leur penchant et leur amour pour la gloire; tous deux également fiers, altiers, intrépides, s'irritaient à la moindre apparence d'injure, et ne pouvaient se résoudre à plier. Philippe-Auguste, grand et magnanime autant que prévoyant et sage, aspirait à des victoires plus solides que brillantes. Richard, plein de candeur et de loyauté, mais imprudent et fougueux, toujours entraîné par ses passions, ne pouvant ni dissimuler un outrage, ni tarder un jour à s'en venger, aussi constant dans

ses haines que dans ses amitiés, et animé du courage le plus impétueux, attaché peut-être plus d'éclat que son rival à son nom et à ses exploits, et dut à l'excès même de ces qualités l'admiration universelle dont il fut l'objet, et l'infortune éclatante où les pièges de la perfidie le firent tomber dans la suite.

L'empereur Frédéric, à la tête de cinquante mille hommes, venait de partir pour la Palestine, tandis que Richard et Philippe-Auguste, réunis encore dans les plaines de Gisors, voyaient leurs armées s'augmenter chaque jour par les peintures pathétiques et véhémentes que Guillaume faisait de l'état déplorable des chrétiens d'Orient; tout ce qu'il y avait de jeunesse animée de l'ardeur guerrière dans les deux royaumes, se rendait en foule auprès de ces deux souverains; et en les voyant marcher à la tête de leurs soldats, prêts à combattre courageusement pour la cause du ciel, nul ne voulait laisser ternir sa gloire par le reproche honteux d'avoir fui ou quitté la croix.

Cependant les deux monarques se séparent,

et se donnent rendez-vous à Messine; Philippe s'embarque à Gènes; Richard retourne à Londres, remet la régence à Jean, son frère; et tandis qu'on prépare à Marseille la flotte qui doit le porter, Bérengère, sa future épouse, s'est déjà rendue en Sicile, afin d'y célébrer le nœud qui doit les unir à la vue des deux camps réunis.

La timide fiancée de Richard, la tendre Bérengère, était fille de Sanchès, roi de Navarre: elle possédait peu d'appas et de talents; mais tant de vertus ornaient son caractère, et tant d'amour l'attachait à Richard, qu'elle avait su fixer le cœur de ce volage monarque; il l'avait préférée à la sœur même de Philippe-Auguste. En vain la superbe Alix avait-elle tenté de l'enchaîner à ses pieds; Richard, séduit un moment, avait bientôt rejeté la main d'une femme qu'il ne pouvait estimer: et une fois du moins la modeste vertu put s'enorgueillir de l'avoir emporté dans le cœur d'un grand roi sur tout l'éclat de la naissance et de la beauté.

Mais avant de s'engager dans sa longue et

périlleuse entreprise, Richard veut assister au sacrifice de sa plus jeune sœur, qui est au moment de prononcer ses vœux. Il ne l'avait point vue depuis son enfance, peut-être ne la reverra-t-il jamais; et avant qu'elle soit morte au monde, ou qu'il périsse lui-même par la main des infidèles, il désire la connaître, l'embrasser et lui dire un dernier adieu. Pendant que ses capitaines se préparent au départ, accompagné seulement de quelques écuyers et de l'archevêque de Tyr, qui veut être présent à la prise de l'habit de la jeune novice, il s'achemine vers le monastère où elle fut renfermée peu de mois après sa naissance, et dont elle va jurer de ne jamais sortir.

Élevée depuis seize ans à l'ombre de ce cloître, n'ayant jamais vécu qu'avec des vestales pures et chastes comme elle, les pensées de la jeune princesse ne se portaient pas au-delà de sa retraite, ni son cœur vers d'autres biens; ses jours uniformes s'écoulaient sans qu'elle les comptât, et, dans sa parfaite innocence, elle ignorait également et l'existence du mal et le mérite de la vertu.

Peu vaine de sa naissance, moins encore d'une beauté qu'elle ne connaissait pas, n'ayant qu'une idée confuse du monde, dont le bruit n'arrivait jamais jusqu'à elle, et dont l'abbesse ne lui avait jamais parlé que comme d'un effroyable assemblage de dangers et de tourments, Mathilde bénissait chaque jour le Seigneur de l'avoir appelée à une si sainte vie; et ne supposant pas l'existence d'un autre bonheur que celui qu'elle goûtait dans son asile, elle voyait arriver avec joie l'instant de l'auguste cérémonie qui devait l'y ensevelir pour toujours.

Cependant l'arrivée de Richard émeut tout le couvent; les portes s'ouvrent à l'instant, et les grilles même tombent devant lui: c'est pour la première fois que les regards d'un homme embrassent l'intérieur de ce cloître, et que le bruit des armes en fait retentir les voûtes paisibles. Mais que ne permet-on pas à la majesté suprême? L'archevêque de Tyr ose seul suivre le roi, et Mathilde se hâte de venir recevoir les embrassements de son frère et les bénédictions de Guillaume.

L'abbesse et les autres religieuses, couvertes de leur voile noir, accompagnent et entourent la jeune novice; elles sont présentes à son entrevue avec Richard, et s'attendrissent aux douces effusions de l'amour fraternel: le monarque raconte ses projets et parle de son voyage; après lui, Guillaume en parle aussi, et, au seul nom de Jérusalem, on voit ses yeux se remplir de larmes; il dit la perte des saints lieux, les maux que les fidèles ont à souffrir maintenant pour y pénétrer, et les délices qu'ils goûtent quand ils y sont parvenus: ces récits éveillent dans l'ame de Mathilde des pensées nouvelles, mais non moins pieuses: sa dévotion, si douce, prend un caractère plus ardent; et, quoique surprise et confuse de sentir un désir dans son cœur et de prévoir un changement dans sa vie, elle avoua, en rougissant, qu'elle souhaitait se croiser avec son frère et visiter la Terre-Sainte avant de tirer le rideau qui devait à jamais la séparer du monde.

Mathilde n'eut pas de peine à obtenir sa demande; un pareil voyage était regardé, dans

ces temps antiques, comme l'action la plus salutaire à l'état monastique : aussi toutes les compagnes de la princesse se hâtèrent d'applaudir avec transport à son projet, et, ravies de l'éclat qu'un si saint pèlerinage allait répandre sur leur couvent, déjà elles préparaient les roses mystiques dont elles voulaient couronner la jeune vierge à son retour : sur son habit de novice, d'une éblouissante blancheur, l'abbesse attacha elle-même la croix brillante qui donnait le sceau à ses projets, et la plaçait sous la protection immédiate de Dieu ; puis, la remettant entre les mains du roi, elle lui dit : « Votre majesté ne connaît pas encore toute la valeur du dépôt que je lui confie, ni quel trésor d'innocence et de piété renferme le cœur de cette vierge ; que votre valeur défende sa vie, sire ; et vous, mon père, ajouta-t-elle en se tournant vers l'archevêque, que votre zèle veille sur son ame : ce n'est point la princesse d'Angleterre que je vous recommande, mais la future épouse de Dieu ; c'est le plus beau de tous les titres, sans doute. Cependant, ô Mathilde ! qu'il n'enfle pas votre

cœur de trop de présomption, et qu'une humble défiance vous accompagne toujours ; songez qu'il n'y a point de titre si auguste, de dispositions si saintes, qui mettent à l'abri des tentations. Gardez de prêter l'oreille à ces voix enchanteresses qui ne flatteraient vos sens que pour vous perdre ; et puisse ce chaste époux auquel vous êtes destinée, rendre vos oreilles si attentives au souffle de son divin esprit, que vous n'entendiez pas le bruit que le monde fera autour de vous ! »

Pendant que Mathilde prêtait une profonde attention au discours de la pieuse abbesse, Richard en attendait la fin avec une sorte d'impatience ; et à peine fut-il libre de reprendre la parole, qu'il jura que sa sœur n'avait rien à craindre auprès de lui. « Avec l'aide de Dieu et de mon épée, s'écria-t-il, plein d'un enthousiasme chevaleresque, soyez certaine, madame, que Mathilde ne sera pas moins en sûreté au milieu de mon camp que derrière les murs de ce cloître. » Le ton énergique dont il prononça ces paroles, fit

rougir le front de toutes les vierges; mais frappées de l'air martial qui respirait dans toute la contenance du héros, et de la noble ardeur qui étincelait dans ses yeux, aucune ne baissa les siens vers la terre.

Cependant le moment du départ approche : Mathilde s'avance vers la porte extérieure du couvent; et prête à en franchir le seuil pour la première fois de sa vie, elle s'arrête, se retourne, et ses timides regards semblent demander si son courage n'est pas de la témérité. L'abbesse, en voyant son effroi, et l'abîme du monde s'ouvrir devant elle, conçoit de nouvelles alarmes sur tous les périls qui vont entourer sa plus chère brebis; et, dans l'espoir de préserver sa vie et son innocence, elle fait un dernier sacrifice, et lui remet un reliquaire qu'elle portait toujours sur elle. « Ceci, mon enfant, lui dit-elle, vous garantira de tous les dangers : si la tempête vous surprend, si, plus terrible qu'elle, les passions vous menacent, appuyez contre votre poitrine ce moreeau de la vraie croix, et il vous déli-

vra. O Mathilde! vous croyez ne vous préparer que pour une fête du ciel, mais songez que vous voyagerez sur la terre. »

Mathilde, reconnaissante d'un don si précieux, l'attacha sur son sein avec une foi ardente, baisa la main révéérée de qui elle le tenait, et, disant un dernier adieu à ses timides sœurs, elle sortit du monastère, dont elle ne vit point sans frémir la porte se refermer sur elle : élevant alors des yeux humides de pleurs vers le saint asile qu'elle quittait, elle ne put les en détacher que quand l'épaisseur des bois et la distance des lieux l'eurent entièrement dérobé à ses regards : en le perdant de vue, son cœur se troubla; il se troubla plus encore en apercevant dans le lointain l'immense horizon se déployer devant elle : éperdue, l'innocente colombe se rapprocha de son frère et de l'archevêque, en leur demandant avec inquiétude s'il fallait traverser tant de pays pour aller en Palestine. Richard sourit de la simplicité de sa question. « Il se passera bien des jours et des mois, peut-être, avant que nous puissions atteindre la

terre que vous allez chercher ; mais que craignez-vous, ma sœur ? ajouta-t-il en mettant la main sur le glaive qui brillait à ses côtés : ne vous ai-je pas dit que ce défenseur ne vous quitterait pas ? — Et oubliez-vous, continua l'archevêque en lui montrant le ciel, celui, bien plus puissant, dont la miséricorde est sans bornes, et dont la présence est partout ? »

Je ne peindrai point les diverses émotions de Mathilde pendant un si long voyage : on peut imaginer assez l'effet que doit produire l'aspect de la mer, les chants guerriers des soldats et les cris tumultueux des matelots, sur l'ame d'une vierge timide qui jusqu'alors n'avait vu que les voûtes d'un temple, les jardins paisibles d'un cloître, et dont les oreilles n'avaient jamais été frappées que par les doux accents et les saints cantiques des filles du Seigneur.

Ce fut à Messine seulement qu'elle se réunit à Bérengère : dès le premier instant, une tendre sympathie les attachait l'une à l'autre ; Mathilde aima en elle ces chastes et modestes grâces qui lui retraçaient les compagnes qu'elle

regrettait ; et la fille de Sanchès, dont le cœur était tout amour, aurait-elle pu ne pas chérir l'aimable sœur du monarque auquel elle allait être unie ?

 CHAPITRE II.

Les différens qui survinrent bientôt entre Richard et Philippe-Auguste, et dont les perfidies de Tancrede, roi de Sicile, furent la première cause, mirent obstacle au dessein que le monarque anglais avait formé de célébrer à Messine son union avec Bérengère ; et ce ne fut qu'après avoir conquis Chypre, que, maître de cette île fameuse, couronné des mains de la victoire, il put en ordonner la fête auguste.

Jamais hyménée ne fut consacré sous de plus heureux auspices, ni entouré de plus de magnificence et d'éclat. Vainqueur d'Isaac, roi de Chypre, Richard régnaît sur le royaume qu'il venait de lui enlever, et se consolait d'avoir tant tardé à partager son trône avec Bérengère, par le plaisir de placer sur sa tête une couronne de plus.

Au bruit de son triomphe, on vit accourir Guy de Lusignan, roi de Jérusalem : ce jeune et superbe souverain, dont l'indomptable valeur n'avait pu soutenir le trône, et qui, chassé de ses états, se voyait disputer par Conrad, marquis de Montferrat, jusqu'à l'espoir d'en redevenir maître un jour, venait implorer l'appui de Richard contre les injustes prétentions de son rival ; il lui était d'autant plus nécessaire, que Philippe-Auguste s'était déjà déclaré contre lui en arrivant en Syrie, et soutenait de tout son pouvoir les droits de Conrad, qui, maître de Tyr, seule ville que les chrétiens possédassent encore en Syrie, en avait fait fermer les portes à Lusignan, et avait levé contre lui l'étendard de la révolte. Depuis son séjour en Sicile, Richard croyait avoir à se plaindre de Philippe-Auguste : animé d'une secrète jalousie contre une gloire qui balançait la sienne, il saisit avec joie l'occasion qu'on lui offrait de se mettre à la tête d'un parti opposé au roi de France ; touché d'ailleurs de la confiance de Lusignan, flatté de sa démarche, ému par ses malheurs, il s'engagea

solennellement à le protéger contre tous ses rivaux; et dès ce moment, liés l'un à l'autre par la reconnaissance et les bienfaits, ils furent amis et se jurèrent foi et fraternité d'armes jusqu'à leur dernier soupir.

Raimond, prince d'Antioche, Bohémond, prince de Tripoli, Renaud de Sidon, Onfroï du Thoron, et Léon, prince d'Arménie, avaient suivi Lusignan dans l'île de Chypre. En venant appuyer les prières de leur roi auprès de Richard, ils venaient aussi lui demander sa protection pour eux-mêmes. Le monarque anglais leur promit de les soutenir tous dans leurs prétentions diverses, et de ne quitter la Syrie qu'après les avoir remis en possession de leurs états. Pour prix d'un si éminent service, ces princes, et Lusignan lui-même, consentaient à le regarder comme leur suzerain, et à lui payer le droit de vasselage: mais le noble Richard refusa un honneur qui aurait presque égalé le bien qu'il voulait leur faire; et tout ce qu'il exigea de leur reconnaissance, fut de les prier de prolonger leur séjour auprès de lui, afin qu'ils assistas-

sent à la cérémonie de son mariage, et qu'ils en rehausassent l'éclat et la pompe par leur présence.

Ce jour, à jamais mémorable dans les annales de Chypre, fut annoncé dès l'aurore par le bruit de mille instruments; la superbe église de Saint-Jacques, située entre le port de Limisso et l'ancienne Amathonte, fut décorée avec une magnificence toute royale; on joncha les rues de fleurs, on les tapissa de riches étoffes; Lusignan ouvrit la marche à la tête des princes ses tributaires: sur leur vaste manteau, trempé dans la pourpre de Tyr, on voyait éclater en broderie les feux du saphir oriental; un peu plus loin, l'or et l'acier reluisaient de toutes parts sur les cottes d'armes des seigneurs anglais: Richard les suivait, la couronne sur la tête et le sceptre à la main; et la fille de Sanchès, dont le cœur palpitait depuis long-temps dans l'attente de cet heureux jour, la fille de Sanchès, qui allait jurer avec ferveur de n'aimer jamais que Richard, et recevoir avec transport le serment d'en être toujours aimée, la fille de Sanchès, enfin,

presque belle, ce jour-là, de modestie et de bonheur, marchait à côté de son illustre époux; mais pour qu'il ne manquât rien à sa satisfaction, elle avait prié sa chère Mathilde d'en être témoin; et Richard l'avait exigé de sa sœur: la jeune novice parut donc à l'auguste fête; couverte de son voile, elle entra dans l'église à la suite de Bérengère, et vit pour la première fois une pompe nuptiale et les joies du monde sous leur aspect le plus séduisant. Ce serment d'un éternel amour adressé à un autre qu'à Dieu, étonna son innocence; et les accents passionnés de Richard et les regards voluptueux de son épouse, troublèrent le cœur de la vierge.

Guy de Lusignan, placé à côté du roi, fut le seul de tous les princes qui put s'approcher assez de Mathilde pour découvrir une partie des charmes que cachait son chaste bandeau de lin: ils allumèrent dans son ame un feu aussi subit que violent; mais le souvenir de Sibylle son épouse, et l'habit religieux de Mathilde, étaient des obstacles qui ne lui permettaient point d'exprimer ses vœux: renfer-

mant ainsi dans son sein son amour et sa douleur, il cacha à tous les yeux la blessure si profonde et si douce dont il ne devait plus guérir.

Richard, bien plus guerrier qu'amant, eut à peine passé quelques jours auprès de sa jeune épouse, que, tourmenté du besoin de la gloire, il se prépara à s'embarquer pour la Palestine: mais prévenu par Lusignan que la mer était couverte de vaisseaux sarrasins, tous conjurés contre lui; que les côtes de Syrie et même celles d'Égypte en étaient infestées; que Malek-Adhel, le frère de Saladin, et le plus redoutable guerrier de l'Asie, les commandait, et avait juré guerre à mort à tous les rois de l'Europe, Richard s'opposa à ce que Bérengère et Mathilde partageassent ses dangers: tous les efforts des ennemis allaient se réunir contre lui; pendant la traversée son grand cœur s'élançait au-devant d'eux, et il sentait bien que pour être tout à la gloire, il ne fallait pas que les objets de sa tendresse fussent à ses côtés; assuré d'ailleurs qu'aussitôt qu'il serait arrivé à Ptolémaïs, les infidèles, furieux

d'avoir manqué leur proie, porteraient toutes leurs forces vers le camp, et, occupés de l'attaquer sur terre, laisseraient la mer libre, il crut que le trajet serait alors sans aucun péril, et ordonna que le vaisseau qui devait porter son épouse et sa sœur ne mettrait à la voile que quand le sien serait arrivé dans le port de Ptolémaïs.

Mathilde, accoutumée à l'obéissance, se soumit sans peine à la volonté de son frère; mais la tendre Bérengère, désespérée de se séparer de l'époux qu'elle chérissait, se précipita à ses pieds, baignée de larmes, lui demandant, comme la plus grande preuve d'amour qu'elle pût recevoir de lui, la grace de partager les périls auxquels il allait s'exposer : touché de cette peine, Richard fut pourtant inexorable dans ses refus; il lui représenta que sa présence et celle de Mathilde, en attendrissant son cœur, affaibliraient son courage, et lui feraient peut-être éviter un combat qu'il était de son devoir de rechercher. « D'ailleurs, ajouta-t-il, ces mêmes ennemis qui vont s'attacher à me poursuivre, vous laisseront passer

tranquillement, et la traversée ne sera orageuse que pour moi. » La jeune reine voulut insister encore; mais Richard, surpris de sa résistance, lui ayant dit d'un ton un peu sévère qu'il voulait être obéi, elle se tut aussitôt, glacée par la crainte d'avoir déplu à son époux, et dévorant en silence sa douleur et ses larmes.

Le roi de Jérusalem et les autres princes de sa suite s'embarquèrent avec Richard; il ne resta auprès de la reine qu'Onfroi du Thoron, les ducs de Northumberland et de Gloucester, Simon de Montfort, comte de Leicester, et quelques seigneurs français, parmi lesquels on distinguait le brave Adam de Turenne, grand-chambellan, Enguerrand de Fiennes et Josselin de Montmorency, beau comme Renaud, intrépide comme lui, depuis peu dans l'adolescence, depuis long-temps héros; par ses exploits il promettait une nouvelle gloire à sa patrie et un nouveau lustre à son nom, qui, né avec la monarchie, était déjà plus ancien que celui de ses rois.

Richard voulut aussi que l'archevêque de

Tyr n'abandonnât point les princesses. « Elles auront besoin, mon père, lui dit-il en regardant la reine, que vous leur appreniez que les femmes doivent servir Dieu par leur patience et leur soumission, comme nous par les combats et la vaillance. » Bérengère n'entendit que trop ce que ces mots voulaient dire; elle regarda son époux avec tant d'amour et de résignation, que le fier monarque en fut touché; et peut-être aurait-il cédé aux vœux d'une épouse si tendre, si, en lui devenant plus chère par sa douceur, elle ne lui avait fourni un motif de plus de ne pas l'exposer aux nombreux périls qu'il allait chercher.

Contente d'avoir obtenu l'approbation de son époux, elle renferme dans son ame les desirs qui l'agitent et les craintes qui la déchirent; et tandis que, pâle et les yeux baissés, n'osant verser aucune larme, elle l'accompagne jusqu'au port, Mathilde, renfermée dans l'intérieur du palais, s'interdit le murmure, se soumet aux volontés de son frère et de son roi, et adresse des vœux pour lui au divin fils de Marie.

Poussé par un vent favorable, le vaisseau du roi atteignit bientôt les côtes de l'Asie; mais, au moment de s'en approcher, il fut entouré par deux galères ennemies, montées chacune par huit cents hommes: loin de les fuir et de les craindre, il provoque lui-même l'abordage: les épées brillent, le sang coule, le carnage est affreux, la valeur égale. Musulmans et chrétiens, tous paraissent attaquer et non se défendre. Cependant après un long et rude combat, dans lequel Richard fut vaillamment secondé par Lusignan, il vint à bout de couler à fond une des galères, de s'emparer de l'autre, et mouilla le lendemain, 8 juin, à Ptolémaïs, précédé de la victoire et chargé des dépouilles de l'ennemi: tous les croisés le reçurent avec des acclamations d'enthousiasme, et célébrèrent son arrivée et son triomphe par des feux de joie allumés dans tout le camp.

Cependant Lusignan apprend que, durant son absence, la mort lui a ravi Sibylle, son épouse: cette perte, qui flattait la secrète passion qu'il avait rapportée de Chypre, pouvait être funeste à sa puissance: Sibylle, fille

de Baudouin, héritière du royaume de Jérusalem, l'en avait fait couronner roi en l'épousant; mais en mourant, ses droits retournaient à Isabelle, sa sœur cadette, épouse du marquis de Montferrat, et donnaient ainsi une force de plus aux prétentions de ce dernier. Lusignan, appuyé par Richard, soutenait que le caractère de roi était indélébile, et qu'on ne pouvait l'en dépouiller; il vit passer dans son parti les Pisans, les Flamands et les chevaliers de S.-Jean; mais les templiers, les Génois et les Allemands, à la tête desquels se mit Philippe-Auguste, soutenaient les droits du marquis de Montferrat: celui-ci, renfermé dans Tyr, orgueilleux de posséder encore une ville dans un royaume où Lusignan n'en possédait plus, insultait, du haut de ses superbes remparts, à la détresse de son rival; et tandis que tous deux livraient le camp des croisés à la désunion et à la haine, en se disputant la possession d'une couronne qu'ils s'étaient laissé enlever par les infidèles, Saladin l'affermissait sur sa tête en fortifiant chaque jour Jérusalem contre les futures attaques des chrétiens.

Richard avait établi son quartier du côté de la mer, afin de surveiller les moindres mouvements des assiégés, et de mettre obstacle à ce qu'ils reçussent aucun secours, tant par terre que par mer. A l'orient de la ville, vis-à-vis la plus forte des tours, appelée la *tour maudite*, on voyait flotter les bannières royales de Philippe-Auguste, et au milieu du camp se déployaient les aigles glorieuses de l'empire d'Allemagne. Les trois nations se distinguaient par la couleur de la croix qui brillait sur leurs étendards: rouge dans l'empire des lis, elle était blanche chez les Germains, et verte dans le camp anglais. Parmi toutes ces différentes cours, celle d'Angleterre s'efforçait d'éclipser les autres par le faste et la magnificence; et tandis que Richard s'entourait de pompes et de somptuosité, Philippe-Auguste, plus simple et plus modeste, ne voulait tirer son éclat que de la haute et vaillante noblesse dont il était entouré; c'étaient les comtes de Dreux et de Chartres, Errard et André de Brienne, les Joinville, les Châtillon, les Coucy, noms éternellement chéris en France, et dont aucun

événement ne pourra jamais effacer le souvenir ni la gloire.

Cependant Richard demandait à grands cris qu'on poussât vigoureusement le siège de Ptolémaïs, dont la reddition devait ouvrir la route de la cité sainte; mais le fier Conrad ne voulait sortir de ses murs et prêter son secours aux croisés, qu'autant qu'il serait déclaré roi de Jérusalem; et Philippe-Auguste, fidèle à l'alliance qu'il avait contractée avec lui, mécontent d'ailleurs de l'empire que Richard voulait affecter dans le camp, et jaloux peut-être des lauriers qu'il avait cueillis dans l'île de Chypre, demeurait dans l'inaction, ou ne livrait aux fidèles que des combats particuliers, évitant avec soin un assaut général. Richard, trop fidèle, trop loyal pour abandonner son frère d'armes, et en même temps trop impérieux et trop fier pour entrer en accommodement avec son rival, loin de chercher à ramener Philippe-Auguste par des raisons, l'aigrissait par des invectives, et accroissait ainsi de plus en plus la division qui régnait dans le camp: vingt fois les partis contraires furent près d'en venir

aux mains, et vingt fois ils frémirent de lever contre des chrétiens l'épée qu'ils venaient de ceindre pour les défendre. Tandis que le désordre s'introduisait dans les conseils, et que les chefs, l'injure à la bouche, s'accablaient de mutuels outrages, les soldats, qui n'étaient venus en Palestine que pour délivrer les saints lieux, et non pour faire un roi de Jérusalem, murmuraient hautement de la dissension intestine qui enchainait leur courage; et plus d'une fois on les vit se réunir pour aller ravager les terres des Musulmans et porter le fer et la flamme jusqu'aux tentes de Saladin.

Mais ces troubles cruels, si funestes aux succès des armes chrétiennes, n'étaient pas le seul chagrin dont Richard eût à souffrir: son premier soin, en arrivant en Palestine, avait été d'envoyer à la reine l'ordre de le venir joindre avec sa sœur: il était bien sûr de la promptitude qu'elle devait mettre à lui obéir, et cependant elle n'arrivait point; chaque jour il allait sur le bord de la mer voir s'il n'apercevait pas le vaisseau qu'il attendait, et chaque jour il y allait en vain. Lusignan ne le quittait

point; Lusignan recevait dans son sein les inquiétudes et les craintes de son ami, et il les partageait d'autant plus vivement, que, depuis la mort de Sibylle, sa passion avait pris de nouvelles forces par les espérances qu'il avait osé concevoir; il venait de recouvrer sa liberté, Mathilde n'avait pas encore perdu la sienne, et déjà il comptait assez sur l'amitié de Richard, pour se flatter d'obtenir son appui auprès de sa sœur: c'était donc cette amitié seule qui pouvait lui rendre son royaume et satisfaire son amour: aussi ne négligeait-il aucun moyen de la rendre plus vive. Richard était sensible au plaisir d'être aimé, et Lusignan lui montrait un dévouement sans bornes; mais le fier Richard voulait être aimé pour lui seul, et Lusignan, en lui découvrant les desirs de son cœur, avait eu l'art de lui persuader que dans cette alliance il songeait moins aux charmes de la sœur qu'à fortifier d'un nœud de plus l'amitié qui l'unissait au frère. Richard, franc, sincère, facile à tromper, parce qu'il était incapable de tromper lui-même, Richard le crut, et sentait sa tendresse s'augmenter de

celle que lui temoignait Lusignan, au point de ne pouvoir plus se passer de lui: ils couchaient sous la même tente, ils n'avaient qu'une seule table, c'était ensemble qu'ils allaient combattre les infidèles, et le butin qu'ils leur enlevaient était toujours fidèlement partagé entre eux. Dans les joutes, ils portaient les mêmes couleurs, sur leur bouclier la même devise; et lorsqu'ils s'étaient exercés dans la journée, soit à manier la lance dans les tournois, ou à tirer l'épée contre les infidèles, ils retournaient d'un commun accord se promener sur le bord de la mer; là, ils contemplaient l'immensité des flots et de l'horizon en soupirant avec amertume, ils baissaient la tête, et accablés de la tristesse de leurs pensées, gardaient souvent un morne silence; si la tempête faisait bouillonner les ondes, ils croyaient les voir entr'ouvrir leurs abîmes pour engloutir à jamais ce vaisseau qui portait ce qu'ils avaient de plus cher au monde; mais si la mer était calme et que le vent fût favorable, alors leurs craintes changeaient de nature sans rien perdre de leur vivacité; et si

ce n'était plus au vaste Océan, c'était aux infidèles que le roi redemandait son épouse et sa sœur.

CHAPITRE III.

DEPUIS le départ du roi, la triste Bérengère n'avait cessé de prier et de verser des larmes ; elle se représentait sans cesse cet époux si cher en proie à la fureur des Musulmans ; dans ses rêves, elle le voyait tantôt chargé de fers, tantôt couvert de blessures, et durant le jour son imagination alarmée lui confirmait tous ces lugubres présages ; car lorsque le cœur est plein d'amour, il est plein de frayeurs. En vain l'archevêque de Tyr s'efforçait de calmer cette peine si vive, en la peignant comme une offense envers Dieu : la jeune reine pleurait alors sur sa faute, sans pouvoir cesser de pleurer aussi sur l'absence d'un époux. Mais ce que n'avaient pu faire ni les exhortations de Guillaume, ni l'exemple de Mathilde, fut produit en un instant par l'arrivée de l'esquif que Richard lui envoyait. Elle entendit à peine le récit de sa

victoire; elle songea seulement qu'il était en sûreté, que dans peu elle allait le revoir, et, ses larmes se séchant tout-à-coup, elle passa de la plus mortelle tristesse au comble de la joie.

Mathilde, en apprenant qu'elle allait enfin atteindre le but de son voyage, remercia Dieu d'un cœur aussi soumis, qu'elle s'était résignée au délai ordonné par son frère : trop pieuse pour livrer son ame à aucun sentiment extrême de joie ou de chagrin, elle regardait comme un péché le désespoir si violent dont Bérengère avait été accablée en se séparant du roi; et quand cette épouse désolée laissait échapper en sa présence les cris de sa tendresse et de ses regrets, la chaste vierge, qui jusqu'alors avait ignoré qu'il était des passions, étonnée d'un langage si nouveau, s'alarmait de l'entendre et se croyait coupable de prêter l'oreille aux accents d'un pur et légitime amour : la rougeur sur le front, elle confia ses scrupules à l'archevêque de Tyr; et le vénérable Guillaume qui, dans le secret de la confession, n'avait jamais reçu d'aveu aussi pudique, crut voir dans la beauté qui s'humiliait ainsi devant

lui, l'Ève céleste au premier réveil du monde, et il se promit bien de ne jamais abandonner la direction d'une conscience dont l'extrême délicatesse annonçait à l'univers une sainte de plus.

Quoique la galanterie fût regardée alors comme un devoir et comme une sorte de gloire; quoique Bérengère eût à sa suite plusieurs des plus distingués et des plus nobles chevaliers des cours de France et d'Angleterre, nul pourtant ne fut assez hardi pour oser offrir des vœux à la jeune Mathilde; malgré l'éclat de ses charmes, la séduction de ses grâces et la langueur de ses grands yeux bleus, il y avait dans toute sa personne une sorte de pureté qui imposait aux désirs, leur défendait de naître; et l'habit religieux dont elle couvrait un corps formé par l'amour, la garantissait moins encore des tendres entreprises que le respect qu'inspirait sa pudeur. Elle se montrait peu aux regards des hommes; mais à l'aspect de la vierge, les yeux baissés, les mains croisées sur la poitrine, à demi cachée par un long voile de lin, et toute brillante de la primitive inno-

cence, chacun, frappé d'une religieuse admiration, reculait quelques pas comme indigne de l'approcher. La reine aimait beaucoup trop Mathilde, pour ne pas s'affliger vivement des vœux qu'elle devait prononcer : ce n'était ni la solitude, ni l'obscurité de l'asile où elle allait s'ensevelir, qui paraissait un malheur, mais bien d'y vivre sans amour; si elle concevait facilement qu'on pût dédaigner une couronne, elle ne comprenait pas qu'on renonçât à un époux : plus d'une fois elle ne put s'empêcher de dire sa pensée à sa jeune sœur; mais quand elle s'efforçait de tenter son ambition, en l'éblouissant de l'éclat du trône et de cette foule de sceptres dont tant de rois s'estimeraient heureux d'orner sa beauté; quand plus souvent encore elle cherchait à émouvoir son cœur, en lui peignant les charmes d'une union conjugale, Mathilde se détournait, en rougissant de la vue de pareils tableaux, non par la crainte qu'ils ne la tentassent, mais par la honte de les voir. Alors Bérengère, attentive à ne point blesser une si délicate pudeur, ne lui parlait plus que de ces purs et

chastes sentiments qui ont seuls le droit d'attendrir le cœur d'une vierge : c'étaient les regrets du meilleur des frères; c'était la douleur d'une mère inconsolable de vivre séparée de son plus cher enfant; c'était enfin l'amitié qui les unissait toutes deux, et dont la privation laisserait un vide dans son cœur, que l'amour même de Richard ne remplirait pas entièrement. A de si pathétiques peintures la reine faisait succéder des fêtes où la magnificence s'unissait à la galanterie, et auxquelles il était difficile que la princesse Mathilde n'assistât pas quelquefois : mais en vain le siècle étalait ses pompes, en vain la nature faisait parler ses tendresses; courageuse et modeste, la jeune vierge dédaignait tous les terrestres biens, et traversait le monde, occupée seulement du ciel.

Après quelques jours d'une navigation heureuse, quoique lente, le vaisseau se trouva en vue des côtes de l'Asie; et déjà on apercevait le port de Ptolémaïs comme un point dans l'horizon, lorsque le vent, s'élevant tout-à-coup avec violence, rendit tous les efforts des

matelots inutiles; le pilote lui-même abandonna son gouvernail à la fureur des flots, et en moins de trente-six heures la force de la tempête eut poussé le navire contre les bancs de sable qui s'étendent aux environs de Damiette : là, il fut surpris par un vaisseau ennemi qui, voyant la détresse des chrétiens, crut qu'il lui serait facile de s'en emparer; mais des sujets qui avaient à défendre leur reine, et des chevaliers qui combattaient pour la religion et la beauté, ne devaient se rendre qu'en perdant la vie. A la tête des guerriers, le plus jeune et le plus vaillant de tous, Josselin de Montmorency, l'épée à la main, résistait avec une telle intrépidité, que déjà les infidèles commençaient à plier, lorsqu'un esquif, sorti du port de Damiette, fit changer la fortune. A la vue du drapeau jaune et noir qu'il portait, les Sarrasins s'écrièrent d'une commune voix : *Malek-Adhel! Malek-Adhel!* et ce nom leur rendant le courage prêt à les abandonner, ils recommencèrent le combat avec une nouvelle ardeur. Tandis que Josselin, animé d'une valeur héroïque, s'élance au milieu des ennemis,

les presse, les pousse, les menace, précipite les uns dans la mer, frappe les autres, entasse les victimes, fait couler des ruisseaux de sang, et se forme un rempart des armes, des débris et des cadavres des infidèles, l'archevêque de Tyr, qui était auprès des princesses, ayant entendu retentir le nom de Malek-Adhel, tombe à genoux, et s'écrie : « Humiliez-vous avec moi, car notre heure est venue : rien ne résiste à Malek-Adhel. » La princesse obéit et se prosterne; mais la reine, d'une voix déchirante, lui dit en fondant en larmes : « O mon père, qu'est-ce donc que cet affreux, cet horrible Sarrasin, dont la valeur va m'enlever mon époux? — Malek-Adhel est frère de Saladin : de tous les ennemis des chrétiens, c'est le plus terrible sans doute; je l'ai vu, le fer et la flamme à la main, réduire en cendres nos bourgs et nos campagnes; sans lui jamais Jérusalem ne serait tombée, jamais Saladin n'eût fait flotter ses drapeaux sur le temple du Christ. » Guillaume achevait à peine ces paroles, qu'un bruit de chaînes et un cliquetis d'armes lui apprirent que leur funeste sort

était accompli. Aussitôt il se hâta d'aller rejoindre ses frères, espérant adoucir leurs maux par ses prières : depuis long-temps il connaissait Malek-Adhel, et n'ignorait pas l'ascendant que sa haute sagesse lui donnait sur l'âme de ce guerrier. Tandis qu'il l'implore, les deux infortunées princesses se retirent dans l'endroit le plus obscur du vaisseau, attendant en tremblant les chaînes dont on va les charger. La reine, au désespoir d'un événement qui la sépare de son époux, exhale sa douleur par des larmes et des sanglots, en appelant le brave Richard à son aide. Mathilde, plus résignée, quoique frémissant de se voir sous la puissance des ennemis de la foi, presse contre son sein le reliquaire de l'abbesse, et, à genoux devant Dieu, lui demande un secours qu'elle n'attend que de lui. Mais tout-à-coup la porte de la chambre où elles sont renfermées se brise avec fracas ; plusieurs hommes s'y précipitent : à la vue de l'habit musulman, Mathilde se détourne avec horreur, en invoquant de nouveau le saint reliquaire ; le chef des vainqueurs s'approche de la reine, d'un air fier, mais respectueux,

et lui dit : « Calmez votre effroi, madame, vous n'êtes point esclave, vous serez traitée dans mon palais avec tous les honneurs dus à votre haute naissance ; je vous jure, au nom du prophète, qu'aucun des gens de votre suite ne portera des chaînes ; je leur demande seulement leur parole de demeurer à Damiette, et de ne point essayer de rejoindre le camp des croisés avant que Saladin, mon frère, instruit de votre arrivée dans ses états, n'ait traité avec le roi d'Angleterre du prix qu'il met à votre rançon. »

Bérengère accepta avec joie des conditions généreuses qui lui donnaient l'espoir d'être bientôt rendue à son époux ; touchée d'ailleurs des manières nobles et polies du prince arabe, elle répondit avec reconnaissance, promit ce qu'il demandait, et se prépara à quitter le vaisseau pour se rendre dans le palais de son nouveau maître ; mais auparavant elle lui dit, en montrant Mathilde : « Seigneur, cette jeune vierge est la sœur de Richard ; ne nous séparez point ; la douceur de pleurer ensemble est la seule qui nous reste, et un si généreux vain-

queur ne voudra pas nous l'arracher. » Malek-Adhel aperçut alors la princesse, et s'approcha d'elle pour lui donner la main ; mais Mathilde, dont le nom abhorré de Saladin venait de redoubler l'effroi, s'éloigna avec terreur du frère de ce grand ennemi de Dieu, et s'enveloppant dans son voile pour ne pas le voir, elle répondit en tremblant et sans lever les yeux, qu'elle suivrait la reine.

En arrivant sur le tillac, Malek-Adhel jette un coup-d'œil curieux sur ses deux illustres prisonnières, dont jusqu'à ce moment les traits lui avaient été cachés par l'obscurité : admirateur idolâtre de la beauté, la figure de la reine d'Angleterre ne fixe pas long-temps ses regards, il les détourne sur la princesse qui venait d'entr'ouvrir son voile pour descendre dans la chaloupe : ce mélange de douceur et de majesté répandu dans toute sa personne, la blancheur de ce front ingénu, le modeste incarnat de ses joues, ces timides regards attachés vers la terre, cet habit, emblème de la chasteté, enfin ce genre de beauté inconnu au climat où vivait Malek-Adhel, l'étonne, le

frappe ; il demeure interdit ; il ne sait ce qu'il éprouve : jusqu'alors amant absolu des plus célèbres beautés de l'Asie, qui toutes maîtrisaient également ses sens, jamais son cœur n'avait été ému ; pour la première fois il vient de l'être : le fier Arabe tremble devant une femme, et, sans lever les yeux, une vierge chrétienne vient d'enchaîner le frère du souverain de la Syrie, de l'Égypte et des trois Arabies.

C'était beaucoup pour un vainqueur musulman d'être poli envers un sexe que Mahomet a destiné à l'esclavage. Malek-Adhel, étranger à la croyance d'Europe, ne pouvait partager le respect religieux que l'habit de Mathilde inspirait à des chrétiens, et puisqu'il avait osé l'aimer, il devait oser le lui dire : aussi, chargeant un de ses officiers du soin de conduire la reine, il court à la princesse, l'enlève dans ses bras, la transporte dans la chaloupe, s'assied auprès d'elle et veut s'emparer d'une de ses mains : mais la jeune vierge, épouvantée de l'audace du Musulman, se rejette en arrière avec autant d'effroi que si l'abîme des enfers se fût ouvert devant elle. Dans ce moment ses

yeux se sont levés sur Malek-Adhel, et la surprise la rend immobile : jusqu'à ce jour elle s'était figuré un Sarrasin comme la plus hideuse des créatures et semblable en tout à l'effroyable portrait que le Saint-Esprit nous fait de Satan dans les Écritures : au lieu des traits du démon, elle aperçoit la plus majestueuse figure, un air fier et martial, un regard où la noblesse d'une belle ame se peint tout entière : étonnée, éperdue, ne sachant si un prestige infernal la séduit et l'aveugle, elle se précipite aux pieds de l'archevêque de Tyr, qui vient d'arriver auprès d'elle, et cachant sa tête contre sa robe, elle s'écrie : « O mon père, mon père !... » Guillaume connaît l'extrême dévotion de Mathilde, et croit voir dans le sentiment qu'elle éprouve, l'humiliation d'avoir été enlevée par un infidèle et la douleur de se sentir sous sa dépendance ; il la relève, l'encourage, et tandis qu'il la soutient d'une main, il porte l'autre vers son front qu'il incline devant Malek-Adhel, en lui disant : « Seigneur, cette jeune fille que vous voyez devant vous, pâle et tremblante, n'appartient plus au monde :

placée par sa naissance à côté du trône de Richard, elle en est descendue pour se consacrer à Dieu par des vœux d'éternelle chasteté : l'approche d'un homme est pour elle une souillure, et jusqu'à ce jour nul chevalier chrétien n'a osé regarder d'un œil profane la vierge du Seigneur. Permettez donc, ô noble Malek-Adhel, que, renfermée dans l'intérieur de votre palais, à l'abri de tous les regards, fidèle à sa loi, elle demeure solitaire et cachée jusqu'à l'instant marqué pour sa délivrance par le ciel, le grand Richard et l'illustre Saladin. » En achevant ces mots, il s'incline avec plus de respect encore, et attend la réponse de Malek-Adhel. Celui-ci contemple long-temps la princesse, dont la confusion augmente encore la beauté ; il jette de tels regards sur elle, qu'elle est obligée de cacher dans le sein de la reine son embarras et sa honte. Cependant il garde le silence, hésite, ne sait à quoi se résoudre ; à la fin se tournant du côté de l'archevêque, il lui dit : « Pontife du Christ, vos paroles me semblent si étranges, que, pour y croire, j'ai besoin qu'elles me soient confirmées par la

princesse elle-même. » Alors faisant quelques pas vers elle, il ajouta : « Serait-il vrai, madame, que vos vœux soient tels qu'on vient de les exprimer, et que vous vous soyez condamnée volontairement à ensevelir dans une éternelle obscurité ces attraits qui étonnent, ravissent l'ame?... » Elle interrompt le prince, et sans le regarder, levant les yeux au ciel, elle dit : « Oh ! que ne suis-je encore dans mon cloître, n'ayant jamais vu les traits, ni entendu la voix d'un Sarrasin ! Dieu tout-puissant, vous le savez si tous les vœux de mon cœur ne sont pas de vivre à jamais éloignée des ennemis de votre nom. — Vous voyez, illustre Malek-Adhel, que je ne vous en impose pas, lui dit l'archevêque. — Oui, mon père, reprit le prince avec fierté, je vois les effets de cette religion fanatique que vous nommez la *très-sainte*, tandis que vous taxez la nôtre d'être impie et barbare : cependant, toute barbare qu'elle est, jamais elle n'a commandé à nos guerriers d'aller ravager votre patrie, ni à de jeunes et célestes beautés de quitter le monde et ses plaisirs pour s'ensevelir toutes vivantes dans un tom-

beau : au reste, la princesse est libre ; elle vivra dans mon palais conformément à ses volontés, et je saurai respecter jusqu'à ses absurdes serments. »

En achevant ces mots, Malek-Adhel s'éloigna, et ayant divisé l'équipage chrétien sur plusieurs chaloupes, il remonta dans l'esquif qui l'avait amené, et précéda ses prisonniers à Damiette.

Les princesses, en débarquant sur le port, trouvèrent deux litières qui les attendaient : on présenta un cheval à l'archevêque; le reste des prisonniers suivit à pied, hors le brave Montmorency, qui, n'ayant cédé qu'au nombre dans le combat, était couvert de glorieuses blessures, et, pâle, inanimé, fut mis sur un brancard et porté presque sans vie au palais.

Durant la route, Mathilde, seule avec elle-même, repassait dans sa pensée tous les funestes événements dont ce jour avait été témoin : elle frémissait au souvenir de la témérité de l'infidèle; mais en même temps elle s'étonnait de ne pas sentir pour lui une plus invincible horreur. « Comment surtout, se disait-elle,

n'ai-je pas aperçu en lui quelques traits du démon auquel il s'est livré? Sans doute la cause en est dans le trouble où ses discours impies avaient jeté mes esprits; » et, en réfléchissant ainsi, la princesse éprouvait une secrète curiosité de revoir le jeune Arabe, afin de découvrir le signe réprobateur dont Dieu devait l'avoir marqué.

Malek-Adhel habitait à Damiette l'antique palais des califes fatimites : là, tout brillait de la magnificence de ses anciens possesseurs; on n'y marchait que sur le marbre, on n'y voyait que des colonnes de jaspe et de granit, et le faste de l'extérieur n'égalait pas encore celui du dedans : des appartements sans nombre, d'immenses jardins étaient occupés par le sérail; des eunuques veillaient aux portes secrètes, et des gardes superbement vêtus, aux portes extérieures; mais le prince a destiné un autre palais pour la reine et les princes chrétiens : quoique étranger aux mœurs de l'Europe, il en connaît assez les délicatesses pour savoir qu'une souveraine rougirait d'habiter avec des esclaves, et qu'un séjour de volupté

est horrible aux yeux du saint archevêque; c'est donc dans un palais séparé qu'il fait conduire la reine et toute sa suite. Il veut qu'elle n'y soit servie que par des chrétiens; il permet à Guillaume d'y célébrer les mystères de son culte, et consent même que les seigneurs et les chevaliers qui formaient le cortège de Béren-gère soient introduits chez elle à certaines heures du jour. De grands et solitaires jardins entourent ce palais; quoique appartenant à ceux du sérail, ils en sont séparés par de hautes murailles, et n'ont entre eux aucune espèce de communication.

Le luxe oriental qui éclate dans cette demeure, étonne la reine et révolte l'humble novice : de riches tapis de Perse s'étendent sous leurs pieds; les plus doux parfums de l'encens et de la myrrhe brûlent de tous côtés; et dans un vaste salon de jaspe, des piles de carreaux enrichis de broderies entourent un bassin, où quatre Amours de porphyre versent une onde claire et rafraîchissante. Des rideaux de gaze et des jalousies entr'ouvertes ne laissent percer qu'un demi-jour, et cependant n'empêchent

pas qu'on ne distingue dans les jardins le doux balancement des orangers et des roses, et les guirlandes que le jasmin et la vigne forment autour des fenêtres du palais.

Le plus riche de ces appartements est destiné pour la reine; Mathilde choisit le plus simple; et au milieu de ces murs, revêtus de marbre et de dorure, elle regrette son obscure et étroite cellule. L'archevêque, profondément affligé de l'esclavage de la reine et des chrétiens, déteste d'autant plus le faste qui l'entoure, que son cœur est plus rempli d'amertume; il s'enferme dans un réduit ignoré du palais: pour tous meubles il ne veut qu'un lit grossier, pour seul ornement qu'une croix; là, il prie jour et nuit pour la délivrance de ses frères, et ne sort de cette retraite que pour aller leur porter des secours et des consolations.

Aussitôt que les princesses furent arrivées dans leur palais, Malek-Adhel leur envoya des corbeilles pleines des fruits les plus exquis et des glaces de toute espèce: mais, joignant le respect à la générosité, il ne se présenta point

devant elles; il leur fit même dire qu'aucun Musulman n'entrerait chez elles sans leur aveu, et que lui-même n'oserait s'y montrer que quand il aurait quelques nouvelles satisfaisantes à leur apprendre.

Durant la triste nuit qui suivit cette triste journée, les princesses cherchèrent en vain un sommeil que le souvenir de leurs malheurs interrompait sans cesse. Bérengère, occupée seulement de son époux, mouillait de pleurs sa couche solitaire, et ne pouvait adresser à Dieu que les accents passionnés d'un amour au désespoir. Mathilde, aux pieds du souverain juge, lui offrait ses larmes et ses prières, et s'efforçant de soumettre son âme à l'affliction qu'il lui avait envoyée, elle disait: « O grandeur infinie! je romprai mon cœur plutôt que de murmurer contre vos décrets, et le vase de terre ne s'élèvera point contre la main qui l'a formé. Heureuse encore que vous m'avez donné votre loi pour soutien, afin qu'elle adoucisse l'amertume des jours mauvais, et m'empêche d'être accablée de douleur dans mes épreuves! »

Le lendemain, les princesses se réunirent

dans un cabinet solitaire, dont elles résolurent de faire leur oratoire : on voyait sur le visage pâle de Mathilde l'empreinte d'une douleur calme et résignée, telle que la piété l'approuve et la permet; tandis que la reine portait sur ses traits défigurés l'image de la profonde désolation qui régnait au fond de son ame. L'archevêque, en ce moment, entra chez elle; il venait de quitter la prière pour un soin plus important encore, il venait consoler l'affligée; digne et noble prérogative de son ministère, que sa charité ne lui permettait jamais de négliger : mais la reine, accablée de tristesse, n'était pas encore en état de l'entendre, et, sans oser le dire, elle sentait au fond de son cœur que sa blessure ne cesserait de saigner que le jour où elle serait rendue à Richard; cependant, afin de pouvoir envisager un terme à ses maux, elle interroge Guillaume, et lui demande de l'instruire du caractère de Saladin et des espérances qu'elle peut fonder sur la protection de Malek-Adhel. « Mon père, lui dit-elle, vous, né dans l'Asie, depuis trente ans patriarche de Tyr, conseiller, ami des rois

de Jérusalem, ayant été chargé par eux plusieurs fois d'ambassades auprès du soudan, vous devez connaître mieux que personne la cour, les usages, les caractères de nos ennemis, et m'indiquer par quels moyens on peut obtenir d'eux la grace d'où dépend ma vie. »

« Hélas! répondit Guillaume, il n'est que trop vrai que j'ai vu naître et croître cette puissance de Saladin, qui a renversé le trône de Jérusalem, et qui menace maintenant toute l'Asie; je pourrai vous apprendre, sans doute, par quel chemin il est parvenu à ce comble de gloire où nous le voyons maintenant : je connais sa cour, sa puissance et ses intrigues; je connais les vertus qui le distinguent et les vices qu'on lui reproche; je connais surtout le grand ascendant de Malek-Adhel sur son esprit, et tout le parti que j'en aurais pu tirer pour l'avantage des chrétiens, si on m'eût laissé seul maître de traiter avec ce prince, le plus généreux de tous les princes. Ah! au lieu de s'entre-détruire par des guerres intestines, si nos chefs, nos chrétiens d'Orient eussent voulu écouter mes conseils, et qu' Amaury et Lusignan se fus-

sent confiés à mon expérience, croyez que la Terre-Sainte ne serait pas réduite à l'état déplorable où nous la voyons aujourd'hui. »

En achevant ces mots, l'archevêque soupira amèrement et se tut. Après un assez long silence, il reprit la parole et commença son récit, tandis que la reine et Mathilde, les yeux attachés sur lui, l'écoutèrent avec la plus profonde attention.

CHAPITRE IV.

« C'EST à Damas, dans la cour de l'Atabek Noureddin, que Saladin et Malek-Adhel furent élevés sous les yeux de leur père Ayoub. Celui-ci était loin de prévoir et de désirer la future grandeur de sa maison : fidèle à son souverain dont il était chéri et honoré, tantôt l'épée à la main il lui conquérait de nouveaux états, ou, retiré dans son gouvernement de Damas, il s'occupait à lui former, dans ses enfants, deux serviteurs aussi fidèles, aussi dévoués qu'il l'avait toujours été lui-même.

« Saladin n'annonçait pas dans son enfance ce qu'il devait être un jour : on ne distinguait en lui qu'une humeur indolente et des vertus paisibles; tandis que Malek-Adhel, plein d'une ardeur guerrière, semblait avec la vie respirer les combats. Saladin, grave, froid, austère, réfléchissait beaucoup, parlait peu, repoussait

tous les plaisirs, dédaignait l'amour, et ne voyait arriver qu'avec peine le moment où son âge le forcerait à prendre les armes. Malek-Adhel, impétueux, intrépide, franc jusqu'à l'indiscrétion, se livrant avec excès à toutes les voluptés de la jeunesse, obtint, par ses prières, de verser son sang pour la patrie avant l'âge où la loi le permet aux Musulmans.

« C'est ainsi que le génie de Saladin, qui n'était né que pour commander, demeura muet tant qu'il fut contraint d'obéir; tandis que Malek-Adhel se montra de bonne heure ce qu'il devait être toute sa vie, guerrier intrépide, ami sincère et serviteur dévoué. Mais autant le caractère de ces deux frères était opposé, autant leurs cœurs étaient étroitement unis; ils ne se quittaient point sans regret et ne se retrouvaient point sans joie. Cette amitié, cimentée par un même respect pour la loi de Mahomet, par une haine irréconciliable pour les chrétiens, par des services mutuels, et surtout par le temps; cette amitié vive, profonde, qui serait l'objet de notre admiration, si ses effets ne nous avaient pas été si funestes, ne

s'est point démentie jusqu'à présent, et paraît même augmenter de force en augmentant de durée.

« Ce fut en Égypte qu'ils firent leurs premières armes, sous les ordres de leur oncle Shirkouh : celui-ci y avait été envoyé par l'Atabek Nouredin pour chasser le calife fatimite, qui régnait au Caire, et faire substituer à son autorité celle du calife de Bagdad. Shirkouh entra facilement dans un pays mal gardé, mal défendu, dont le nonchalant souverain avait abandonné le gouvernement à des tyrans subalternes. Cependant, à l'approche du général de l'Atabek, Ledin-Allah se réveilla de son assoupissement; mais n'ayant aucun moyen de repousser un si formidable ennemi, il employa ses trésors pour le séduire, et lui fit offrir, pour prix de sa trahison, avec la moitié de ses richesses, la place de grand-visir, qui, par l'étendue du pouvoir, était au-dessus de celle du calife lui-même.

« Shirkouh fut ébloui par la magnificence de ces promesses, et, son ambition l'emportant sur sa fidélité, il promit de soutenir les droits de

Ledin-Allah, et d'abandonner ses anciens maîtres. A cette nouvelle, l'ame de Malek-Adhel se révolta; il osa reprocher à son oncle la trahison dont il se rendait coupable. Shirkouh, offensé d'une telle audace, l'en eût puni sans doute, si Saladin n'eût intercédé pour son frère, et n'eût même obtenu de lui d'accompagner leur oncle le lendemain à l'audience du calife.

« La pompe éclatante de cette cour étonna les fils d'Ayoub, accoutumés à la simplicité de celle de Noureddin; mais ils la regardèrent avec des yeux bien différents. Tandis que la perfidie de Shirkouh remplissait d'indignation le cœur fier et généreux de Malek-Adhel, Saladin sentait naître dans le sien des mouvements d'ambition qu'il avait ignorés jusqu'alors. Ce n'était point qu'il enviât la grandeur de Shirkouh : la seconde place d'un empire n'était pas capable de l'arracher à sa paresse; mais il sentait en même temps que l'espoir de ne voir rien au-dessus de sa puissance, pourrait faire de lui un autre homme (1).

(1) Tous ces détails sur le caractère de Saladin

« Ces sentiments ne tardèrent pas à se développer; il ne fallait qu'une occasion pour déterminer Saladin : elle arriva. Shirkouh mourut, et Ledin-Allah se voyant sans défenseur, et espérant en trouver un autre dans l'ainé des fils d'Ayoub, se bâta de lui offrir la place de son oncle. L'ambitieux Saladin, qui en voulait une autre, feignit pourtant de se contenter de celle-là, et s'excusa auprès de Malek-Adhel de l'avoir acceptée, en l'assurant que son intention était de n'en user que pour concourir aux vues, et se conformer aux ordres de leur maître, l'Atabek. Malek-Adhel le crut; mais tandis qu'il s'éloigne du Caire, qu'il combat les chrétiens, il apprend que Ledin-Allah a perdu la vie, que Saladin est monté sur son trône et exerce la suprême puissance : il ne peut croire que son frère trahisse ainsi la foi qu'il doit à Noureddin; il ne peut croire surtout que son frère l'ait trompé. Il quitte l'armée au milieu de ses victoires; il accourt au Caire, et se pré-

sont vrais et transcrits fidèlement de l'histoire de sa vie.

sente devant Saladin : les larmes aux yeux , il lui peint, sous les plus vives couleurs, la honte qu'une pareille usurpation va faire rejaillir sur leur famille, le désespoir de leur vieux père Ayoub; il rappelle que c'est au maître qu'il veut trahir, qu'il doit jusques à la grandeur où il est parvenu. Saladin n'avait point oublié les bienfaits de l'Atabek; il respectait les cheveux blancs de son père, et aimait Malek-Adhel comme jamais frère n'avait aimé un frère : cependant, inébranlable sur son trône, sentant que c'était là que le destin avait marqué sa place, les prières de son frère ne purent la lui faire abandonner; et Malek-Adhel ne voulant ni combattre contre lui, ni le défendre contre Noureddin, ni demeurer spectateur oisif de la guerre, tourna ses armes contre les chrétiens, et les fit trembler jusque dans Jérusalem.

« C'est ainsi, continua l'archevêque, que Malek-Adhel, en refusant de prendre part à la grande querelle de Saladin avec l'Atabek, nous rendit victimes de son amitié pour son frère, et de sa fidélité pour son souverain. Je ne vous peindrai point les affreux ravages que son bras

a exercés dans la Terre-Sainte. Nous n'avons point eu de villes, nous n'avons point eu d'armées capables de résister à ce guerrier, surnommé, à trop juste titre, le *lion des combats* et le *foudre des batailles*. Mais Rama et Tibériade rasées, Tripoli et Bethléem changés en un monceau de pierres, Ptolémaïs conquise, et Jérusalem enfin perdue pour la chrétienté, vous en disent plus que toutes mes paroles, et que les larmes que je ne puis m'empêcher de verser au souvenir de pareils malheurs. »

L'archevêque s'interrompt une seconde fois en cet endroit, pour donner un libre cours à ses pleurs; Mathilde y mêla les siens, et aurait haï sans doute le cruel auteur de tant de calamités, si le ciel lui eût donné un cœur capable de haïr. « Mon père, dit-elle d'une voix timide à l'archevêque, il y a dans votre récit des choses qui confondent mon intelligence : comment accordez-vous des sentiments nobles et généreux au prince impie qui a renversé la cité sainte? Se peut-il que les infidèles aient quelques vertus? — Pour le malheur du monde

et de la foi, ils en ont, ma fille, répondit Guillaume; vous rencontrerez dans plusieurs Sarrasins, et surtout dans Malek-Adhel, la sincérité, le désintéressement et la grandeur d'ame; mais toutes ces vertus ne sont qu'une écorce brillante, renfermant en elle une source de corruption, semblables à ces fruits dont nous parle l'Écriture, qui charment l'œil par leur beauté, et ne laissent dans la bouche qu'une cendre amère et empoisonnée. » Mathilde, à ces mots, leva les yeux au ciel comme pour recommander à sa miséricorde ces malheureux Musulmans, et la reine s'écria : « Mais, mon père, dites-moi comment Malek-Adhel, qui avait quitté l'Égypte pour ne pas favoriser l'usurpation de son frère, se trouve-t-il maintenant gouverneur de Damiette? — C'est ce qui me reste à vous apprendre, répondit l'archevêque; mais votre majesté permettra que je remette mon récit à un autre jour : en ce moment, le souvenir des maux de mes frères a fait saigner toutes mes plaies. Hélas! quel est celui qui les guérira? La couronne de notre tête est tombée; nos jours sont

accomplis; notre fin est venue, et tout l'honneur de la fille de Sion s'est retiré d'elle; regarde, ô Éternel! notre affliction; vois s'il y a une douleur comme notre douleur, et ne ferme point ton oreille à nos cris, afin que nous n'expirions pas dans la détresse (1). »

Durant les jours suivants, l'archevêque n'eut le temps de se trouver avec les princesses qu'à l'heure de la prière : plusieurs de ses moments étaient pris par Malek-Adhel, qui l'interrogeait sur l'état de l'Europe et le caractère des rois qui la gouvernaient : il consacrait le reste de sa journée à visiter les blessés et à consoler les mourants : il s'arrêtait surtout auprès du lit de Montmorency; mais c'était moins pour affermir que pour admirer son courage, car ce jeune héros était soumis à Dieu à un tel point, qu'il aurait vu approcher la mort sans oser seulement regretter la gloire. Cependant il y fut rendu, à cette gloire pour laquelle il était né. Ses blessures se fermèrent, et Malek-Adhel, en le sachant hors de danger par l'ef-

(1) *Lamentations de Jérémie.*

fet des soins qu'il lui avait fait prodiguer, Malek-Adhel, noble et généreux, ne pensa point qu'il avait conservé un ennemi, mais qu'il avait sauvé un héros.

Enfin, quand l'archevêque fut libre de se retrouver auprès de la reine, elle le conjura de vouloir bien continuer l'histoire des conquêtes de Saladin. Ils se réunirent avec Mathilde dans l'oratoire des princesses, et Guillaume commença ainsi :

« Pendant que Malek-Adhel ruinait nos villes et nos campagnes, Noureddin se préparait à châtier son infidèle émîr; il venait de rassembler une nombreuse armée, et s'avancait à grands pas vers l'Égypte, lorsque la mort le frappa et détruisit ainsi la seule force qui pouvait mettre obstacle à l'ambition de Saladin : celui-ci, en habile politique, se hâta d'épouser la veuve de l'Atabek, et ce mariage légitimant en partie son usurpation, Malek-Adhel n'hésita plus à se ranger du parti de son frère; et dès-lors, soutenu par ce bras invincible, le trône du nouveau sultan put défier toutes les puissances de l'Orient réunies.

« Les deux frères célébrèrent leur réunion par de nouvelles conquêtes. Moussoul, Damas, Alep, tombèrent sous leurs coups : Jérusalem seule résistait encore; mais les guerres intérieures qui la déchiraient, faisaient trembler tous les chrétiens sur le sort qui lui était réservé.

« Amaury n'existait plus; l'infortuné Baudouin V lui avait peu survécu; et Sibylle, sa sœur aînée, héritière du royaume de Jérusalem, en avait fait couronner roi Lusignan son époux. Mais les droits de celui-ci n'étaient pas généralement reconnus; plusieurs princes, ses tributaires, refusaient de lui prêter serment; et Conrad, marquis de Montferrat, lui disputait ses droits au trône. Ce concurrent, soutenu par Raymond, comte de Tripoli, était un ennemi redoutable, et peut-être l'eût-il emporté, s'il n'eût aliéné tous les esprits par son caractère dur, hautain et inflexible; au lieu que Lusignan, en cachant une ambition aussi démesurée sous un extérieur populaire et affable, se faisait beaucoup plus de partisans: d'ailleurs, profond dans ses projets et constant dans ses entreprises, impétueux dans ses dé-

sirs, mais toujours maître de ses mouvements, faux, perfide peut-être, n'examinant jamais si un parti était injuste, mais s'il pouvait réussir, et cependant ayant l'art de persuader que ses propres intérêts n'étaient rien pour lui devant ceux de l'État, il avait obtenu de grands avantages sur un rival qui osait menacer les chrétiens de les abandonner pour s'allier à Saladin, s'ils ne forçaient pas Lusignan à lui céder la couronne.

« Ce fut dans ces circonstances que le roi de Jérusalem me fit appeler un jour dans son conseil, et me dit : « Mon père, si nous étions encore au temps de la première croisade, à ces temps heureux où les chrétiens, soumis à un seul chef, sacrifiant avec joie leur bien particulier au bien général, étaient dignes de la céleste cause qu'ils étaient appelés à défendre, malgré la valeur et le nombre de nos ennemis, je ne les craindrais pas, et je ne me verrais pas réduit à l'humiliante nécessité de leur demander la paix. Mais, mon père, depuis que les richesses d'Asie ont corrompu les chrétiens; qu'ils ont préféré l'or, les parfums

et les voluptés de l'Orient, à cette pauvreté, à cette austérité de mœurs qui distinguaient jadis les vengeurs du fils de Marie; depuis que la Palestine enfin a vu naître successivement des princes de Sidon, des marquis de Tyr, des comtes de Joppé, des barons de Kamla, et tant d'autres seigneurs qui ont voulu se rendre indépendants du roi de Jérusalem, l'empire, en divisant ainsi ses forces, les a perdues sans retour; et si nous n'obtenons de Saladin une trêve qui nous donne le temps de demander et de recevoir des secours de l'Europe, je vois, en frémissant, le trône de Godofroi de Bouillon près de s'érouler, et le tombeau du Christ, conquis par tant de sang et de sacrifices, retomber pour jamais sous la puissance de nos impies oppresseurs. Dans cette affreuse situation, c'est à vos lumières, c'est à votre sagesse que j'ai recours, mon père. Révéré des chrétiens, estimé même par nos ennemis, vous êtes le seul qui puissiez soutenir notre cause avec succès : partez donc, mon père, rendez-vous à la cour de Saladin, parlez-lui, parlez surtout à Malek-Adhel : il

a un grand ascendant sur l'esprit de son frère; et, quoiqu'il nous ait fait plus de mal que personne, si j'en crois ce que la renommée publie à sa louange, il sera plus que personne touché de nos malheurs. Quant aux conditions de la trêve, mon père, je m'en repose entièrement sur vous; car je sais trop combien la gloire des chrétiens vous est chère, pour craindre de la voir se ternir entre vos mains. »

« En consentant à me charger de cette honorable et difficile ambassade, je me rangeais, aux yeux de toute la chrétienté, du parti de Lusignan; mais quoique je n'estimasse pas son caractère, il me paraissait plus propre que celui de Conrad à ramener la paix dans l'empire: d'ailleurs ses droits étaient bien plus justes; ils étaient même sacrés, puisqu'il avait reçu le serment d'obéissance de tous ses sujets: l'honneur, la religion, me faisaient un devoir de le reconnaître pour mon souverain; en conséquence, je n'hésitai pas à me rendre, d'après ses ordres, à la cour de Damas, où Saladin résidait alors.

« Je puis dire que jamais ambassadeur ne

reçut un accueil plus distingué que celui que j'obtins à Damas. Dès le jour même de mon arrivée je fus admis à l'audience du Sultan; il me reçut dans sa tente, dont le luxe et le faste étaient sévèrement bannis, et où il ne se distinguait lui-même du reste de ses sujets que par une plus grande simplicité dans ses habits. En m'apercevant, il m'honora d'un gracieux sourire; et le prince son frère s'avançant vers moi avec cet air de dignité et de franchise qui lui gagne tous les cœurs, me prit par la main et me dit: « Vénérable pontife, en vous envoyant vers nous, les chrétiens nous annoncent enfin qu'ils veulent agir de bonne foi, et que nous pouvons prendre confiance en leurs promesses: mon frère est prêt à écouter vos propositions, et moi à les soutenir auprès de lui. Quoique nous sachions bien que, par votre exemple et votre éloquence, vous attirerez à votre foi presque tous les prisonniers sarrasins, nous n'ignorons pas non plus que ceux qui demeurent fidèles à Mahomet n'en sont pas moins protégés par vous, et que votre charité s'étend sur tous les malheureux;

aussi recevrez-vous dans cette cour les mêmes respects, les mêmes hommages qu'on vous rend sans doute à celle de Jérusalem : quiconque sème partout les bienfaits, doit recueillir partout la reconnaissance : un homme tel que vous ne peut avoir que des amis, et je jure, en dépit de la croyance qui nous divise, qu'il n'en trouvera nulle part un plus sincère et plus ardent que Malek-Adhel. »

« La chaleur avec laquelle ce prince prononça ces paroles, émut tous les assistants et me toucha au point de me faire verser quelques larmes. Peut-être, continua l'archevêque en s'adressant à la reine, votre majesté trouvera-t-elle que la modestie aurait dû fermer ma bouche sur de pareils éloges; mais c'est bien moins la vanité que le désir de vous faire connaître Malek-Adhel, qui m'engage à les répéter. — Mais, mon père, interrompit vivement Mathilde, comment n'avez-vous pas profité de votre séjour auprès de ce prince pour ouvrir ses yeux à la lumière? — Je l'ai tenté plus d'une fois, ma fille, reprit Guillaume; mais sans doute l'instant marqué par Dieu n'é-

fait pas arrivé encore : je veux croire qu'il viendra, et qu'une ame si magnanime ne restera pas éternellement dans les ténèbres. — Mon père, continua la princesse, ne priez-vous pas quelquefois pour sa conversion? — Tous les jours, ma fille; car une pareille conversion serait plus utile à la chrétienté que le gain de plusieurs batailles; et si la reine le permet, chaque matin et chaque soir nous implorerons pour le prince, dans nos prières communes, le Dieu des miséricordes. » Bérangère assura qu'elle y consentait de grand cœur, et la princesse ajouta un peu vivement : « Mon père, vous nous continuerez demain votre intéressant récit; mais maintenant je crois que l'heure de la prière a sonné. » L'archevêque se leva à ces mots pour commencer les saintes cérémonies; on assembla tous les chrétiens captifs, qui par leur rang pouvaient être admis en la présence de la reine. On voyait près de l'autel le vieux duc de Norfolk : courbé par le poids des ans, il ne demandait à Dieu qu'assez de vie pour aller mourir dans le camp des chrétiens; plus loin, quelques femmes éplorées élevaient leurs mains

et leurs cœurs vers celui qui pouvait seul mettre fin à leur esclavage; un peu plus loin le jeune Josselin de Montmorency, pâle, faible encore, jetait un regard timide sur la fille des rois, et s'étonnait que ce ciel qui se l'était réservée, eût permis qu'elle tombât sous le joug des infidèles. La reine, prosternée devant son prie-dieu sur des coussins de velours, occupée d'un sentiment unique, ne pouvait parler et prier que pour un seul objet; tandis qu'agenouillée sur le marbre, Mathilde, du fond d'une conscience tranquille, faisait monter vers le ciel, pour la conversion du prince, des prières innocentes et pures qui auraient pu se mêler avec celles des anges.

CHAPITRE V.

PEU de jours après, l'archevêque se disposait à continuer aux princesses l'histoire des succès de Saladin, lorsqu'un eunuque noir, apportant un message de Malek-Adhel, fut introduit chez la reine, et lui dit que le prince la faisait prévenir qu'ayant une nouvelle importante à lui communiquer, il allait se rendre dans l'instant auprès d'elle.

A cette annonce, la jeune vierge rougit et se leva en regardant l'archevêque, comme pour lire dans ses yeux si elle devait s'éloigner ou attendre le prince. Guillaume réfléchit quelques minutes, puis, prenant Mathilde par la main, il la fit asseoir entre la reine et lui. « Il faut rester, ma fille, lui dit-il; la moindre marque de défiance pourrait offenser le prince; et le plus sûr moyen de contenir les ames grandes et généreuses, est d'avoir l'air de se

fier à elles. D'ailleurs Malek-Adhel a, par sa discrétion, mérité notre confiance, puisque depuis votre séjour à Damiette voici la première fois qu'il ose se présenter devant vous. » A ces mots, la docile Mathilde s'assit en baissant son voile sur son front virginal. Bérengère, toujours occupée de son époux, ne doutait pas, du moment qu'on lui annonçait une nouvelle importante, qu'il pût être question d'autre chose que de lui; elle allait interroger l'archevêque, lorsqu'elle fut interrompue par Malek-Adhel, qui, suivant de près son message, parut tout-à-coup devant eux.

Après s'être avancé vers la reine et l'avoir saluée d'un air également doux et respectueux, il se retourna vers la princesse, la regarda longtemps, et non sans émotion. A la fin, s'adressant à l'archevêque, il lui dit : « Vénéralable père des chrétiens, ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons; si nos croyances sont différentes, j'ose penser que nos ames ne le sont pas, et qu'en parlant de moi à mes illustres captifs vous ne m'avez pas représenté comme un maître implacable et un

ennemi sans miséricorde. — Les princesses peuvent vous dire, répondit Guillaume, dans quels termes je me suis exprimé sur votre compte. — Seigneur, interrompit vivement Bérengère, l'archevêque nous a confirmé ce que la renommée nous avait déjà appris; nous savons que Malek-Adhel est un héros aussi brave que magnanime, toujours vainqueur au champ de bataille, toujours clément après la victoire; si, les armes à la main, il subjugué les plus fiers courages, quand il les a posées il ne résiste point aux larmes de l'infortune. Seigneur, vous voyez devant vous une reine gémissante; ce n'est point son trône qu'elle pleure et vous redemande, c'est son époux, un époux que seul vous pouvez lui rendre, puisque vous êtes maître de son sort. — Non, madame, je ne le suis point, reprit Malek-Adhel avec attendrissement; si je l'étais, soyez sûre que vos chaînes seraient déjà brisées; mais j'ai voulu vous dire moi-même que demain j'envoie demander votre liberté à mon frère, au grand Saladin, après Mahomet le plus grand des humains; il ne voudra pas prolonger vos peines;

confiez-vous à sa bonté, madame, à mes prières et à son amitié pour moi. Mais ne pourrais-je savoir, continua-t-il, en s'adressant à la princesse, avec un sentiment de crainte et d'embarras dont il s'étonnait lui-même; ne pourrais-je savoir si la sœur de Richard partage l'opinion flatteuse que la reine a de moi, et si elle daigne me regarder aussi favorablement? » La vierge, qui avait toujours tenu ses yeux baissés vers la terre depuis l'entrée du prince, les releva timidement vers lui à cette question, et répondit: « Comment pourrais-je avoir une opinion à cet égard, quand ma pensée ne peut comprendre qu'il soit quelques vertus parmi les infidèles?... Mais, s'il est vrai qu'ils en possèdent, quels prodiges d'ingratitude sont-ils donc, puisqu'ils méconnaissent le Dieu de qui ils les tiennent? » Le prince tressaillit à ce mot; la hardiesse d'une telle parole et la timidité du maintien de la princesse offraient un contraste si étrange, qu'il la regardait en silence sans pouvoir ni lui répondre ni la comprendre. Bérangère, craignant qu'il ne fût offensé, se hâta d'excuser sa sœur. « Pardonnez,

seigneur, lui dit-elle, la témérité d'une jeune fille qui, élevée loin du monde, ne connaît que la loi de Dieu et ignore le respect que l'on doit aux grands de la terre; mais son intention est si louable, que la manière dont elle s'est exprimée ne doit point vous irriter. — M'irriter? interrompit vivement le prince; ah! madame, soyez sûre qu'il n'est pas en la puissance de la princesse d'Angleterre de pouvoir m'irriter contre elle. — En disant toute sa pensée, la princesse Mathilde n'a fait que suivre son devoir, reprit le pieux Guillaume; car le Dieu qui l'inspire, ce Dieu auquel elle est consacrée, ne permet point que son zèle soit arrêté par de frivoles considérations. Qu'est-ce que la naissance, qu'est-ce que le rang et les honneurs du monde pour celle qui les a sacrifiés à son salut? Prince, ajouta-t-il en s'adressant à Malek-Adhel, ce langage ne doit point vous surprendre; car si vous vous rappelez les fréquents efforts que j'ai faits pour vous attirer au vrai Dieu durant mon séjour à Damas, les vœux de mon cœur vous sont bien connus, et vous pouvez imaginer

avec quelle ardeur je joins mes prières à celles que la reine et la princesse adressent chaque jour au ciel pour votre conversion. — Est-il vrai, s'écria Malek-Adhel, en jetant des regards pleins de feu sur Mathilde, est-il vrai qu'une bouche si charmante prononce mon nom sans colère? Est-il vrai, madame, que, malgré ma croyance, vous preniez quelque intérêt à moi? »

La princesse, les yeux attachés vers la terre et la rougeur sur le front, lui répondit d'une voix calme : « Votre croyance me fait horreur, votre aveuglement me fait pitié : l'empire du démon, qui s'étend à l'aide de votre bras, ferait place à celui du Christ, si vos yeux s'ouvraient à la lumière : puis-je trop demander cette grâce à Dieu? — Ah! madame, interrompit le prince, en saisissant sa main, il faut bien que ce Dieu ne soit pas le vrai Dieu; car s'il vous entendait, et qu'il fût tout-puissant, résisterait-il à votre voix, et n'exaucerait-il pas vos prières? » La vivacité du jeune Arabe troubla la vierge; elle retira sa main, fit quelques pas en arrière, et, levant vers l'arche-

vêque des yeux pleins de confusion et d'innocence, elle lui dit : « Ne puis-je pas me retirer maintenant, mon père? » Guillaume lui fit signe qu'elle le pouvait. Malek-Adhel n'osa point la retenir; mais à peine fut-elle sortie, qu'il s'écria : « De quel ciel cette fille est-elle descendue! assurément ce n'est point une créature humaine, et les houris que le prophète nous promet ne peuvent avoir cette ravissante beauté. — La beauté de la fille des rois n'est point une beauté profane, répondit gravement l'archevêque; elle vient du dedans, et ses traits brillent de la pureté de son âme : si elle perdait son innocence, elle ne serait plus qu'une beauté ordinaire. — Non, non, interrompit le prince, l'amour lui prêterait, s'il est possible, de nouveaux charmes. Heureux, mille fois heureux celui qui la verra embellie par l'amour! » A ce mot, le cœur de l'archevêque fut saisi d'effroi, car dès-lors il prévint et les desirs du prince, et les dangers de Mathilde; mais sa longue expérience lui fit sentir l'obligation d'opposer la ruse à la force : il feignit donc de n'avoir point compris le sens de ces paroles :

et la reine, qui les avait à peine écoutées, rompit le silence, et suivant toujours la seule pensée qui l'occupait, elle dit : « Seigneur, vous n'ignorez point sans doute ce qui se passe au camp des croisés : s'est-il livré quelque bataille ? Mon époux a-t-il combattu ? Le vaillant, le noble Richard, n'est-il point blessé ? — Si j'en crois les nouvelles que je reçois de l'armée, répondit Malek-Adhel, la discorde qui règne parmi les chrétiens aura bientôt mis fin à cette funeste guerre, sans que nous ayons à peine besoin de les combattre. Depuis l'arrivée du roi d'Angleterre en Syrie, il n'y a point eu d'action générale, mais seulement quelques combats particuliers, où votre époux a fait briller sa valeur et s'est acquis une nouvelle gloire, sans qu'il en doive rien coûter à votre repos : peut-être, madame, pourrai-je vous en dire davantage à mon retour. — Eh quoi ! seigneur, interrompit Bérengère effrayée, partez-vous pour Ptolémaïs, et votre invincible épée va-t-elle se diriger contre le cœur de mon époux ? — Non, madame, reprit le prince, la volonté de mon frère me retient encore en Égypte, il

me commande de me rendre au Caire pour y rassembler de nouvelles troupes, et je revieudrai attendre ici le moment où il m'ordonnera de les lui amener. Durant mon absence, vous commanderez seule dans ce palais ; vos moindres ordres y seront respectés : je demande seulement qu'en faveur de nos usages qui commandent aux femmes une retraite sévère, les seigneurs de votre cour se montrent peu chez vous, et que vous ne donniez à aucun le droit d'entrer dans vos jardins. Cette demande ne vous regarde point, mon père, continua-t-il en s'adressant à l'archevêque ; le respect dû à votre caractère, la profonde vénération que vos vertus m'ont inspirée, me disposeraient plutôt à obéir à tous vos ordres qu'à oser vous en donner : je sens que vous êtes ici la seule consolation et l'unique appui des princesses ; ne les quittez donc point, et que la liberté que je vous laisse de ne jamais les perdre de vue, vous assure du moins de la pureté de mes intentions. » Alors il réitéra à Bérengère la promesse de parler en sa faveur à Saladin, et sortit de l'appartement.

A peine furent-ils seuls, que Guillaume dit à la reine : « Votre majesté ne frémit-elle pas des dangers auxquels la princesse va être exposée ? Sa beauté a enflammé l'infidèle, et je ne connais que trop Malek-Adhel ; son ame est généreuse, mais ses passions sont violentes ; et habitué, comme il l'est, à les écouter, si Dieu ne vient au secours de la vierge, sa vertu ne la sauvera pas. — Mon père, reprit la reine, ne vous exagérez-vous pas vos craintes ? Suffit-il d'un jour, d'un instant, pour faire naître une passion ? Le prince ne connaît point ma sœur, il n'a vu que sa beauté ; et quoique la beauté soit beaucoup, ce n'est pas assez cependant pour inspirer un attachement durable. — Madame, répondit l'archevêque, nous ne sommes point ici en Europe, où les femmes, libres dans leur choix, ont besoin de temps pour aimer et pour être aimées, parce qu'elles ne peuvent former que des liens exclusifs et indissolubles, que le bonheur de ces liens ne s'appuie que sur des vertus, et que les vertus ne se découvrent qu'avec l'aide du temps ; mais en Orient, où les femmes sont assujetties

à un maître qui en dispose à son gré, les qualités de l'ame sont comptées pour rien, les charmes extérieurs sont tout, et pour les voir et s'en laisser enflammer il ne faut qu'un instant. — Ainsi, mon père, vous croyez donc que le prince a conçu de l'amour pour Mathilde ? — Je suis surpris qu'un pareil malheur ait échappé à la pénétration de votre majesté. — Mais, mon père, pourquoi appeler cet amour un malheur ? ne savez-vous pas qu'il est impossible de résister à ce qu'on aime ? et s'il est vrai que Mathilde soit chère au prince, elle n'aura besoin que d'un mot pour faire tomber nos chaînes et obtenir de lui qu'il nous renvoie au camp des croisés. — Mon caractère, reprit Guillaume avec gravité, m'a toujours préservé de ce délire que vous nommez amour ; mais autant qu'il m'a été permis de l'observer dans les autres, il m'a paru que, pour l'homme qui en était atteint, il n'y avait ni devoirs, ni serments, ni rien de sacré sur la terre qu'il ne consentit à braver, et qu'enfin il était capable de tout faire pour l'objet de son amour, si ce n'est de lui immoler cet amour et de lui sacri-

fier ses désirs. Ainsi je puis bien croire que Malek-Adhel accorderait tout aux prières de la princesse, hors ce qui toucherait les intérêts de sa passion; pourvu qu'elle lui reste, peut-être romprait-il nos chaînes; mais, madame, serait-ce assez? si votre sœur ne vous suivait pas, auriez-vous le courage de partir? — Mon père, reprit la reine en hésitant, de quel secours ma présence pourrait-elle être à Mathilde? Que dis-je? ne lui serais-je même pas plus utile en allant demander à Richard de venir la délivrer l'épée à la main, qu'en restant à gémir ici avec elle? Sans doute, mon père, vous ne vous défiez pas de sa vertu, et vous ne pouvez croire qu'un prince, tel que vous nous avez peint Malek-Adhel, soit capable d'une violence criminelle? — Je vois, reprit l'archevêque d'un air surpris, qu'on ne peut porter la tendresse conjugale plus loin que votre majesté, puisqu'elle pourrait vous donner le courage d'abandonner la princesse. Non, madame, je ne me défie point de la vertu de cette chaste enfant; mais auprès de Malek-Adhel la séduction sera terrible, et jamais

peut-être plus rude combat n'aura éprouvé l'innocence. Votre majesté connaît trop bien l'ardent amour qui m'attache à la foi du Christ, pour supposer qu'un prince mahométan puisse m'inspirer un fol enthousiasme; mais, j'ose vous le déclarer, madame, ni Philippe-Auguste, ni l'illustre Richard, les deux plus grands rois de la chrétienté, ne possèdent cette réunion d'éclatantes vertus, cette grace de l'esprit, ce charme entraînant du cœur, qu'on remarque dans Malek-Adhel; mais, dans l'erreur à laquelle il est livré, tant de brillants avantages ne sont que des sources de corruption, et ne servent qu'au malheur du monde. Vous le dirai-je, madame? ils ont séduit une fille chrétienne, une fille qui était née près du trône, dans cette Jérusalem où son père avait régné et où son Dieu était mort, la fille d'Amoury et de Marie, nièce de l'empereur de Constantinople, cette Agnès si célèbre dans tout l'Orient par sa beauté et par sa valeur, qui, l'épée à la main, brava mille fois la mort, et s'élevant ainsi au-dessus des habitudes de son sexe, dont elle voulait être la gloire, en

devint bientôt l'opprobre en en méconnaissant les devoirs comme elle en avait oublié la pudeur. Fière héroïne, toi, qui méprisais les modestes vertus de tes compagnes, qui riais de les voir se plaire dans la retraite et l'obscurité, et t'enorgueillissais de ta supériorité, parce que tu pouvais répandre le sang, pour avoir eu un cœur sans pitié il n'a pas été sans faiblesse; et sans doute, si au milieu des exercices des guerriers, du bruit des batailles et des regards des hommes, tu n'avais pas appris à ne rougir de rien, tu aurais rougi de ton amour pour un Sarrasin. — Que dites-vous? ô ciel! s'écria la reine avec effroi. — Une vérité cruelle, affreuse, au souvenir de laquelle mon cœur saigne tous les jours. Mais j'entrerai dans tous les détails de cette déplorable aventure, lorsque je reprendrai l'histoire de Saladin, et peut-être alors pourrez-vous mieux juger de ce que nous avons lieu de craindre et d'espérer du caractère de Malek-Adhel.»

Peu de jours après cette conversation, la reine fit dire à l'archevêque qu'elle allait se rendre, avec Mathilde, dans le berceau d'o-

rangers le plus voisin du palais, et qu'elle le priaît de venir les y joindre, afin de leur achever le récit qu'elles étaient si impatientes d'entendre.

Bérenghère et sa sœur, se tenant par le bras, couvertes de leurs voiles, descendirent dans les jardins. En attendant l'archevêque, elles se promenaient tranquillement autour du berceau d'orangers, lorsque tout-à-coup, du milieu d'un épais buisson, dont les branches touffues s'étendaient le long de la muraille qui fermait le jardin, un bruit inattendu les fit tressaillir. Bérenghère s'avança: elle vit avec surprise une petite porte secrète, fabriquée dans le mur, se déroband à tous les regards sous le feuillage qui la cachait, s'ouvrir à l'instant, et une esclave tremblante, éperdue, accourir et tomber à ses pieds. A la vue d'une suppliante, Mathilde, dont la frayeur avait suspendu la marche, vint à elle pour la relever; mais l'esclave, collant ses lèvres sur la robe de la princesse, s'écria: « O cher et saint habit! ô brillante et bienheureuse croix! ô vierge digne de la porter, soyez bénie mille fois! Ah! madame,

ajouta-t-elle en se débattant contre Mathilde qui s'efforçait toujours de la relever, que vos chastes mains ne me touchent point, je suis une malheureuse souillée du plus noir des crimes : j'ai renié mon Dieu et ma patrie, pour suivre en ce lieu impie ma royale et coupable maîtresse. Séduite par le plus grand des héros, elle sacrifia tous ses devoirs à sa folle passion, et ne doutait point de régner toujours dans le cœur de Malek-Adhel et de partager avec lui la puissance de Saladin ; mais au lieu de cette gloire, de ce bonheur qu'elle attendait, Malek-Adhel l'accable de mépris ; il traite la fille d'Amaury, qui s'est donnée à lui, comme les esclaves qu'il achète : elle se meurt de douleur et de honte. Plus d'une fois elle a voulu reprendre ses armes et quitter ce séjour abominable ; l'amour la retenait, et plus encore la crainte de reparaitre dans sa patrie irritée. Quelquefois, saisissant sa redoutable lance, elle a voulu appeler au combat son ingrat amant ; il lui répondait qu'il ne savait pas se battre contre une femme, ni aimer une femme qui savait se battre. Enfin, madame, quand nous

avons appris que vous étiez prisonnière à Damiette, mais traitée en reine par Malek-Adhel, j'ai conjuré ma maîtresse de me permettre de chercher le moyen de parvenir jusqu'à vous pour implorer votre secours : sa fierté ne pouvait s'y résoudre ; mais ce matin un nouvel affront l'a déterminée à briser, si elle peut, les chaînes où on la retient, et à remettre son sort entre vos mains. Le croiriez-vous, madame ? ce n'était point assez pour le prince de confondre la fille d'Amaury avec la foule de femmes qui remplit son sérail ; ce n'était point assez de la traiter avec une froideur insultante ; ce n'était point assez, enfin, de renoncer à elle ; il veut la livrer à un autre époux avant de partir pour le Caire. En sortant de votre palais, madame, le prince a déclaré à toutes ses femmes qu'il allait leur choisir des époux parmi les émirs de sa cour ; et cet ordre humiliant, auquel des esclaves pouvaient obéir, croiriez-vous qu'il a osé le donner aussi à la princesse de Jérusalem ? Celle-ci, justement indignée, lui a répondu qu'elle voulait quitter à l'instant même le palais du tyran qui

la menaçait d'un pareil opprobre. Malek-Adhel s'y est opposé. « En vous donnant à moi, lui a-t-il dit, en adoptant le culte de Mahomet, vous êtes devenue esclave, et les lois du sérail m'interdisent de vous rendre la liberté. Choisissez donc, ou de l'époux que je vous propose, ou d'une éternelle captivité, et qu'à mon retour du Caire je vous trouve déterminée. » En achevant ces mots il s'est éloigné, et la princesse, désespérée, se jetait sur son poignard pour terminer sa misérable vie, lorsque j'ai arrêté sa main. Alors, à force de prières et de gémissements, j'ai obtenu d'elle de venir en son nom implorer votre protection. » Va donc, m'a-t-elle dit, va supplier cette reine d'Europe de jeter un regard de pitié sur mon infortunée. Dis-lui de quel affront la princesse de Jérusalem est menacée; c'en sera assez sans doute pour l'engager à m'y soustraire. » Aussitôt, madame, j'aurais volé dans votre palais, si j'avais été libre de sortir de celui du prince; mais, ne l'étant point, j'ai cherché par quel moyen je pourrais arriver jusqu'à vous. En marchant le long des murs du jardin du sérail,

j'ai découvert une issue secrète, cachée comme de ce côté-ci, par d'épaisses touffes de verdure, et qui est ignorée de Malek-Adhel lui-même: c'est par là, c'est sous mes habits que ma maîtresse viendra tomber à vos sacrés genoux; et je vous conjure, au nom du divin Sauveur, qui ne repoussa jamais les cris du cœur brisé, je vous conjure d'arracher cette triste victime des mains du cruel Sarrasin qui l'outrage, et de vouloir bien protéger sa fuite et la mienne. »

En parlant ainsi, l'esclave prosternée baissa son front sur la poussière et attendit la réponse de la reine. Bérengère ne la fit point attendre; son cœur tendre et compatissant était toujours empressé de soulager les pleurs de l'infortunée et du repentir: elle répondit donc avec une dignité mêlée d'indulgence, que, quoique esclave elle-même, elle promettait à la fille d'Amoury de mettre tous ses soins à favoriser son évacion, dans le cas où elle ne pourrait pas obtenir de Malek-Adhel la permission de la laisser partir librement; « mais, ajouta-t-elle, j'exige une promesse de la princesse de Jérusalem.

salem : après une faute comme la sienne , elle doit sentir que le monde lui est à jamais fermé , et qu'il ne peut plus y avoir d'asile pour elle parmi les chrétiens , que dans le cercueil de la pénitence. — Oui , madame , s'écria l'esclave , c'est bien là où nous voulons nous ensevelir toutes les deux , et où d'éternelles larmes n'effaceront jamais assez notre irréparable faute. — Si telle est votre intention , reprit la reine , recevez ma parole royale de ne jamais vous abandonner ni l'une ni l'autre. Mais , dites-moi , sait-on quel est le motif de l'étrange conduite du prince , et pourquoi ses femmes lui sont devenues tout-à-coup si odieuses ? — On assure , madame , répartit l'esclave , qu'un amour nouveau , né d'un regard et d'un instant , en est cause ; que cet amour , pur , chaste , généreux , semblable à celui qu'éprouvent nos chevaliers , et digne en un mot de l'objet qui l'inspire , est ce qui ferme le cœur de Malek-Adhel à tout autre désir. — Et nomme-t-on , demanda la reine , celle qui a produit un si merveilleux effet ? — Oui , sans doute , madame , on la nomme ; mais votre majesté me pardou-

nera si le respect qu'inspire un nom si beau , si révérent , m'empêche de le prononcer devant elle. »

Bérenghère pénétra facilement ce que l'esclave voulait taire ; mais Mathilde ne devina rien : elle avait écouté l'histoire de la fille d'Amaury avec une sorte d'effroi , son innocente pensée se refusait à comprendre des crimes si nouveaux , et cependant elle ne pouvait s'empêcher d'être troublée par les images qu'on lui présentait. Ne venait-elle pas d'entendre qu'une fille chrétienne avait renié sa patrie et son Dieu ; qu'elle avait choisi un Musulman pour maître ; qu'elle encensait les autels de Satan ? et pourrait-on s'étonner de la secrète horreur qui remplissait son ame , et du tremblement universel qui l'avait obligée de s'appuyer contre un arbre pour se soutenir ? « Mon Dieu ! madame , s'écria l'esclave en se relevant tout-à-coup , n'est-ce point l'archevêque de Tyr qui s'avance vers vous ? Ah ! je fuis : je ne peux supporter encore sa présence. Hélas ! l'idée de paraître à ses yeux est la plus mortelle des craintes qui agitent ma maîtresse. — Les paroles du pieux Guillaume sont pour

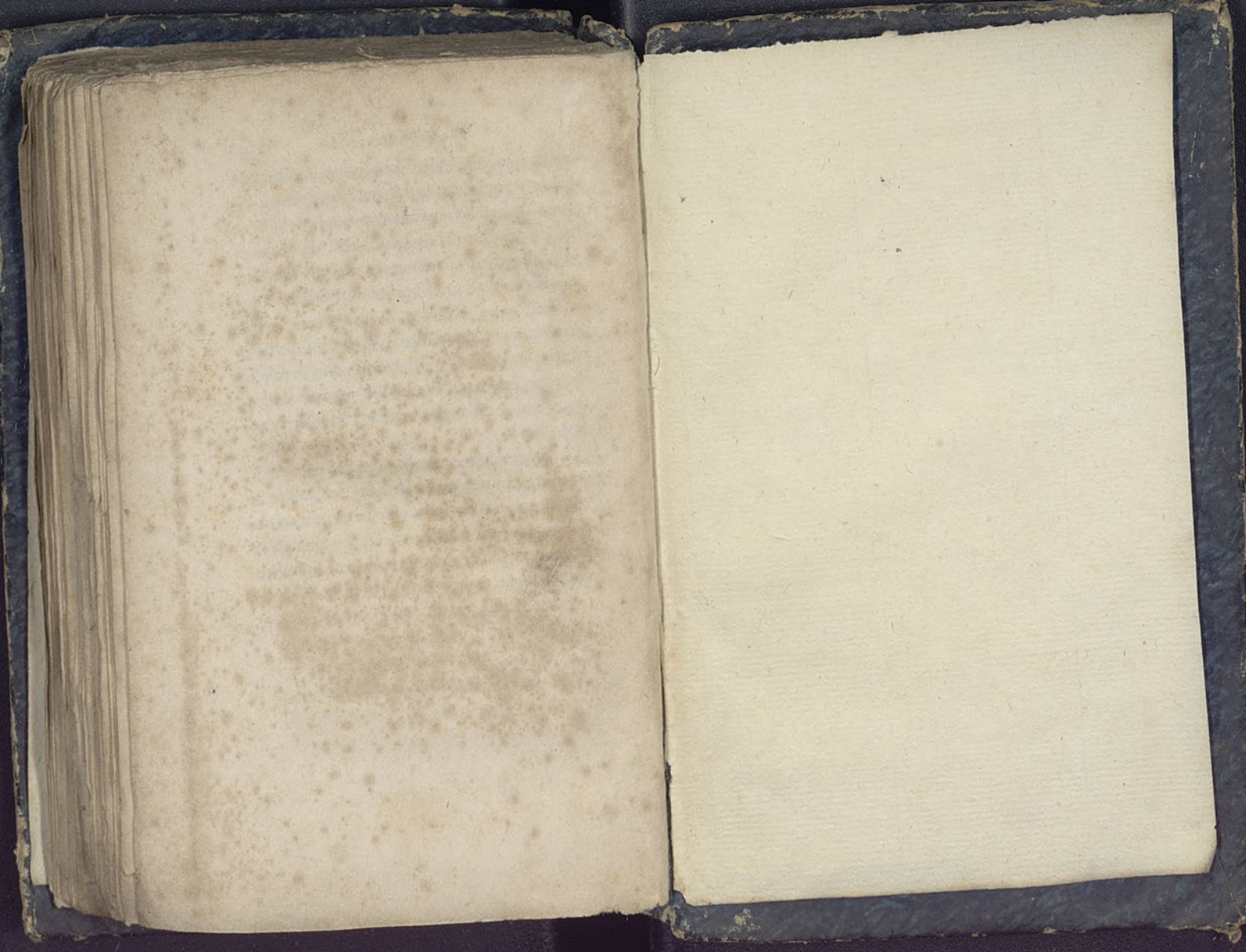
tant si consolantes et si douces ! répondit la princesse. — Elles le sont pour vous, madame, qui êtes pure et sans reproche, reprit l'esclave ; mais pour les consciences criminelles, oh ! que les regards de l'homme de bien sont terribles ! »

En parlant ainsi, elle referma vivement la petite porte sur elle, et la reine s'avançant vers l'archevêque, lui raconta ce qu'elle venait d'entendre. Guillaume fut surpris, mais remercia le ciel de ce qu'il avait touché le cœur de l'infidèle princesse de Jérusalem. « Elle a tort de me craindre, dit-il ; si son repentir est profond et sincère, je la soutiendrai contre les terreurs que l'énormité de son crime a dû lui donner. Et vous, ma fille, ajouta-t-il en s'approchant de Mathilde, vous, qui semblez encore épouvantée de l'effroyable histoire dont on vient de souiller vos chastes oreilles, croyez que la Providence n'aurait pas permis que vous entendissiez de pareilles choses, si leur connaissance ne devait pas vous être utile un jour : sans doute vous êtes destinée à des épreuves dont votre seule innocence ne vous sauverait pas ; et c'est parce que la sagesse divine a

prévu que vous auriez besoin des lumières de la vertu, qu'elle vient d'ouvrir vos yeux à l'image du mal, pour vous faire mesurer l'abîme où les passions précipitent. Mais, venez, mon enfant, suivez la reine avec moi ; nous allons reprendre et finir l'histoire de Saladin. Vous entendrez les malheurs de vos frères ; vous pleurerez sur leurs châtimens, surtout sur leurs fautes ; et vous apprendrez, par leur exemple, qu'il ne faut pas s'attendre à reposer doucement sur cette terre, mais à y souffrir beaucoup. »

A la vue de cet avenir qu'on lui présentait, Mathilde soupira profondément, et, agitée de mille craintes confuses qu'elle ne pouvait ni comprendre ni définir, elle s'achemina en silence vers le berceau d'orangers, où l'archevêque reprit en ces termes le triste récit des victoires musulmanes.

FIN DU TOME PREMIER.



Poin 87 - 22 - 81 - II^{er}

0, 0, 2, 0, 0, $\times 5 = 0, 1^2 - 0, 0,$